

**Jean DAUJAT**

**EN PRIÈRE**  
**AVEC**  
**L'ÉGLISE**

**NIHIL OBSTAT**

Paris, le 23 février 1955  
Jean GAUTHIER p.s.s.

**IMPRIMATUR**

Paris, le 25 février 1955  
Michel POTEVIN, v. g.

LA COLOMBE  
ÉDITIONS DU VIEUX COLOMBIER  
5, rue Rousselet, PARIS

D. L. N° 416, 1<sup>er</sup> trimestre 1955

## Table des matières

L'AVENT .....	3
L'IMMACULÉE CONCEPTION .....	5
NOËL — FÊTE CARACTERISTIQUE DU CHRISTIANISME .....	8
L'ÉPIPHANIE .....	10
LA CHAIRE DE SAINT PIERRE .....	12
PRIÈRE POUR L'UNITÉ.....	15
LA CHANDELEUR, FÊTE DE LA LUMIÈRE .....	17
SAINT THOMAS D'AQUIN .....	19
SAINT JOSEPH .....	21
L'ANNONCIATION.....	23
NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR L'ANNONCIATION .....	26
CARÊME.....	29
VENDREDI SAINT .....	31
NUIT PASCALE .....	33
À PROPOS D'UN NOUVEAU TEXTE PASCAL.....	36
L'ASCENSION ET NOTRE VIE EN CE MONDE .....	39
PENTECÔTE .....	42
LA TRINITÉ .....	44
SAINTE CATHERINE DE SIENNE.....	46
LEÇONS DE JEANNE D'ARC.....	49
NOUVELLES LEÇONS DE JEANNE D'ARC.....	52
SAINT JEAN-BAPTISTE.....	54
30 JUIN : SAINT PAUL .....	57
MOIS DU PRÉCIEUX SANG .....	60
SAINTE MARIE-MADELEINE .....	63
SAINTE MARTHE.....	66
SAINT DOMINIQUE.....	69
LE CURÉ D'ARS .....	71
15 AOÛT .....	73
15 SEPTEMBRE .....	76
SAINT MICHEL .....	79
SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS .....	82
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.....	85
FÊTE DU CHRIST-ROI.....	87
TOUSSAINT .....	89
11 NOVEMBRE, SAINT MARTIN.....	91
SAINT JEAN DE LA CROIX .....	93

## L'AVENT

§ 1 Les deux grandes fêtes autour desquelles gravite toute l'année liturgique, Noël et Pâques, sont précédées par un temps de préparation, l'Avent pour la première, le Carême pour la seconde. Quoique moins connu de la grande masse des fidèles, l'Avent comme le Carême est un temps de pénitence et de prière durant lequel l'Église revêt les ornements violets. Son but est que le clergé et les fidèles se recueillent, méditent, prient pour se préparer à Noël, pour orienter leurs pensées, leurs désirs, leurs joies, leur amour vers le mystère de l'Incarnation que Noël célébrera solennellement. Le nom même d'Avent (ne pas confondre avec l'homonyme « avant ») vient du latin *adventus* et signifie l'avènement du Christ, le temps où Dieu a donné à l'humanité son Sauveur, le temps de la venue du Sauveur, le temps où Dieu a fait irruption dans l'humanité pour assumer une nature humaine en la propre personne de Dieu le Fils. Et c'est cette idée du don du Sauveur promis qui domine toute la liturgie de l'Avent.

§ 2 L'Avent comporte de grandes et précieuses leçons pour les chrétiens d'aujourd'hui en insistant sur l'appel qui du fond de la misère humaine monte vers le Sauveur, sur le besoin que l'humanité a de son Sauveur, sur la nécessité du Sauveur pour nous tirer de l'abîme dont nous ne pouvons par nous-mêmes sortir, sur l'attitude de mendiants qu'il nous faut avoir devant la miséricorde de Dieu qui peut seul prendre l'initiative de nous donner le Sauveur.

§ 3 Jamais l'humanité n'a gémi dans une telle misère qu'aujourd'hui ; jamais plus qu'aujourd'hui les hommes n'ont été « installés dans les ténèbres et à l'ombre de la mort », selon l'expression biblique sans cesse reprise par la liturgie de l'Avent, jamais un tel cri de douleur et de désespoir n'est monté d'une extrémité à l'autre de la terre.

§ 4 Mais cette situation de l'humanité est effectivement désespérée tant que les hommes compteront sur eux-mêmes pour s'en tirer, attendront le salut de leurs efforts, des lumières de leur raison, de quelque révolution ou de quelque plan ou de quelque système. Le grand mal de notre temps, c'est la méconnaissance, souvent même par les chrétiens pratiquants et militants, du grand dogme du péché originel que l'Avent nous rappelle avec tant de force en insistant sur l'état de l'humanité sans son Sauveur, sur l'état de « l'humanité perdue », dit la préface du temps de l'Avent ; le grand mal de notre temps, c'est d'oublier que nous sommes nés pécheurs, que de nous-mêmes nous sommes irrémédiablement pécheurs et ne pouvons rien pour y échapper, que ce péché corrompt toutes nos activités, même nos efforts les plus généreux, tout notre zèle, tout ce que nous entreprenons, qu'il est la source des maux sans nombre qui

accablent l'humanité avec une fatalité contre laquelle elle ne peut rien. Croire que l'homme peut s'élever par son propre effort, c'est la grande illusion. Il a fallu que Dieu descende dans la pauvreté humaine ; il a fallu l'initiative de Dieu, sans laquelle nous ne pouvions rien, venant faire irruption au sein de notre misère pour nous sauver : c'est le grand mystère vers lequel l'Avent doit tourner tous nos regards. Notre salut dépend de la seule miséricorde de Dieu : Dieu seul peut nous le donner, nous ne pouvons que le recevoir comme un pur don, comme une pure générosité d'amour de sa part ou (puisque nous sommes libres) le refuser en nous murant dans notre orgueil pour ne dépendre que de nous (comme le font si souvent les hommes d'aujourd'hui).

§ 5 Comme la papauté ne cesse de le répéter, comme notre mère Marie nous le répète en toutes ses apparitions avec une insistance qui ne se lasse jamais, l'humanité contemporaine a surtout besoin de prier, de prendre conscience de sa pauvreté pour demander à Dieu comme un pauvre qui ne peut se passer de son secours, elle a besoin de faire sans cesse appel à la miséricorde de Dieu pour tout attendre de cette seule miséricorde : l'Avent est cette immense montée de prière vers Dieu, ce violent cri de confiance qui demande tout à Dieu et attend tout de Dieu. La fatalité qui fait peser sur l'humanité toutes les conséquences du péché cesse dès que Dieu donne aux hommes le Sauveur qui les unissant à Dieu les délivre réellement du péché et de ses suites, les rend réellement saints, les fait réellement vivre de la vie et des moeurs de Dieu. Jamais les hommes n'ont eu autant besoin qu'aujourd'hui d'être sauvés par Jésus-Christ et de savoir que Lui seul est le Sauveur, que Lui seul peut nous sauver. En ce temps où les hommes désespérés cherchent partout un Sauveur, l'Avent vient rappeler d'attendre le seul Sauveur Jésus-Christ.

§ 6 L'Avent fait revivre (qu'on pense au chant, en la nuit de Noël, de cette longue généalogie du Sauveur où l'on entend les générations se succéder depuis Adam) la longue attente des siècles du fond de la misère héritée d'Adam jusqu'à la venue de Jésus-Christ, ce grand appel de l'humanité espérant son Sauveur.

§ 7 Dans les ténèbres du paganisme, combien d'hommes espéraient sans savoir ce qu'ils espéraient, sans rien savoir du Sauveur attendu ! Aujourd'hui encore, combien d'hommes qui ignorent Jésus-Christ, qui demeurent dans l'attente de l'Avent, espérant sans savoir ce qu'ils espèrent du fond des ténèbres de leur idolâtrie ou de leurs erreurs ! C'est à nous qu'il appartient de leur apporter la joie de Noël en leur apportant Jésus-Christ vivant en nous, vivant dans la pauvreté de la crèche, de la paille que nous sommes, en leur faisant connaître Jésus-Christ, en leur faisant savoir qu'ils sont sauvés, en leur annonçant « la bonne nouvelle » que les anges ont annoncée aux bergers, en étant les apôtres, les messagers de cet « Évangile ».

§ 8 Et nous-mêmes savons-nous suffisamment le besoin où nous sommes de Jésus-Christ ? Tout ce qui demeure de misère et de ténèbres en nous doit crier vers Jésus-Christ : que l'Avent soit pour nous l'attente et la prière pour que Jésus-Christ vienne de plus en plus en nous, pour que sa venue nous envahisse entièrement et nous transforme entièrement en Lui.

## L'IMMACULÉE CONCEPTION

§ 9 Beaucoup de fidèles n'ont pas suffisamment conscience de l'importance qu'a pour eux et pour l'humanité le dogme de l'Immaculée Conception et comprennent mal l'importance qu'y attache l'Église. Je ne parle pas de ceux —hélas ! trop nombreux, tant est grande l'ignorance religieuse— qui confondent l'Immaculée Conception avec la Conception Virginale du Sauveur <sup>1</sup>, je parle de ceux qui savent ce qu'est l'Immaculée Conception : que Marie, dès l'instant de sa conception, a été pure de toute atteinte du péché originel, c'est-à-dire que Marie a été conçue dans la grâce, qu'elle a eu dans sa conception ce que nous n'obtenons que par le baptême. Beaucoup de ceux qui croient et savent cela ne se rendent pas compte pourquoi au siècle dernier l'Église a proclamé solennellement ce dogme comme une vérité essentielle à la foi, comme une vérité qu'on ne peut méconnaître sans rompre avec l'ensemble des vérités de foi. Et du même coup, faute d'en comprendre la valeur, la fête du 8 décembre n'est pas célébrée avec la solennité et la joie qui conviennent. Certains même se demandent pourquoi, après avoir vécu dix-huit siècles sans que l'Immaculée Conception soit article de foi, l'Église a eu tout à coup besoin au XIXe siècle de définir que l'Immaculée Conception avait un lien nécessaire et indissociable avec la foi et pourquoi cette définition de l'Immaculée conception est considérée comme une date capitale dans l'histoire de l'Église et un point de départ du renouveau de vie surnaturelle d'aujourd'hui. Quelques-uns se disent peut-être qu'il y a là une difficulté de plus pour trouver un terrain d'accord et d'unité avec les chrétiens séparés de l'Église catholique et se demandent si la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception n'était pas inopportune, ajoutant à l'ensemble des vérités de foi une vérité dont on aurait pu se passer. D'ailleurs, depuis plusieurs siècles, l'Immaculée Conception était de fait crue unanimement dans l'Église catholique, et on aurait pu penser que cela suffisait et que point n'était besoin d'une définition solennelle.

§ 10 C'est pourtant un fait —nous venons de le dire— que l'actuel renouveau de vie surnaturelle a sa première origine dans la proclamation infaillible et irréfutable du dogme de l'Immaculée Conception, c'est donc que la vie de la foi dont l'Église a la charge avait besoin de ce dogme au XIXe

---

<sup>1</sup> L'Immaculée Conception concerne la conception de Marie et non celle de Jésus. La Conception Virginale de Jésus est affirmée explicitement par l'Évangile et a toujours été crue par l'Église. L'Immaculée Conception qui n'est pas affirmée explicitement par l'Évangile tout en y étant contenue implicitement a été affirmée au XIXe siècle par l'enseignement infaillible de l'Église.

siècle : pourquoi ? Parce que le XIXe siècle voyait triompher dans le monde et se glisser jusque dans l'Église le plus dangereux obstacle à la vie de la foi, à la vie surnaturelle, nous avons nommé *le naturalisme* — et l'affirmation catégorique de l'Immaculée Conception n'est rien d'autre qu'un coup décisif porté au naturalisme moderne : voilà pourquoi au XIXe siècle il fallait à tout prix lier indissolublement l'Immaculée Conception à la foi catholique et pourquoi l'opportunité de cette définition se révèle aujourd'hui par les fruits de renouveau surnaturel qu'elle a portés.

§ 11 Expliquons-nous. Le naturalisme, c'est la croyance à la bonté naturelle, à la perfection naturelle de l'homme, que l'on mette cette bonté naturelle dans la raison et ses lumières et dans l'oeuvre de civilisation, comme Voltaire et l'Encyclopédie, ou dans le sentiment et l'instinct primitifs et sauvages comme Rousseau, ou même, si l'on voit la faiblesse de l'individu, dans quelque réalité collective comme le sang d'une race supérieure ou la classe du travail ouvrier. Il y a naturalisme dès lors que l'on pense qu'individuellement ou collectivement l'homme peut se suffire à lui-même, parvenir par ses propres moyens à sa perfection et à son bonheur, se passer de la grâce et de la Rédemption. « Nous n'avons pas besoin de grâce, nous n'avons pas besoin de Rédemption, nous sommes naturellement bons et purs », tel est le cri commun de toutes les formes de naturalisme. L'échec du monde moderne, l'effondrement et la misère dont nous sommes aujourd'hui les témoins, et dont pendant quelque temps encore nous goûterons de plus en plus l'amertume, constituent le plus éclatant démenti infligé par la réalité vivante de l'humaine nature à cette prétention du naturalisme. L'homme, en effet, ayant été créé pour être enfant de Dieu et associé ainsi par la grâce à la vie même de Dieu, introduit dans une parfaite intimité de connaissance et d'amour avec Lui, sa nature n'a pu se refuser à cette adoption divine par l'attitude de complaisance et de satisfaction en elle-même, qui constitue le péché originel, qu'en se détournant du même coup de sa véritable destinée et s'établissant ainsi dans un profond désordre générateur de toutes les dégradations, de toutes les bassesses, de toutes les misères. Aussi ne peut-elle sortir de cette déchéance et retrouver sa destinée avec la paix et l'ordre qu'en retrouvant la grâce, c'est-à-dire si Dieu vient à elle pour la purifier et la sanctifier à nouveau — d'où le besoin nécessaire de grâce et de Rédemption.

§ 12 Or, que nous apprend l'Immaculée Conception ? L'Église depuis toujours sait et croit que Marie fut une créature humaine parfaitement bonne : comment Dieu aurait-il pu prendre chair en une nature humaine qui eût connu quelque souillure ? Proclamer que cette bonté parfaite de Marie exigeait que dès l'instant de sa conception, il n'y ait rien eu en elle du péché originel, que dès l'instant de sa conception elle ait été établie dans la grâce, c'est proclamer du même coup que sans ce privilège spécial et unique toute nature humaine est souillée par le péché originel, n'est et ne peut être ni bonne ni parfaite et a absolument besoin de grâce et de Rédemption ; si Marie doit à l'origine sa bonté parfaite à la grâce de l'Immaculée Conception, c'est que ni elle ni aucune créature humaine ne peut avoir cette bonté par nature

sans la grâce et la Rédemption <sup>2</sup>, et il était essentiel à la foi que cela soit affirmé solennellement pour que soit vaincu dans ses derniers retranchements le naturalisme moderne. Le dogme de l'immaculée Conception, c'est le bulletin de victoire de l'Église sur le naturalisme moderne, victoire obtenue en regardant celle que notre liturgie proclame « terrible comme une armée en bataille » et dont la pureté écrase la tête orgueilleuse de l'enfer. Nous voyons avec quels transports de joie cela doit être célébré.

§ 13 Jubilons donc au fond de nos âmes en cette fête de l'Immaculée Conception, car si une créature humaine peut être dite immaculée, c'est que Dieu s'est penché sur l'humanité pour la sauver et la sanctifier, c'est que le péché et la misère qui en est le fruit ont été vaincus, c'est que se réalisera l'oeuvre du salut qui a là son point de départ, c'est que viendront Noël et Pâques et la Pentecôte que l'Immaculée Conception prépare et annonce comme la graine jetée en terre annonce les fleurs resplendissantes et les fruits mûris au soleil. Joie ! Joie !

---

<sup>2</sup> Si saint Bernard et d'autres docteurs de l'Église ont douté de l'Immaculée Conception, c'est que certains croyaient de leur temps que Marie ayant été conçue dans la grâce et sans péché n'avait pas besoin comme nous de la Rédemption. Le dogme de l'Immaculée Conception est devenu possible quand on a eu compris plus tard que l'Immaculée Conception est elle-même un fruit de la Rédemption.

## NOËL — FÊTE CARACTERISTIQUE DU CHRISTIANISME

§ 14 Noël est la plus populaire des fêtes chrétiennes, celle qui dans les pays chrétiens est le plus fêtée par le peuple tout entier, celle qui est entourée des traditions les plus nombreuses et les plus vivaces, Noël est comme incorporé à la substance même des peuples chrétiens, au plus profond de leurs moeurs et de leur réalité sociale. Y a-t-il une raison à cela ? Il faut aller jusqu'à dire que partout où il y a du christianisme on fêtera Noël et que partout où l'on fête Noël il reste quelque chose de chrétien parce que Noël est une fête caractéristique du christianisme, un signe du christianisme dont elle définit quelque caractère essentiel.

§ 15 Quiconque est instruit de la foi comprendra de suite que Noël nous met en présence du fait de l'Incarnation Rédemptrice et que tout le christianisme, fondant toute notre destinée sur le salut qui vient du Christ seul, la rattache justement à ce fait fondamental de l'Incarnation Rédemptrice, de Dieu venu dans la chair humaine pour nous sauver par sa croix : c'est là le B A ba du catéchisme des petits enfants, ce que les petits enfants chrétiens apprennent sur les genoux de leurs mamans comme ce que les missionnaires vont dire aux plus arriérés des sauvages.

§ 16 Mais il faut faire bien attention de ne pas séparer ce fait fondamental de toutes ses circonstances historiques que la fête de Noël nous rappelle avec tant de précision et de détails qui sont gravés dans toutes les mémoires chrétiennes selon toute l'importance qu'y attache l'Église. Le Christ que l'Église adore, ce n'est pas quelque héros idéal imaginé par l'esprit humain et plus ou moins situé en dehors de l'histoire ; c'est le Christ historique de Noël — et quand elle veut affirmer la réalité du corps du Christ dans l'Eucharistie, elle le salue comme le véritable corps né à Noël. Le Christ que l'Église adore, qu'elle proclame Dieu et source unique du salut, qu'elle affirme Roi suprême de l'humanité et de toute la création et but unique de l'histoire et du progrès humain, c'est ce petit enfant enveloppé de langes et couché sur la paille dont toutes nos crèches nous rappellent l'image, ce petit enfant faible et muet et pauvre et inconnu et pourchassé.

§ 17 Le fait de Noël, c'est cette faiblesse humaine du petit enfant Jésus de la crèche. Et il n'est pas sans importance que ce soit justement là le côté le plus populaire et le plus universellement connu et célébré de la fête de Noël, partout où l'image de l'enfant enveloppé de langes et couché sur la paille est dans tous les esprits

§ 18 C'est qu'il y a là quelque chose d'absolument propre et essentiel au christianisme et qui le

distingue radicalement de toutes les gnoses, de toutes les mystiques naturelles avec lesquelles il est en complète contradiction. La gnose, la mystique naturelle, c'est l'homme qui, par son effort de contemplation, s'élève par lui-même à l'union divine et trouve dans le Christ ou tout autre « surhomme » le héros suprême de l'humanité : ces conceptions sont plus que jamais répandues aujourd'hui où le naturalisme porte tant d'esprits à vouloir se passer de la nécessité de la grâce et de la Rédemption, il faut savoir à quel point elles sont anti-chrétiennes et pour cela il suffit de regarder tout bonnement la fête populaire de Noël et le petit enfant dans sa crèche. Nul doute que ce petit enfant n'est pas un héros parvenu à l'union divine par les vertus supérieures de son ascèse. Ce n'est pas l'homme qui s'est élevé jusqu'à Dieu, il est Dieu venu dans l'homme, venu dans la chair humaine la plus faible et la plus misérable... En définitive ce que nous apprend l'aspect le plus populaire de la fête de Noël, c'est que *c'est Dieu qui est descendu jusqu'à nous et ce n'est pas l'homme qui de lui-même est monté jusqu'à Dieu.*

§ 19 Si Dieu n'était pas descendu, venu à nous, nous aurions pu attendre indéfiniment sans jamais pouvoir nous hausser jusqu'à lui. Tout le salut vient de l'initiative divine, de la miséricorde toute généreuse de Dieu qui ne nous devait rien et qui a fait les premiers pas.

§ 20 L'orgueil humain ne veut pas que ce soit Dieu qui ait fait les premiers pas, mais Noël est la fête de l'humilité où nous apprenons que Dieu a fait les premiers pas, que Dieu est venu nous chercher et que nous serions bien restés dans notre bassesse et notre misère sans pouvoir en sortir s'il n'était pas venu lui-même dans cette bassesse et cette misère en une chair d'enfant pour nous chercher et nous prendre avec Lui. Plus tard, Jésus dira : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Ce n'est pas nous qui allons à lui, c'est lui qui nous attire et nous entraîne avec lui, parce que d'abord il est venu à nous : *Dieu descendu dans la faiblesse humaine*, voilà ce caractère essentiel du christianisme qu'enracine dans la conscience populaire la fête de Noël, livrant à nos regards le faible enfant de la crèche si différent d'un héros humain, et cependant si totalement divin. Prenons donc bien conscience d'une impuissance et d'une misère que lui-même a revêtues pour notre salut et que rappelle particulièrement à notre temps le message de la petite sainte de Lisieux. C'est à ce prix seulement —et dans la mesure où sera profond ce fondement d'humilité— que nous pourrons à l'image de l'Enfant de la crèche, être remplis par le don de Dieu de toute la plénitude de Dieu. Il nous faut la grâce et la Rédemption pour nous hausser et nous unir à Dieu et nous ne les recevons que dans la mesure où nous saurons par l'humilité que nous en avons besoin, que dans la mesure où nous ne serons plus pleins de nous-mêmes et de notre suffisance, mais si profondément vides qu'en notre néant la plénitude de Dieu se précipitera pour nous diviniser.

## L'ÉPIPHANIE

§ 21 À voir le peu d'importance que la plupart des chrétiens accordent à la fête de l'Épiphanie, on ne se douterait pas qu'elle est l'une des fêtes fondamentales qui divisent en six temps l'année liturgique. Rappelons donc d'abord que l'année liturgique comprend deux cycles dont le premier célèbre le mystère de l'Incarnation, avec pour grandes fêtes Noël et l'Épiphanie, et le second célèbre le mystère de la Rédemption avec pour grandes fêtes Pâques et la Pentecôte.

§ 22 Chacun comporte trois temps : un temps d'attente, de prière, de pénitence, avec ornements violets, l'Avent préparant Noël et le Carême préparant Pâques ; un temps de jubilation du grand mystère prolongeant la grande fête qui le célèbre, avec ornements blancs, temps de Noël à l'Épiphanie et temps pascal de Pâques à la Pentecôte ; enfin, après la fête de la manifestation du mystère, c'est-à-dire après l'Épiphanie, fête de la manifestation de l'Incarnation, et, après la Pentecôte, fête de la manifestation de la Rédemption, les ornements verts accompagnent un temps qui célèbre les conséquences du mystère dominé par l'idée du royaume de Dieu et de la marche vers la vie éternelle. Ainsi l'Épiphanie se trouve située dans toute son importance qui est de premier plan dans le culte chrétien : elle est à Noël ce que la Pentecôte est à Pâques, elle est la fête de la manifestation du mystère de Noël et c'est cette manifestation qu'exprime toute sa splendide liturgie que tous les coeurs chrétiens devraient relire et méditer avec jubilation.

§ 23 Cette liturgie met particulièrement en lumière trois manifestations du Verbe Incarné : la manifestation aux Mages d'Orient après la marche à l'étoile, et c'est de là que l'Épiphanie tire son nom populaire de « Fête des Rois », attaché jadis à la traditionnelle galette ; la manifestation où la voix d'en haut a proclamé Jésus « le Fils Bien-Aimé » après son baptême par Jean ; la manifestation du premier miracle accompli par Jésus aux noces de Cana avant que son heure soit venue, à la demande de la Sainte Vierge. Ces trois manifestations contiennent pour nous une leçon très précieuse et très pratique sans laquelle nous ne saurions tirer de la fête les résultats spirituels qu'elle doit comporter : toutes trois nous apparaissent comme le fruit de la foi et de l'obéissance. Or, c'est à toute l'humanité, à tous les peuples et à tous les temps que les mages représentent, donc aussi à chacun de nous en particulier que l'Épiphanie veut manifester le Verbe Incarné. Certes, il ne s'agit pas en général d'une manifestation éclatante et extraordinaire, mais il s'agit que les fruits de l'Incarnation soient manifestés en nous par l'illumination de nos consciences, par la transformation de nos vies dans la sainteté de Jésus Christ. Or, cette manifestation

qui doit, selon le mot de saint Paul, nous faire « marcher de clarté en clarté » vers la gloire éternelle, ne peut être obtenue que comme le fruit et donc dans la mesure de notre foi et de notre obéissance.

§ 24 C'est d'abord ce que nous enseigne clairement l'exemple des Mages dont la marche dans la nuit à la seule clarté de l'étoile est l'image précise de toute notre vie en ce monde où nous ne voyons pas Dieu, où nous ne marchons pas au soleil de la vision de Dieu qui illumine l'Église triomphante du ciel, mais vers un Dieu que nous ne voyons pas, ayant pour seul guide la faible et tremblante clarté de la foi, si semblable à la petite étoile qui luit et guide dans la nuit. Pour suivre cette étoile et marcher dans la nuit à sa suite, les mages ont tout quitté, leurs familles, leurs pays, leurs aises, leur situation, leurs habitudes, leur sécurité ; ils ont fait ce que la prudence de la chair et l'esprit du monde appellent « une folie », car nul doute que le bon sens bourgeois leur conseillait de rester tranquillement chez eux et de ne pas partir ainsi comme des fous à la suite de cette étoile sans savoir par quel chemin ni où elle les conduisait. Les mages ont cru et obéi sans comprendre et sans se laisser retenir par les liens et biens de ce monde et ils ont trouvé Jésus à Bethléem. Nous aussi si nous voulons trouver Jésus, il faut résister à la voix apparemment sensée de la prudence de ce monde, renoncer à tout, quitter tout pour croire et obéir à ce que la foi commande, c'est-à-dire pour marcher sans comprendre et dans la nuit avec pour seul guide cette faible petite lueur de la foi qui nous mène vers Dieu.

§ 25 Cet exemple des Mages est confirmé par l'exemple de saint Jean-Baptiste, la manifestation du Baptême n'ayant été obtenue que comme fruit de la foi et de l'obéissance de Jean qui se sacrifie lui-même pour disparaître derrière Celui dont il n'a jamais voulu être que le Précurseur.

§ 26 Mais les noces de Cana nous apportent bien plus encore avec l'exemple de Marie ; cette fois Jésus devance son heure pour accomplir son premier miracle en récompense de la foi et de l'obéissance de Marie. Il commence par écarter sa demande parce que son heure (l'heure de se manifester publiquement par le miracle) n'est pas encore venue. Et malgré ce qu'a de mystérieux et d'incompréhensible, sinon de déconcertant et de rebutant cette apparence de refus, Marie dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ». L'essentiel de cette scène souvent si mal comprise est dans ce « Faites ce qu'il vous dira ». Cela signifie que, si incompréhensibles et déconcertantes que puissent être les réponses de Dieu à nos demandes, la seule attitude est de croire et d'obéir, d'obéir dans la foi, à toutes ses volontés, de faire tout ce qu'il dit de faire à notre foi, même ce que nous ne pouvons pas comprendre, même ce qui surprend ou rebute le plus notre nature ou notre prudence. Le miracle vient —même quand il semble ne plus pouvoir être attendu— quand sans comprendre, dans la totalité de la foi et de l'obéissance on a pratiqué le « Faites tout ce qu'Il vous dira ». Que Marie qui seule sait demander et peut nous apprendre à demander et par qui doivent passer toutes nos demandes, que Marie qui obtient même des miracles avant l'heure, comme à Cana, nous apprenne la livraison totale de nous-mêmes dans cette foi et cette obéissance qui, parce qu'elles acceptent tout et espèrent tout, obtiennent tout et ouvrent le chemin aux manifestations triomphantes du Seigneur.

## LA CHAIRE DE SAINT PIERRE

§ 27 Il existe, le 29 juin, une fête solennelle où l'Église célèbre saint Pierre.

§ 28 On pourrait penser qu'il suffisait de cette fête dans la liturgie pour orienter la pensée et la prière des fidèles vers celui qui est le fondement définitif sur lequel repose tout l'édifice de l'Église. Pourtant la liturgie vigilante à ne négliger aucun des aspects de la vérité et de la vie chrétiennes sur lesquels il peut être utile d'attirer l'attention du peuple fidèle comporte une autre fête, le 18 janvier, consacrée spécialement à la chaire de Saint-Pierre à Rome. En célébrant saint Pierre le 29 juin dans toutes les vertus et tous les pouvoirs qu'il a reçus du Christ, ne célébraient-on pas déjà sa chaire, son autorité de chef suprême de l'Église pour lui et tous ses successeurs ? Cela ne fait aucun doute puisque la messe des deux fêtes du 18 janvier et du 29 juin comporte le même évangile et plusieurs textes communs. Mais souvent, lorsqu'une fête a de multiples aspects (et nombreux sont ceux que nous trouvons dans l'éminente Sainteté et l'exceptionnelle mission de saint Pierre), l'Église crée une autre fête pour insister plus spécialement sur l'un de ces aspects qui risquerait autrement d'être un peu perdu au milieu de tous les autres. Ainsi, par exemple, la royauté du Christ était depuis toujours amplement célébrée dans la fête de l'Épiphanie, mais cette fête est si riche de contenu et d'enseignements divers que l'Église a jugé bon d'instituer une fête exclusivement consacrée au Christ-Roi. De même, il ne suffit pas à l'Église de célébrer le 29 juin l'ensemble de la haute mission de saint Pierre, elle a jugé bon de consacrer une fête spéciale à la chaire de saint Pierre à Rome et de nous montrer par là la haute importance qu'elle attache à tourner nos regards vers cette chaire.

§ 29 On comprend cette importance si l'on réfléchit qu'elle-même l'Église n'existerait pas sans cette autorité de la chaire de saint Pierre à Rome, qui la maintient telle que le Christ l'a fondée et l'a voulue et dans la fidélité à l'inspiration du Saint-Esprit. Et puisque ce n'est que dans l'Église que nous trouvons la vie du Christ qui en elle se répand et se communique à toute l'humanité et à tous les siècles, nous pourrions dire que c'est grâce à l'autorité de la chaire de saint Pierre que nous atteignons la vie du Christ qui est tout notre salut, toute notre destinée, toute notre espérance. La fête de l'autorité grâce à laquelle nous recevons communication de la vie du Christ est une grande fête, et vraiment une fête de l'Église qui n'existerait pas sans cela. Mais c'est là quelque chose qu'il ne suffit pas de croire, cela appelle aussi notre réflexion. Il ne faut pas oublier, en effet, que la fête de l'Église est essentiellement la Pentecôte : c'est en la Pentecôte qu'ayant été donné le Saint-Esprit qui est l'Esprit du Christ et qui fait vivre de la vie du Christ

ceux en qui Il vit, l'Église a été fondée pour tous les siècles et s'est ouvert le torrent de grâces qui suffit pour qu'elle existe et qu'elle soit une et sainte jusqu'à la fin des temps. Alors, est-ce le Saint-Esprit, qui depuis la Pentecôte fait vivre les hommes en enfants de Dieu incorporés à la vie du Christ, ou est-ce la chaire de saint Pierre qui fait exister l'Église ? Est-ce le Christ continuant son enseignement et son action par le Saint-Esprit ou est-ce le Pape évêque de Rome et par là successeur de saint Pierre qui est le chef et le maître de l'Église ?

§ 30 Autant demander si le Christ est Dieu ou homme. La foi nous répond qu'en l'unité de sa Personne, il est à la fois et vraiment Dieu et homme. L'Église, qui n'est rien d'autre que le Christ prolongeant sa vie en ceux qui sont ses membres, est comme Lui divine et humaine. Divine, elle vit uniquement du Saint-Esprit qui la fait vivre tout entière de la vie qui a son unique source en son unique chef Jésus-Christ, réalité mystérieuse et invisible. Mais elle est en même temps et aussi véritablement gouvernée par une autorité humaine et visible comme toutes les sociétés humaines. Il faut bien comprendre qu'aucune société n'existe, s'il n'y a une autorité qui la réalise, qui en soit l'auteur, comme les mots eux-mêmes l'indiquent ; en effet, les individus laissés à eux-mêmes ont des activités divergentes orientées vers l'extrême diversité de leurs buts individuels et qui ne sauraient constituer qu'un chaos de tendances différentes entremêlées en tous sens ; il n'y a de société, c'est-à-dire d'oeuvre commune en vue d'un but commun, que si l'autorité définit le but commun et les voies pour l'atteindre et donne ainsi aux activités individuelles cette unité de direction et de but qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. L'Église, société visible parce qu'humaine, parce que faite d'hommes concrets vivant en tel temps et tel lieu dans une réalité historique et géographique donnée, n'existe que par l'autorité visible de la chaire de saint Pierre qui la tient dans l'unité de l'enseignement et de la vie du Christ. Certes le Christ est le seul maître et il n'y a pas d'autre enseignement que le sien, mais qui dira quel est l'enseignement du Christ et quel homme le suit si chacun peut à son gré prétendre détenir l'enseignement du Christ et l'interpréter et l'expliquer à sa manière ? Il n'y aurait plus alors, comme on le voit partout où la chaire de saint Pierre n'est plus écoutée, qu'un chaos d'enseignements multiples et divers se présentant tous comme l'enseignement du Christ, et le Christ ne serait plus le Maître. Le Christ ne demeure le maître et l'Église n'existe sous son magistère et sa régence que parce qu'Il a donné pouvoir aux apôtres sous la direction de saint Pierre et à leurs successeurs de conserver et transmettre son enseignement et d'en donner le sens, et assuré saint Pierre et ses successeurs que leur foi serait sans défaillance. Certes le Saint-Esprit seul fait exister l'Église en la faisant vivre de la vie du Christ, mais si tous se prétendent conduits par le Saint-Esprit et vont en des sens divers, qui dira où se trouve la véritable conduite, la véritable action du Saint-Esprit ? C'est par la chaire de saint Pierre que le Saint-Esprit nous avertit de sa présence et fait exister l'Église, comme l'âme ne se voit et n'agit que par le corps. Le jour même de la Pentecôte, c'est le Saint-Esprit qui crée l'Église et c'est saint Pierre qui prêche, agit, baptise. Le jour même de la Pentecôte, ce sont tous ceux qui écoutent saint Pierre, le suivent, sont baptisés par lui qui reçoivent le Saint-Esprit et, par là sont membres de l'Église, fils de

Dieu, incorporés au Christ.

§ 31 On voit quelle erreur il y aurait à distinguer une Église spirituelle, invisible, qui serait le Corps mystique du Christ, la société de ceux qui vivent de sa vie par le Saint-Esprit, et une Église visible, historique, « administrative », comme disent certains, qui serait l'Église régie par la chaire de saint Pierre à Rome.

## PRIÈRE POUR L'UNITÉ

§ 32 Le 25 janvier s'achève l'octave pendant laquelle chaque année l'Église prie pour l'unité de tous les chrétiens, continuant ainsi en elle la prière que le Christ adressait au Père : « Qu'ils soient un comme nous sommes un ». Nous vivons en un temps où les hommes, que depuis un siècle et demi l'individualisme avait isolés en eux-mêmes et dispersés comme des grains de poussière indépendants les uns des autres, éprouvent plus que jamais leur communauté de destin et ont la nostalgie de l'unité : notre siècle a vu de gigantesques mouvements comme le racisme tendant à l'unité de tous les hommes de même sang et comme le communisme tendant à l'unité de classe de tous les travailleurs. Fausses unités, car, les races et les classes sociales étant diverses, elles ne peuvent être que le principe d'exclusivismes et de guerres. La véritable unité entre les hommes est celle qu'établit leur véritable destin d'être enfants de Dieu en étant membres du Christ : c'est l'unité de la vie divine, l'unité qui existe entre les Trois Personnes Divines communiquée à ceux qui vivent de leur vie par la grâce du Christ et constituent ainsi une unique famille divine où tous ont en commun la vie même de Dieu.

§ 33 Mais en même temps que nous prions pour cette unité qui ne peut être l'oeuvre que de Dieu lui-même, notre attention est attirée sur les conditions de sa réalisation effective par le fait que cette octave va de la fête de la chaire de saint Pierre à Rome le 18 janvier à la fête de la conversion de saint Paul le 25 janvier. Saint Paul est l'apôtre qui a conduit toutes les nations de l'univers civilisé de son temps à l'unité de la vie du Christ et de l'Église. Son nom marque l'appel de toutes les nations, que le paganisme séparait avec le mur infranchissable de leurs religions nationales, à l'unité d'une seule famille divine. Et sa conversion est précisément le jour où, il a quitté l'exclusivisme du Judaïsme centré sur le temple de Jérusalem et l'appartenance à la race élue pour entrer dans la religion universelle des « adorateurs en esprit et en vérité ». Mais à qui va-t-il pour entrer dans l'unité de cette religion universelle ? À saint Pierre, à l'Église placée sous l'autorité unique de saint Pierre. Qui va décider de l'entrée de toutes les Nations dans l'unité de l'Église ? Saint Pierre. Ce n'est pas à quelque vague spiritualisme inconsistant que saint Paul convertit toutes les nations, c'est à une Église historique et visible bien déterminée que régit l'autorité de saint Pierre. L'unité entre toutes les nations de l'univers ne se réalise pas en quelque chose d'imprécis, de mouvant et de désincarné, mais en une société bien visible et bien organisée dont l'unité est faite par l'autorité de la chaire de saint Pierre. Aujourd'hui encore tout ce qui n'est pas l'Église catholique est marqué de quelque particularisme et c'est toujours la seule chaire de saint Pierre qui est la seule source

d'unité pour tout l'univers et qui appelle à cette unité toutes les nations comme tous les milieux sociaux.

§ 34 Nous avons longuement insisté sur le fait que c'est la chaire de saint Pierre qui réalise l'unité entre tous ceux qui vivent de la vie du Christ parce que l'Église, divine et humaine comme le Christ, dont elle ne fait que prolonger la vie en ses membres, est par sa réalité humaine une société visible régie par une autorité visible en laquelle l'autorité du Christ et l'action du Saint-Esprit apparaissent et se manifestent comme l'âme apparaît et se manifeste par le corps. C'est bien l'unité de la vie du Christ et du Saint-Esprit qui nous fait vivre de cette vie que nous demandons, cherchons, voulons. Mais il faut bien comprendre que cette unité n'est pas à chercher ailleurs que dans l'Église visible rassemblée sous l'autorité de la chaire de saint Pierre visiblement placée à Rome. Il est important d'y insister à l'heure où tant d'hommes limités en leurs désirs se contenteraient de la fausse et irréalité de quelque spiritualisme inconsistant.

§ 35 Nous avons dénoncé la grave erreur qui consiste « à distinguer une Église spirituelle, invisible, qui serait le Corps mystique du Christ, la société de ceux qui vivent de sa vie par le Saint-Esprit, et une Église visible, historique, administrative, comme disent certains, qui serait l'Église régie par la chaire de saint Pierre à Rome ». Il faut lire, relire et méditer l'Encyclique *Mystici corporis Christi* qui nous montre bien que c'est l'Église visible et historique placée sous l'autorité de saint Pierre et de ses successeurs au siège épiscopal de Rome qui est le corps mystique du Christ où le Saint-Esprit fait des hommes les membres du Christ. Quant aux âmes de bonne foi et de bonne volonté effective qui n'appartiennent pas visiblement à l'Église en raison de diverses circonstances, la tradition nous enseigne que si, fidèles aux lumières qu'elles ont reçues, elles sont en état de grâce, par là elles appartiennent invisiblement à l'Église visible. Ne confondons jamais cette doctrine traditionnelle d'une *appartenance invisible à l'unique Église visible* avec la grave erreur d'une Église invisible. La grâce, en effet, qui justifie ces âmes droites sans erreur volontaire est la grâce que le Saint-Esprit répand parmi les hommes par le canal de l'Église visible et qui fait la vie de cette Église visible, c'est donc bien à l'Église visible que de telles âmes appartiennent invisiblement et sans le savoir. Par tous ce qui dans leur droiture et leur fidélité à la grâce est conforme à la volonté du Christ, elles obéissent à l'autorité de la chaire de saint Pierre. Et le culte et les prières de l'Église visible servent à leur justification.

§ 36 Ce que nous demandons en priant pour l'unité (Pie XI a écrit une encyclique pour le rappeler) n'est donc pas un compromis entre l'hérésie et la foi, un accord diplomatique qui fédérerait toutes les confessions chrétiennes ou trouverait une solution moyenne entre leurs diverses conceptions, ce que nous demandons est la seule unité véritable qui ne peut se faire que sous l'autorité de la chaire de saint Pierre, de l'unique pasteur que le Christ lui-même a établi sur son troupeau.

## LA CHANDELEUR, FÊTE DE LA LUMIÈRE

§ 37 Le 2 février, fête de la Purification de la Sainte Vierge et de la Présentation de Jésus au Temple, était jadis une fête très populaire connue sous le nom populaire de « Chandeleur » : il nous en reste des quantités de dictons sur la Chandeleur et la tradition de manger des crêpes presque aussi enracinée que la galette des « Rois » le jour de l'Épiphanie.

§ 38 Ce nom de « Chandeleur » vient de chandelle et tient à ce qu'en ce jour l'Église procède à la cérémonie solennelle de bénédiction des cierges suivie de la procession des cierges allumés, cérémonie trop négligée aujourd'hui et à laquelle trop de catholiques militants omettent de participer. Autrefois chacun avait dans son foyer une chandelle ou un cierge béni à la Chandeleur et qu'on allumait en toutes les grandes circonstances de la vie familiale.

§ 39 La Chandeleur est ainsi dans la vie de l'Église —et c'est là la signification capitale qu'elle a pour nos vies— LA FÊTE DE LA LUMIÈRE, la lumière physique que les cierges se communiquent les uns aux autres étant le signe de la Lumière de la Vérité que les esprits se communiquent les uns aux autres ; tous les magnifiques textes liturgiques de la bénédiction des cierges, qu'il faut méditer attentivement, demandent cette Lumière que le Christ apporte au monde pour qu'elle s'y communique des uns aux autres et s'y répande, et pendant la procession nous chantons que Marie <sup>3</sup> « porte le Roi resplendissant de la gloire de la Lumière nouvelle qui nous est donnée ».

§ 40 C'est cette gloire de Celui qui est la Lumière du monde que le Saint-Esprit a fait voir au vieillard Siméon en l'enfant que Marie portait au Temple et qui a réjoui et comblé son cœur. C'est en effet quand Marie est venue présenter Jésus au Temple que Siméon a reconnu Jésus comme « la Lumière pour enseigner tous les peuples », et c'est cette parole de Siméon que l'Église chante à tout propos pendant cette journée et répète avec une insistance qui ne se lasse pas. Si l'Épiphanie a été la manifestation du Christ comme Roi et Maître Souverain devant recevoir l'hommage de tous les rois de la terre, la Chandeleur est la manifestation du Christ comme Prophète et Docteur suprême apportant à tous les peuples une Lumière nouvelle totale et définitive et instruisant tous les hommes.

§ 41 Eh bien ! il y a là une leçon capitale pour les chrétiens d'aujourd'hui : la Chandeleur vient leur apprendre qu'ils doivent trouver dans le Christ la Lumière pour leurs intelligences. Oh ! que cela est

---

<sup>3</sup> Ipsa enim portat Regem gloria novi Luminis.

méconnu par un grand nombre de catholiques ! Que cherchent-ils et aspirent-ils à trouver dans le Christ ? Une force qui soit un remède à leur faiblesse, une consolation qui soit un remède à leurs douleurs, un exemple à imiter, une règle de vie et de conduite, un réformateur moral ou social.

§ 42 Mais songent-ils à chercher et trouver dans le Christ quelque chose pour leur intelligence, songent-ils que leur intelligence a à recevoir de Lui un enseignement ? Ils savent que le Christ est pour eux une règle de conduite, et un Maître de morale : savent-ils que le Christ est pour eux une règle de pensée et un Maître à penser ? Qui n'a entendu ces innombrables sermons qui rabâchent indéfiniment la morale comme si le christianisme n'était qu'un système de morale, une mécanique bien agencée de commandements ?

§ 43 On arrive ainsi à ce que les fidèles jettent par-dessus bord ces commandements qui les entravent comme des règlements de police et leur font voir Dieu comme un gigantesque croquemitaine et un gendarme tout-puissant, parce que, ne connaissant plus le dogme, ils ne connaissent plus la raison d'être, la source, l'explication d'où dérivent les commandements : les commandements ne sont plus pratiques quand ils ne coulent plus de la source du dogme, mais quand le dogme est connu, ils en découlent sans difficulté. Combien de chrétiens demandent ce qui est permis et ce qui est défendu au lieu de demander ce que c'est qu'être chrétien et vivre en chrétien, d'où ils concluraient d'eux-mêmes ce que cela entraîne comme règles de vie ? Le premier besoin de notre temps, c'est d'avoir le Christ comme Maître de Vérité, comme Docteur qui instruit l'intelligence.

§ 44 La première nécessité, c'est que le dogme soit enseigné, c'est que le dogme soit crié sur les toits et affirmé à temps et à contretemps. Notre premier travail de militants d'Action catholique, c'est de communiquer la lumière que notre intelligence a reçue du Christ, que nous avons trouvée dans la doctrine de l'Église qui est la pensée du Christ, comme les cierges communiquent le feu qu'ils ont reçu, c'est de donner la Vérité du Christ aux hommes affamés de vérité parce qu'ils ne connaissent plus aucune vérité et n'ont plus aucune certitude.

§ 45 Comment pourrait-on vivre en chrétiens si l'on pense en païens, si l'on a pour maîtres de pensée Descartes ou Bergson, Kant ou Hegel, Rousseau ou Marx, et non pas Jésus-Christ ? Le principe du christianisme, c'est de recevoir cette « Lumière nouvelle » qu'est le Christ et qui doit être la règle de toute notre pensée : le fidèle, c'est celui qui a la foi, c'est-à-dire dont l'intelligence adhère à la Vérité que le Christ enseigne. Et celui qui vit de la foi est celui dont toute la pensée, tous les jugements sont inspirés par la foi, c'est-à-dire prennent le Christ pour Maître et Docteur. Nous ne sommes vraiment chrétiens que si notre pensée est transmuée et transfigurée en la Lumière que Dieu est et qui nous est donnée dans le Christ que Marie nous apporte dans ses bras.

## SAINT THOMAS D'AQUIN

§ 46 Le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, devrait être grande fête dans toutes les universités et écoles catholiques, puisque l'Église a constitué saint Thomas d'Aquin docteur, guide et patron des études et de l'enseignement : *Studiorum ducem*, selon l'expression latine de l'encyclique de Pie XI. Ne l'oublie-t-on pas un peu trop ? N'arrive-t-il pas trop souvent que des maîtres catholiques s'inspirent de penseurs qui n'ont rien de chrétien, ou de penseurs qui, même chrétiens, ne sont nullement recommandés par l'Église, d'un Bergson ou d'un Descartes par exemple, au lieu de suivre docilement et fidèlement le grand saint dont l'Église, selon le mot de Benoît XV, a faite « sienne » la doctrine ? (*Ecclesia fecit propriam suam doctrinam S. Thomae.*) Certes, l'Église a d'autres docteurs, dont chacun a, en quelque sorte, sa spécialité, par exemple un saint Athanase, docteur du dogme de la Trinité, ou un saint Cyrille, docteur du dogme de l'Incarnation, un saint Jérôme, docteur de l'exégèse, un saint Augustin, docteur de la prédication, de l'appel au mouvement d'ensemble de toute l'âme humaine, avec toutes ses puissances, vers Dieu, un saint Jean de la Croix, docteur de la prière, un saint Alphonse de Liguori, docteur de la pratique morale et des cas de conscience, etc. Mais c'est Thomas d'Aquin qui, en un temps d'apogée d'une civilisation spécifiquement chrétienne, a eu la mission de constituer une « science » philosophique et théologique chrétienne formée en corps de doctrine scientifique autonome et cohérent ayant ses principes et son développement propres. C'est pourquoi il est le maître des études et de l'enseignement chrétiens comme saint Augustin demeure le grand maître des prédicateurs ou saint Alphonse des confesseurs.

§ 47 D'où vient donc cette prééminence accordée par l'Église à saint Thomas d'Aquin en matière de doctrine ? Est-ce que, comme certains l'ont insinué, le catholicisme serait « devenu thomiste ? » Non, a-t-on déjà souvent fort bien répondu, « c'est le thomisme qui est catholique », qui est la philosophie et la théologie catholiques. Et cela parce que saint Thomas d'Aquin pour constituer sa philosophie et sa théologie a procédé catholiquement. Ce qui veut dire qu'il n'a pas seulement, comme tant d'autres philosophes, reconnu quelques vérités partielles et échafaudé sur cette base une de ces élégantes et harmonieuses constructions bien agencées de l'esprit que l'on appelle les systèmes philosophiques. On ne répétera jamais assez que le Thomisme n'est pas un système, que saint Thomas d'Aquin n'a construit aucun système philosophique : sa philosophie n'est pas un système, elle est la science philosophique, la reconnaissance docile, non de quelques vérités partielles, sur lesquelles l'esprit construira à sa guise, mais

de toutes les vérités essentielles que la raison peut atteindre en philosophie, de tout l'ensemble de la vérité philosophique. Et c'est par là que saint Thomas d'Aquin est universel, c'est-à-dire « catholique » : il ne choisit pas quelques vérités qui lui conviennent pour les séparer des autres vérités —ce qui serait attitude de secte, schisme ou hérésie— il ouvre son intelligence docilement, humblement, sans parti pris, à toutes les vérités qui peuvent se présenter, il ne refuse rien de la vérité, de l'universalité ou du catholicisme de la vérité.

§ 48 Mais grâce à quoi saint Thomas d'Aquin a-t-il donc pu réussir cet universalisme, ce « catholicisme » véritable de sa doctrine ? Grâce évidemment à une docilité constante et ne se démentant jamais à tout le réel que la doctrine doit connaître : il ne choisit pas des éléments ou des aspects du réel qui lui plaisent, il accepte tout le réel « tel qu'il est », aussi vaste et complexe que Dieu l'a créé et le donne à connaître à notre intelligence. Quand il a vu ou compris quelque chose, il ne croit jamais que tout se ramène à ce qu'il vient de voir ou de comprendre, il pense toujours au contraire que le réel qui est l'oeuvre de Dieu est infiniment plus vaste et plus riche que sa pensée, qu'il « contient bien plus de choses que n'en peut contenir sa philosophie », comme le dira plus tard Shakespeare, et par conséquent qu'il a encore bien d'autres choses à connaître et à comprendre. Ainsi s'édifie une science philosophique qui n'est exclusive d'aucune vérité, qui est prête à accueillir toutes les vérités, parce que tout ce que notre intelligence trouvera dans le réel lui vient en définitive de Dieu qui est l'auteur du réel.

§ 49 La condition d'une telle science, c'est donc l'humilité de l'esprit, et c'est ici qu'apparaît le lien entre la doctrine de saint Thomas d'Aquin et son éminente sainteté que l'Église fête le 7 mars, entre l'auteur de la « Somme » et le poète mystique des hymnes au Saint Sacrement. Il faut n'être attaché à aucune de ses idées, ne se complaire en aucune de ses idées, pour garder l'esprit toujours ouvert pour accueillir toutes les leçons qui viennent du réel, pour demeurer toujours docile à tout le réel, toujours souple et prêt à accepter le réel tel que Dieu l'a fait. Cela est bien rare, même chez les plus grands savants que nous voyons souvent si rétifs dans leur orgueil à accepter les découvertes faites par leurs contemporains quand elles ne cadrent pas exactement avec leurs vues. Cela est plus rare encore chez les philosophes qui veulent tout ramener à leur système. À vrai dire, il faut pour cela un héroïque dépouillement du moi, un héroïque dépouillement de la complaisance de l'esprit en lui-même. Saint Paul déclarait « ne connaître que Jésus crucifié ». C'est le même esprit de renoncement total à soi qui anime saint Thomas d'Aquin en philosophie pour « ne connaître que la vérité objective ».

## SAINT JOSEPH

§ 50 Pour nous, citoyens de l'Église, qui trouvons en elle l'essentiel de notre vie, la vie qui doit durer éternellement, la fête célébrée le 19 mars en l'honneur de saint Joseph doit être une grande fête, puisque saint Joseph a été constitué par Dieu gardien et protecteur de l'Église et que l'Église ne peut grandir et se développer sans sa vigilante protection. Avons-nous suffisamment conscience de ce rôle actuel, efficace, vivant, de saint Joseph ? Savons-nous suffisamment nous mettre sous sa garde et demeurer avec lui dans tout ce que nous faisons pour la croissance de l'Église, notamment dans toute l'Action catholique qui ne peut demeurer l'oeuvre de l'Église qu'elle doit être, que guidée par lui en tous ses pas ?

§ 51 Sans doute n'a-t-on pas toujours assez compris pourquoi saint Joseph exerce ce rôle. C'est tout simplement que la vie de l'Église n'est absolument rien d'autre que la vie même de Jésus se continuant en tous ceux qui sont ses membres, en tous ceux qui, par le baptême et dans la fidélité à leur baptême, ont renoncé à leur vie propre pour ne plus vivre que de sa vie à Lui, en tous ceux que l'ensemble des signes sacramentels a greffés sur sa vie pour n'être plus avec Lui qu'un seul corps vivant comme les branches avec le tronc. Entre l'Église et Jésus, il y a identité. La croissance et le développement de l'Église n'est absolument rien d'autre que la croissance et le développement de la vie de Jésus dans l'humanité. Chaque pas fait par l'Église est un pas fait par la vie du Christ sur les chemins de l'histoire humaine à travers les siècles et les régions de la terre. Or, qui donc a été constitué le gardien et le protecteur de Jésus, qui donc a veillé à chaque seconde sur Lui à Bethléem, à Nazareth, dans la fuite en Égypte, qui donc a guidé chacun de ses pas ? Saint Joseph. Les dons de Dieu sont sans repentance : c'est là le rôle qu'il a reçu pour l'éternité et qu'il ne cesse pas d'exercer jusqu'à la fin des temps ; jusqu'à ce que la croissance de la vie du Christ soit achevée dans la constitution complète et définitive de l'Église triomphante, Jésus est en croissance dans l'histoire, Jésus est enfant et adolescent parce que sa vie est naissante en la plupart des hommes, des pays, des milieux humains, donc sous la garde de saint Joseph.

§ 52 Saint Joseph est donné par là tout entier à une oeuvre qui n'est en rien pour lui. Lui n'est pas le vrai père de Jésus : il en exerce seulement le rôle et la fonction, mais il n'est que le représentant, le délégué, le prête-nom, le masque visible de la Paternité invisible de Dieu. Sa réalité, sa personnalité d'homme sont totalement effacées, disparues : il n'existe que pour représenter le Père, la Paternité d'un autre que lui-même. Il n'a, ne cherche, ne veut aucun rôle personnel, rien qui soit pour lui : il ne cherche,

ne veut que l'oeuvre du Père, n'existe que pour l'oeuvre du Père. Quand un père se donne tout entier à la croissance et au développement de son fils, c'est sa propre vie, c'est un prolongement de lui-même, c'est la continuation de son sang, de sa famille, peut-être de son métier qu'il cherche et trouve en son fils, en un sens il se cherche encore lui-même dans ce qui est son oeuvre à lui, son hérité à lui : rien de tel en saint Joseph, il n'est humainement, personnellement pour rien dans la naissance de Jésus. Rien n'est à lui, rien n'est pour lui, rien ne lui est personnel : il n'est que donné et disparaît lui-même dans l'oeuvre à laquelle il appartient.

§ 53 Que cela nous fasse comprendre à quelle condition, dans l'Action catholique ou autrement, nous pourrions travailler pour l'Église, c'est-à-dire pour la croissance et le développement de la vie de Jésus : c'est que jamais nous ne cherchions en rien à faire oeuvre personnelle, une oeuvre qui porterait notre marque, qui serait à nous, bien à nous, un prolongement de nous-mêmes. C'est que nous soyons uniquement donnés à l'oeuvre du Père, que nous ne voulions absolument rien qui soit de nous, mais uniquement l'oeuvre du Père, et que nous-mêmes soyons totalement oubliés, disparaissions totalement dans l'oeuvre du Père. Quand tout ce que nous ferons portera le seul nom du Père au point que notre propre nom soit tû, inconnu, ignoré, alors nous aurons été apôtres et l'Église ou le Christ, ce qui ne fait qu'un, aura grandi par nous. Voilà ce que saint Joseph est seul à pouvoir nous apprendre et obtenir de nous.

## L'ANNONCIATION

§ 54 Il nous semble que la pensée et la prière de la plupart des chrétiens ne donnent pas à la fête de l'Annonciation la place de premier plan qu'elle devrait occuper dans leur vie en raison de la place de premier plan qu'elle occupe dans le mystère chrétien : n'y en a-t-il pas beaucoup qui laissent passer la date du 25 mars non seulement sans assister à la messe et communier, mais même sans penser un instant que l'Église célèbre solennellement ce jour la fête de l'Annonciation et sans éprouver la joie immense qui devrait en résulter dans leur cœur ?

§ 55 Oui, nous disons bien que l'Annonciation est une joie immense, parce qu'elle est la réalisation du mystère de l'Incarnation, parce qu'à l'instant de la conception du Sauveur dans le sein virginal de Marie s'est faite l'union de la chair humaine et de Dieu en l'unique personne de Jésus qui est Dieu et homme dès qu'Il commence à exister en Marie : Noël ne fait qu'achever neuf mois après (25 mars-25 décembre) ce qui est déjà réalisé à l'Annonciation, l'Incarnation, l'union de Dieu et de l'homme en une seule Personne qui va sauver et diviniser l'humanité. Tout notre salut, tout le don de la vie même de Dieu aux hommes sont acquis dès l'Annonciation. Dès lors que Dieu le Fils est homme dans le sein de Marie, il est acquis que les hommes qui s'attacheront à Lui, qui s'incorporeront à Lui, seront des dieux divinisés par Lui, recevant la Vie divine de Lui en communiant à Sa vie.

§ 56 Il faut donc que la joie, la grande jubilation chrétienne chante en nous en la fête de l'Annonciation. Mais il faut aussi méditer comment cette joie nous a été obtenue pour en tirer les leçons. Et c'est ici que se présente à nous cette scène de l'Annonciation qui est tellement au-dessus de tout ce que le génie humain aurait pu imaginer, qui est la plus grande scène de toute l'histoire humaine. Les regards des hommes sont alors tournés vers ce qui se passe dans le Palais de Tibère, vers les grands événements visibles de ce monde, et le plus grand événement de l'histoire, celui qui décide définitivement de tout le sort de l'humanité pour tous les siècles et les siècles des siècles, se passe sans que personne le voie ni le sache, ni y pense, dans une humble maison inconnue de tous d'une petite bourgade inconnue de tous qui s'appelle Nazareth. Grande leçon pour nous : nous sommes préoccupés des grands événements politiques, diplomatiques, militaires dont nous parlent les journaux et la radio, et peut-être que ce qui compte le plus aujourd'hui pour le salut de la France et l'avenir de notre siècle est le « oui » que dit silencieusement à Dieu quelque petite soeur converse inconnue du monde entier et immolée au fond d'un cloître ignoré dans la livraison de tout son être à Dieu.

§ 57 Dieu n'a pas imposé à Marie l'Incarnation qui s'est faite en elle : quand l'ange lui annonce le mystère, elle est libre d'accepter ou de refuser, et c'est toute l'humanité qui, par sa bouche, va accepter

on refuser le salut, accepter ou refuser la vie de Dieu en elle. Le sort de l'humanité, de toutes les générations humaines dépend à ce moment solennel de la décision de Marie, est suspendu au plus petit mouvement de son cœur ! Les anges et les hommes et la Création tout entière attendent la réponse qui va sortir des lèvres de Marie.

§ 58 Marie sait ce qui lui est proposé : être mère de Dieu, être élevée au-dessus de toutes les créatures et vénérée dans tous les siècles. Elle-même fera cette stupéfiante prophétie : « Tous les siècles à venir me diront bienheureuse ». Qui alors l'aurait soupçonné ? Supposons le plus léger mouvement, ne disons même pas d'orgueil, mais de complaisance en elle-même dans le cœur de Marie : elle se ferme à jamais au don qui n'est dû à elle en rien et vient de Dieu seul, et c'en est fait de notre salut à tous, du salut de toute l'humanité qui est à jamais perdu. Mais Marie ne voit en elle que « la bassesse de la petite servante » que Dieu a regardée et sait que tout ce qui est en elle est don de Dieu. Ce qui est pur don de Dieu, ce dont elle ne pourra jamais s'enorgueillir, elle l'accepte. C'est exactement ce que Lucifer et Adam avaient refusé : ce qui n'est pas dû à leur propre perfection, ce qui vient de Dieu seul qui donne. Marie ne fait aucun retour sur elle-même ; tout son être est livré à Dieu. Elle-même n'existe plus, n'a plus de vie propre, plus de vie à elle, elle est totalement oubliée et immolée ; toute sa vie est au Christ. Et elle sait que ce Jésus, elle ne l'aura pas pour elle, mais pour la volonté de Dieu qui le lui prendra et le conduira comme un agneau à la boucherie jusqu'à la mort de la croix. C'est cela qu'elle doit accepter, ce glaive du martyr qui transpercera son cœur maternel. Et en acceptant Jésus ainsi, c'est nous tous qu'elle accepte, nous tous dont elle sera la mère et prend la charge, et dont elle assume toutes les souffrances, et tous nos péchés qui crucifieront son Jésus ; elle sait que la vie de Jésus sera notre vie, que nous serons ses membres, et que pour vivre en nous Il devra souffrir et mourir sur la Croix, et qu'elle-même sera écrasée de douleur et que ses yeux verseront des pluies et des torrents de larmes sur nos fautes.

§ 59 Nous connaissons la réponse de Marie : *Fiat !* oui. Et ce « oui » est une livraison totale d'elle-même à Dieu, au don de Dieu, tout son regard et le mouvement de tout son être absorbés en Dieu qui la comble sans le plus léger mouvement de retour sur elle-même qui n'est plus rien que l'être ainsi comblé par Dieu. Par ce « oui » est définitivement écrasé le « non » de l'orgueil qui est la tête de Lucifer, le « non » de la complaisance de la nature en elle-même, du repliement sur soi, du naturalisme, source de tous les péchés et de tous les maux. Et désormais, tout ce que nous aurons à faire pour nous sauver et nous sanctifier, pour notre joie et notre plénitude, ce sera de prononcer à chaque seconde de nos vies un « oui » semblable au « oui » de Marie, ce sera de dire constamment « oui » à la vie de Jésus en nous, comme Marie a dit « oui » à la vie de Jésus dans toute l'humanité. Qu'à chaque instant tout notre être soit entièrement livré, sans aucun retour sur soi, dans un « oui » total à Dieu : il n'y a besoin de rien d'autre, l'Annonciation définit tout notre programme de vie. Mais ce « oui » à la vie de Jésus en nous est un « oui » à la croix que Jésus porte partout avec Lui. Et c'est aussi un « oui » à la sainteté, à l'appel de Jésus qui commande : « Soyez parfaits comme Votre Père céleste est parfait ». Ne disons pas que nous sommes

incapables d'être des saints comme Dieu nous le commande, que nous n'en sommes pas dignes : cette fausse humilité n'est que l'orgueil qui regarde ce dont on est capable ou digne par soi-même, c'est s'occuper de soi et de ce qui dépend de soi. Bien sûr, notre incapacité et notre indignité sont totales, c'est le don de Dieu qui nous sauve et nous sanctifie. Mais il faut, comme Marie, se livrer totalement au don de Dieu sans rien garder pour soi et sans même se regarder soi-même, il faut être totalement vide, totalement ouvert, totalement béant dans son « oui » pour se laisser combler par toute la plénitude de Dieu.

§ 60 Mais comment arriver à dire ce « oui » de tous les instants ? En nous laissant faire par Marie. Elle est la maman qui apprend à dire « oui » à ses petits enfants. Elle a dit « oui » pour nous tous et son « oui » porte en lui tant d'amour qu'il porte et entraîne tous nos « oui ». Contemplons la fécondité du « oui » de Marie : tous les siècles de l'histoire humaine n'existent que pour réaliser ce que ce « oui » a accepté, l'univers entier ne continue à exister et les astres ne poursuivent leur route et les électrons ne bondissent dans les atomes et les coeurs des hommes ne battent et les révolutions ne changent la face de l'histoire que pour réaliser ce que le « oui » de Marie a accepté. Noël, le Vendredi saint, Pâques, la Pentecôte, le baptême et la mort de chacun de nous, et l'embrasement final du monde et la venue du Christ dans Sa gloire, tout cela ne fait qu'achever ce que le « oui » de Marie a commencé et accepté, c'est un « oui » qui porte en lui tout ce qui sera dans tous les siècles et les siècles des siècles.

## NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR L'ANNONCIATION

§ 61 L'Annonciation semble la moins connue et la moins populaire des grandes fêtes de la Sainte Vierge — et c'est là un fait regrettable car elle plonge nos regards au plus profond du mystère de notre salut et nous donne la leçon la plus pratique et la plus efficace pour notre vie chrétienne de tous les instants.

§ 62 Que l'on songe d'abord, pour en saisir toute l'importance, que l'Annonciation est somme toute la fête de la réalisation du mystère de l'Incarnation, la fête de la conception de Jésus-Christ, la fête qui infailliblement faisait venir Noël neuf mois après.

§ 63 En l'Annonciation commence à vivre un être qui est Dieu et homme en une seule personne divine et qui par là est le Médiateur parfait entre Dieu et la Création, le Pontife souverain et le Roi universel. Donc en l'Annonciation commence à vivre l'humanité sauvée, rachetée, sanctifiée, divinisée qui puise sa vie en Jésus-Christ et constitue le corps du Christ, le Christ total nous faisant tous vivre de sa vie.

§ 64 Aussi Marie est-elle là indissolublement mère de Dieu et mère des hommes. L'Annonciation, c'est l'ordination sacerdotale et le sacre royal de Jésus-Christ et c'est la création du monde nouveau et humano-divin de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Église.

§ 65 Si telle est la profondeur du mystère, comment et à quelle condition a-t-il pu être réalisé ? Simplement parce que Marie consultée pour répondre au nom de l'humanité a dit comme il le fallait le Oui qu'il fallait dire — et ici va apparaître la leçon pratique pour nous.

§ 66 L'Annonciation est la fête du Oui, la fête du Oui de la créature au Créateur, de la livraison totale de foi à Dieu, de l'acceptation totale de toute la volonté de Dieu. Elle est indissolublement la fête du consentement de Marie et la fête de la réalisation de l'Incarnation, car l'un a eu l'autre pour fruit immédiat.

§ 67 Mais si l'Incarnation s'est réalisée en Marie en raison de ce Oui parfait, la vie du Christ née ainsi en Marie se réalisera et grandira en nous en raison du Oui que nous devons à la suite de Marie donner en chaque instant de nos vies à toutes les volontés de Dieu sur nous. Marie à l'Annonciation nous fournit le modèle perpétuel auquel nous ne devons cesser de nous conformer par un perpétuel consentement semblable au sien. Et par là l'Annonciation est riche de la plus pratique en même temps que de la plus simple des leçons.

§ 68 Examinons donc attentivement cette réponse de Marie qui est le modèle de la réponse que sans cesse la créature doit donner au Créateur.

§ 69 Marie sait que ce qui lui est offert —être mère de Dieu— va l'élever au-dessus de tous les anges et de tous les saints : admirons la hardiesse de la prophétie du *Magnificat*, « tous les siècles futurs me diront bienheureuse ». Mais elle sait aussi que c'est là un pur don de Dieu qui ne lui est dû en rien et auquel elle n'est pour rien, une pure générosité : « Dieu a regardé la bassesse de sa petite servante... Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Elle accepte tout, dans un don total d'elle-même répondant au don total de Dieu, sans rien s'attribuer à elle-même, en attribuant tout à Dieu, en s'oubliant elle-même pour ne voir que la gloire et la bonté et la grâce de Dieu, trop obsédée et fascinée par Dieu qui donne pour se voir elle-même autrement que comme le pur néant qui reçoit. C'est là l'humilité parfaite écrasant l'orgueil qui est la tête de Lucifer. Par orgueil au contraire Lucifer avait refusé le don de Dieu parce qu'il s'était complu en lui-même et ne voulait rien qui ne soit dû à lui-même et à sa propre excellence, rien qu'il faudrait recevoir comme un don. Par l'orgueil on se limite car on ne veut que ce qui vient de soi. Par l'humilité on se grandit en se livrant à tout ce que Dieu donne. On voit par là combien le refus de la perfection chrétienne ou de la sainteté coutumier aux âmes tièdes sous le prétexte que l'on « n'est pas capable d'être un saint » n'est pas de l'humilité mais de l'orgueil, car l'on ne veut que ce dont on se sent capable. La véritable humilité consiste à désirer de Dieu la sainteté qu'Il veut pour nous en sachant que par soi-même l'on n'est rien et en s'oubliant soi-même pour se livrer à Dieu qui nous sanctifie par sa grâce.

§ 70 À l'Annonciation, Marie reçoit un don dans lequel elle sait qu'elle doit disparaître, qu'elle ne sera plus rien que ce que Dieu fera d'elle, et elle accepte par le Oui le plus total qui ait jamais été prononcé, sans le moindre mouvement de retour sur elle-même, le Oui le plus simple et le plus dépourvu de toute réserve et de toute arrière pensée.

§ 71 Regardons bien la solennité de l'heure et l'importance de ce Oui. De l'attitude de Marie ainsi sollicitée par Dieu à travers le message de Gabriel dépend l'Incarnation qui ne se fera pas sans son consentement et par conséquent dépend tout le dessein divin de création du monde humano-divin de l'Incarnation, de la Rédemption, et de l'Église, dont dépend en définitive notre salut à chacun de nous et toute l'histoire de l'humanité et tout le royaume de Dieu. Songeons qu'il eût suffi alors du plus léger, du plus imperceptible mouvement de complaisance en elle-même ou de retour sur elle-même, du moindre regard sur soi dans l'âme de Marie, et c'en était fait de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Église, de notre salut. Contemplons donc la pureté totale du Oui de Marie tout entière dans la livraison d'elle-même au don de Dieu.

§ 72 Et alors voici la fécondité de l'humilité, de la foi, de l'obéissance : au moment où dans ce Oui se donne totalement l'âme de Marie disparue dans un abîme d'adoration, d'amour, de louange et de joie, voici qu'en raison de ce Oui et par lui est formée en elle une chair vivante qui tout en étant réellement humaine n'a pas d'autre personnalité et pas d'autre réalité que d'être le Fils éternel du Père devenu du même coup le fils de Marie et le Fils de l'Homme, la seconde personne de la Sainte Trinité

devenu homme de la race et du sang d'Adam pour consacrer en lui toute l'humanité et toute la création à Dieu.

§ 73 Du sein de Marie c'est un amour divin et une louange divine, l'amour et la louange de Dieu le Fils en une chair humaine qui désormais monte vers Dieu le Père — et cela loue tellement plus le Père que le péché ne l'offense que désormais le mal est vaincu et le salut assuré, l'orgueil du péché n'ayant jamais été permis que pour permettre ce Oui de Marie et le triomphe d'amour de son Fils qu'il introduit.

## CARÊME

§ 74 Pour beaucoup de personnes le mot de « carême » ne signifie rien d'autre qu'un certain nombre de pratiques de jeûne et d'abstinence, de sorte qu'aujourd'hui où les circonstances ont obligé la plupart des diocèses à supprimer presque complètement l'obligation de ces pratiques, le mot ne signifierait plus rien du tout et il n'y aurait plus de carême. Et pourtant le carême reste, dans le culte de l'Église, une partie importante de l'année liturgique pendant laquelle l'Église va, durant quarante jours, revêtir les ornements violets, une partie si importante qu'il y a même une messe spéciale propre à chaque jour du carême — et en célébrant la succession de ces messes l'Église vivra son carême sans que rien d'essentiel soit changé du fait que la rigueur des temps impose la suppression de quelques pratiques de jeûne et d'abstinence. À vrai dire, ces pratiques de jeûne et d'abstinence servaient surtout à laisser l'esprit plus libre pour se livrer à la prière — et le carême est avant tout un temps de prière, la pénitence étant le moyen qui aide l'essor de l'âme dans la prière. Nous vivons notre carême dans la mesure où nous vivons la prière de l'Église pendant ces quarante jours, dans la mesure notamment où nous la vivons à la messe quotidienne que l'Église fait chaque jour nouvelle pour notre instruction, pour que le défilé de messe en messe de tant de textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments nous prépare mieux à la joie de Pâques.

§ 75 Si donc le carême est un temps de prière — où il faut pendant quarante jours prier plus que jamais avec l'Église — qui occupe une telle place dans l'année liturgique, il doit célébrer et proposer à notre méditation des mystères bien essentiels de notre destinée. Quelles que soient — selon nos vocations et nos états de vie — nos possibilités de pénitence, il faut réfléchir à ce que l'Église veut nous enseigner par et pendant le carême, aux vérités essentielles qui dominent ces quarante jours et en sont la raison d'être. N'est-ce pas pour cela d'ailleurs que pendant le carême l'Église multiplie retraites et prédications ?

§ 76 Quand on veut comprendre le sens d'un chemin il faut savoir où il va. Le carême va à Pâques. Pâques est le mystère essentiel de notre salut — et il faut les quarante jours de carême pour préparer Pâques. Pendant tout le carême, l'Église prie pour que Pâques soit un véritable renouvellement spirituel, une vraie grâce de salut pour les âmes. Tout le sens du carême est de nous faire comprendre à quel point nous avons besoin d'être sauvés, à quel point nous avons besoin de la Rédemption célébrée à Pâques. L'idée centrale du carême, c'est que nous ne sommes rien et ne pouvons rien — que poussière et péché — si le Christ ne nous sauve par sa Croix, c'est que la croix est notre unique espérance comme le chantera la liturgie de la Passion en clamant : « O crux ave, spes unica ».

§ 77 Une fois bien enracinée la conviction que la croix, et la croix seule, répare le péché, il s'agit de nous associer à la croix par nos propres souffrances, par notre pénitence, il s'agit d'humilier la nature en nous, de la soumettre à Dieu dans l'obéissance comme elle a été humiliée et soumise en Jésus dans sa mort sur la croix. D'où la place que le carême fait à la souffrance par laquelle nous acceptons l'humiliation et l'obéissance de notre nature orgueilleuse et rebelle, d'où son aspect de pénitence, soit pénitences prescrites par le précepte de l'Église comme le jeûne et l'abstinence pour les circonstances normales, soit pénitences volontaires que nous nous imposons à nous-mêmes, soit surtout acceptation docile des souffrances qu'il plaît à Dieu de nous envoyer et qui sont souvent meilleures que celles que nous avons nous-mêmes choisies, parce que nous ne risquons d'y mettre aucune complaisance — et c'est précisément ce dernier cas qui nous est le plus demandé aujourd'hui.

§ 78 C'est donc notre condition de pécheurs qui appelle la souffrance pour notre salut en suivant le Christ dans sa croix. Notre condition de pécheurs appelle la souffrance à un triple titre : expiation, purification, corédemption.

§ 79 D'abord expiation : nous avons commis des péchés et il faut les expier. Nous n'avons souvent pas suffisamment conscience de la gravité du péché : c'est parce que nous n'avons pas assez d'amour, nous n'aimons pas assez Dieu que le péché offense. C'est au spectacle des souffrances atroces du Christ et des saints, acceptées volontairement par amour, pour réparer, que nous pouvons saisir quelque chose de la gravité du péché. Eux qui aimaient vraiment Dieu avaient une telle horreur du péché qu'ils étaient prêts à accepter n'importe quoi pour le réparer.

§ 80 Mais il ne s'agit pas seulement d'expier, il faut nous purifier de toutes les attaches désordonnées que le péché a établies en nous. Nous sommes tellement portés, par toutes les fibres de notre être, à être attachés aux créatures et à nous-mêmes, et à les aimer et nous aimer plus que Dieu, que jamais nous ne nous en détacherons complètement, jamais nous ne parviendrons au parfait renoncement si la souffrance ne vient couper les liens et nous priver. Le péché laisse en nous des plaies béantes et infectées que seul peut cicatriser le feu de la souffrance. C'est à force d'être séparés des biens de ce monde et des plaisirs de la terre et du moi où nous nous absorbons que nos regards se détacheront de ce monde et de nous-mêmes pour se porter uniquement vers Dieu.

§ 81 Expiation, purification, est-ce tout ? Certes non, car les saints parfaitement purifiés quant à eux-mêmes sont les plus frappés et les plus affamés de souffrance ; ils veulent être sauveurs, être rédempteurs avec le Christ, ils savent que chacune de nos souffrances, si elle est joyeusement offerte dans l'amour en union à la croix du Christ, est un trésor sans prix qui peut sauver des âmes. Alors le carême ne sera pour eux qu'une longue participation à la passion, à l'agonie du Christ pour que le triomphe pascal soit la résurrection et la vie de nombreuses âmes en Lui.

## VENDREDI SAINT

§ 82 Pour les chrétiens qui vivent de la vie de l'Église et vivent en elle tous les mystères du christianisme, le Vendredi saint constitue avec Pâques, qui en est inséparable, la grande fête et le sommet de l'année chrétienne, le moment où l'Église née de la mort et de la résurrection du Christ prend une nouvelle naissance dans la grande célébration pascale en revivant le mystère de la Rédemption.

§ 83 Tout le christianisme est un mystère de mort et de résurrection : être chrétien, c'est toujours mourir et ressusciter avec le Christ, mourir à la vie du monde, à la vie de la nature pour elle-même, à l'humanisme de l'homme replié sur lui-même, et ressusciter dans la Vie de Dieu donnée à l'humanité en Jésus-Christ, appartenir à cette vie de Dieu, être livré à elle, transfiguré en elle, c'est ne plus vivre de sa vie naturelle d'être humain né pécheur et demeurant fatalement pécheur tant qu'il ne meurt pas sur la croix avec le Christ, et vivre de la vie du Christ ressuscité en laquelle il n'y a plus de péché, parce qu'on n'y vit plus pour soi-même et que tout y appartient à Dieu.

§ 84 Le Vendredi saint tourne tous nos regards vers la croix du Christ et il faut absolument que les chrétiens d'aujourd'hui contemplent cette croix en laquelle tient tout le christianisme — saint Paul ne voulait connaître rien d'autre que Jésus-Christ crucifié »— pour bien croire avec une foi renouvelée que la croix du Christ est l'unique source de salut et de sainteté : ah ! ne nous laissons jamais contaminer par cet humanisme soi-disant chrétien qui aboutit au Christ comme à un surhomme et supprime le péché, la croix et la Rédemption ! Que tout notre être pris par la foi crie sur les toits avec l'Église le grand cri de la Semaine Sainte : *O Crux ave, spes unica !* Trop de chrétiens aujourd'hui, pélagiens ou semi-pélagiens sans le savoir, croient qu'ils se sauvent et se sanctifient eux-mêmes par leurs efforts, leurs oeuvres, leur action et oublient qu'ils ne peuvent se sauver et se sanctifier que par la croix du Christ comme ils ne peuvent être apôtres pour sauver et sanctifier leur entourage que par la croix du Christ ; toute la liturgie du Carême, qui n'est que la préparation au Vendredi saint et à Pâques, nous montre avec insistance, si on prenait la peine de la méditer, que nous sommes pécheurs, irrémédiablement pécheurs, que nous ne pouvons rien par nous-mêmes pour sortir de notre péché, que le péché nous pétrit et nous imprègne jusqu'à la moelle et aux ultimes profondeurs de notre être, que ceux qui se croient justes sont des pharisiens, et nous ne pouvons en être délivrés que par la croix du Christ qui, elle et elle seule, a une valeur infinie pour effacer totalement n'importe quel péché et nous transformer complètement en nous rendant réellement saints (l'erreur de Luther était de croire que la croix nous sauve en nous laissant

pécheurs, alors que la croix nous transforme intérieurement et réellement en nous faisant saints en réalité et en vérité).

§ 85 C'est pourquoi, dans la grande prière du Vendredi saint, l'Église prie pour tous ses besoins et tous les besoins de toutes les âmes, parce que la croix du Christ est la source infinie et unique de toutes les grâces. Et la période pascale, préparée par tout le temps de pénitence, de prière, de retraite qu'est le Carême, doit être dans l'Église et pour un grand nombre d'âmes un prodigieux renouveau issu de la croix du Christ et jamais nous ne prierons assez pour ce triomphe pascal de l'Église et du Christ qui vit en elle.

§ 86 Pourquoi donc la croix de Jésus-Christ est-elle cette source infinie et unique de sainteté ? C'est ici que le Vendredi saint doit appliquer tous nos regards à contempler la valeur infinie du crucifix. Nous y verrons d'abord la malice infinie du péché qui est le refus, le mépris de l'Amour Infini de Dieu et a par là une malice infinie en fonction de la valeur infinie de ce qu'il méprise ; comment ne verrait-on pas la malice infinie du péché en contemplant l'intensité infinie des souffrances du Christ agonisant en son Coeur au spectacle de ce péché et acceptant d'être frappé par la mort, alors qu'Il est la Vie même ? Aucun homme n'était capable de réparer cette malice infinie : Jésus-Christ, Dieu et homme, dont les actes tout en étant ceux d'un homme avaient la valeur infinie de ceux d'un Dieu, pouvait réparer surabondamment par un seul de ses actes.

§ 87 L'infinité de son amour a voulu plus encore : l'acte infini d'amour par lequel il accepte et offre ses souffrances et sa mort pour que la malice infinie du péché soit surabondamment compensée par la valeur infinie d'un tel acte d'amour et qu'ainsi soit réalisé un triomphe éclatant de l'Amour infini de Dieu sur le péché. Contemplons donc cette valeur infinie de l'acte infini d'amour par lequel le Christ en croix offre par amour ses souffrances et sa mort. Il est infiniment meilleur que le péché n'est mauvais. Il plaît infiniment plus à Dieu que le péché ne Lui déplaît. La malice infinie du péché, la malice infinie de tous nos refus d'aimer qui ont mis le Christ en croix disparaît et s'évanouit totalement devant la valeur infinie, la Bonté infinie du Christ qui souffre et meurt par amour. Dieu n'a créé le monde et l'humanité et laissé arriver le péché que pour un seul but : cette perfection infinie du Christ souffrant et mourant par amour sur la croix. C'est pourquoi l'Église chantera le Samedi saint : « O vraiment nécessaire péché d'Adam, qui a été effacé par la mort du Christ ! O faute heureuse qui a mérité un tel Rédempteur ! » Par la croix du Christ nous obtenons infiniment plus qu'Adam n'a perdu : que l'innocence d'avant le péché était terne et pâle en comparaison de ce triomphe éclatant sur le péché complètement vaincu et réparé que réalise l'Amour infini du Christ s'offrant Lui-même par amour !

§ 88 O Vendredi saint ! victoire unique et décisive, triomphe total et resplendissant, gloire incomparable de Jésus-Christ réalisant l'acte d'amour infini par lequel la Vie même offre sa mort par amour ; que plus jamais nos regards ne se détachent de la Bonté infinie du Crucifié et que plus jamais nous n'ayons rien à craindre, nous qui vivons de ce triomphe.

## NUIT PASCALE

§ 89 Tout est mort avec l'Homme-Dieu à qui tout appartient. Les ténèbres ont couvert la terre. Les autels ont été dépouillés, tous les feux sont éteints, les cloches ne sonnent plus et l'encens ne fume plus. Morte la lumière, mort le son et mort le parfum. Mort le feu et morte l'eau et morte la terre.

§ 90 Et les enfants des hommes sentent la mort en eux. La mort dans leur chair destinée à la mort et dont la vie n'est qu'une lente corruption. La mort dans leur coeur attaché à cette chair qui meurt et à tout ce qui passe et meurt avec le temps. La mort dans leur esprit encerclé d'erreur et d'ignorance. Toutes les fibres de notre être sont au péché et sa malice les penche vers la terre comme une branche trop lourde. Un goût de cadavre envahit déjà notre bouche.

§ 91 Qu'as-tu fait, ô homme, de l'univers et de sa beauté ? Louange de Dieu ou bien outil du péché ? Ce qu'est ton coeur, le monde l'est par toi. Et qu'as-tu fait de toi-même ? Où sont la pensée et l'art, la société et l'amour ? Louange de Dieu ou bien outil du péché ?

§ 92 La lumière du ciel a laissé comme un regret dans notre regard. Mais une chaîne que nous ne pouvons briser rive ce regard à la terre. Impuissance absolue d'en sortir. Sentir qu'on n'est rien. Qu'on est poussière et que nulle créature au monde ne fera de nous autre chose que poussière.

§ 93 Mais l'ère du péché ne dura qu'un matin et la plénitude du jour a lui sur le monde. Samedi Saint : Préface d'une nuit plus lumineuse que toutes les lumières du monde. Bénédiction du feu nouveau, bénédiction de l'encens nouveau. Béni la cire fruit des abeilles qui s'y allume. Bénédiction de l'eau pour un usage nouveau, pour une absolution que la nature ne connaît pas. Les ornements violets, lumière du soir, couleur du froid, symbole de deuil, font place à la splendeur du blanc et de l'or. Les cloches sonnent avec un éclat de joie et de gloire. Et voici que dans l'enceinte vide dont la porte ouverte du tabernacle révélait la nudité va se loger un pain nouveau suprême fruit de la terre. Jamais nous ne méditerons assez cet office où se joue tout le drame de la nature et de la grâce, un drame plus grand que l'univers et où toutes choses se dilatent jusqu'à Dieu. Voici les sommets imprévus de la pensée, de l'art et de l'amour.

§ 94 Samedi Saint : préface de la nuit où le Christ est ressuscité. Résurrection du feu pour éclairer cette nuit et le culte de l'Église. Résurrection de l'eau pour les flots du baptême. Résurrection de la terre en ses fruits, le pain et le vin, l'encens et la cire. Résurrection de la lumière, du son et du parfum. Résurrection des êtres et des choses. La pensée et l'art, la société et l'amour ressuscitent pour cette harmonie. Résurrection de l'homme en Dieu.

§ 95 Résurrection, mais pas pour la même vie. Résurrection pour une vie nouvelle et un usage nouveau. Résurrection pour une vie plus haute où celle de la nature s'intègre comme la couleur violette en la lumière du soleil. Résurrection où tout est transfiguré et apparaît dans une lumière nouvelle. L'univers et sa beauté, l'homme et ses oeuvres, les fruits de la nature et de l'art sont là, ce sont bien eux et ce ne sont plus les mêmes. Une sève nouvelle montant des profondeurs où ces germes ont dormi gonfle leur tige pour un essor inconnu et un épanouissement dans une atmosphère qui n'est plus celle de la terre.

§ 96 Résurrection fruit de la mort. Pour ressusciter il faut cesser de vivre. Pour une vie nouvelle il faut la mort de l'ancienne. Pour une vie qui tend à la vie, pour une vie qui s'ouvre et monte et s'épanouit, il faut la mort d'une vie qui tend à la mort, d'une vie close et penchée. Nul arbre ne monte, nulle fleur ne s'ouvre, nul fruit ne s'épanouit sans que la graine enfouie ne pourrisse dans le sol. Qui sauve sa vie la perdra et qui la perd la sauvera.

§ 97 Tout est mort hier avec l'Homme-Dieu pour ressusciter cette nuit avec Lui et en Lui. Et rien ne vivra sans mourir avec Lui. Croix : loi de la vie. Croix : rencontre de la terre et du ciel, de la vie et de la mort. Dieu et le monde sont pendus à des branches jointes. Toute vie sort de la croix. Par le bois d'un arbre étaient venus le péché et la mort. Que le bois soit abattu, ses branches taillées et jointes. Sur cet appui de bois voici cloué le corps de Dieu. Et c'est la vie pour toute la création. De ce bois jaillit pour inonder le monde une source de vie qui ne tarira plus, jaillissante en vie éternelle.

§ 98 Ai-je bien compris que tout en moi et tout pour moi doit mourir sur la croix, être enseveli avec le Christ, et ne peut vivre qu'après cette mort en renaissant en Lui et avec Lui pour une vie nouvelle, une vie transfigurée, une vie céleste ?

§ 99 Aucune chose n'a été créée pour elle-même, mais pour le Christ en qui Dieu et l'univers sont assemblés, pour le Christ total en la plénitude de qui tout doit former un corps vivant de sa vie, illuminé de sa lumière, embrasé du feu de son Esprit. Voilà la vie nouvelle, la transfiguration de tout. Et tout ce qui s'en est détourné par le péché tend à la mort. La nature dans le péché a refusé cette transfiguration, elle s'est complue en elle-même. Et dans cette complaisance elle s'est viciée jusqu'au plus intime d'elle-même, et y a introduit les germes de mort. Désormais il faut qu'elle meure pour renaître. Qu'elle soit crucifiée avec le Christ pour ressusciter transfigurée en Lui. Que vivant pour elle-même elle meure pour revivre non plus pour elle-même mais pour le Christ. Nulle vie sans cette mort.

§ 100 J'ai su en lisant saint Paul que m'incorporant au Christ le baptême m'avait incorporé à sa mort et à sa résurrection. Baptisé, je vis de la vie du Christ. Mais le péché et la mort sont encore en moi. Tout n'est pas mort en moi et tout en moi n'est pas pleinement au Christ. L'effet du baptême ne se termine pas au jour du baptême. Le royaume de Dieu est en moi comme un germe qui doit grandir toute ma vie. Grandir par une loi de mort et de renaissance. Grandir en crucifiant tout en moi pour la résurrection dans le Christ.

§ 101 Pourquoi dès lors être étonné que ma vie soit et doive être une mort perpétuelle ? Mort où

l'effort des vertus taille et brise tout ce qui ne veut pas du Christ. Mort où surtout dans l'épuisement de nos efforts, le silence de nos discours et la nuit de nos lumières, les dons du Saint-Esprit comme un vent qui fait éclater des murs pourris brisent en nous tout ce qui se refuse au Christ sans que nous le sachions. Et je dois sans résistance dans l'agonie de la nature me livrer à cette mort. Chaque lien doit se briser, et l'agonie doit être de tous les instants. Et à ce prix seulement tout en moi aura sa vraie vie, sa vie transfigurée dans le Christ. Amour des créatures et de la beauté, imagination et sensibilité, pensée, art, amitiés, tout ce qui est en moi et de moi n'a sa vraie vie que transfiguré dans le Christ — au terme d'une mort et d'un ensevelissement. Et tout ce qui en moi n'est pas mort et ressuscité est profondément impur et destiné à la mort. Il faut que j'y passe tout entier, que la purification n'épargne rien en moi. Comme se tord et se plaint le bois que le feu consume, ma nature tremble et gémit. Mais le feu de la charité allumé par l'Esprit Saint doit tout brûler.

§ 102 Feu nouveau de la nuit pascale. Feu consumant. Lumière du Christ en laquelle s'éteignent les feux de la terre. Étoile de l'éternel matin se levant dès cette vie sur l'océan profond de notre Arne. Fontaine baptismale jaillie en moi quand j'étais petit enfant et dont l'eau féconde doit tout envahir et tout féconder jusqu'à la vie éternelle. Cloches de la gloire éternelle.

§ 103 Je sais maintenant qu'il est bon de mourir. Certains vont répétant : « Il eût été si simple que le péché n'eût pas lieu et qu'on eût gagné la gloire sans souffrir. » Ce ne serait pas la même gloire, la transfiguration de cette nuit dans le Christ ressuscité. Le péché a été permis pour cette gloire. Si l'Incarnation rédemptrice a été dans le temps la suite du péché, je sais qu'un dessein éternel m'a voulu dans le Christ et que le péché a été permis pour que vint le Christ Rédempteur glorieux. « O vraiment nécessaire péché d'Adam détruit par la mort du Christ ! O faute bénie qui a valu un tel Rédempteur ! » Mon Jésus mourant pour réparer le péché, comme vous aimez mieux et comme vous êtes plus beau que l'innocence ! Et comme la plus grande gloire jaillit de vos souffrances ! Merci d'avoir voulu pour moi cette plus grande gloire et de m'avoir appelé à communier à vos souffrances et à votre mort.

§ 104 La mort d'hier enfante la vie jaillissant cette nuit. La vie pleine et surabondante. Plus que l'univers et sa beauté. Plus que l'innocence. Le mal vaincu et réparé. L'amour triomphe. La souffrance germe en joie, la mort en vie, l'humiliation en gloire. La plus grande gloire et la plus grande joie et la vie la plus pleine. Nuit pascale.

## À PROPOS D'UN NOUVEAU TEXTE PASCAL

§ 105 L'Église, toujours conduite dans sa vie publique de prière par le Saint-Esprit et y manifestant à chaque époque son éternelle vitalité par la création de nouveaux textes liturgiques, après nous avoir donné au XXe siècle la messe du Christ-Roi et la nouvelle messe du Sacré-Coeur, vient d'ajouter de nouveaux textes à l'office de la vigile pascale. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué, non seulement l'importance, mais l'extrême opportunité de celui que le prêtre récite avant de faire renouveler à tous les assistants les voeux de leur baptême, texte presque entièrement tiré de saint Paul et qui a pour objet de nous rappeler sans équivoque le sens du baptême et la portée des voeux du baptême :

§ 106 « Comme l'enseigne l'Apôtre, par le baptême, nous avons été ensevelis avec le Christ dans sa mort, donc de même que le Christ est ressuscité des morts, il faut que nous aussi entrions dans une vie nouvelle, sachant que le vieil homme a été crucifié avec le Christ pour que nous n'appartenions plus au péché.

§ 107 « Estimons-nous en conséquence morts au péché et vivant pour Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. C'est pourquoi à l'achèvement d'une préparation de quarante jours nous renouvellerons les voeux du saint baptême par lesquels nous nous sommes arrachés à Satan, à ses oeuvres, et au monde qui est l'ennemi de Dieu, et nous nous sommes engagés à appartenir à Dieu par la foi dans la Sainte Église Catholique. »

§ 108 La précision et la force de ce texte constituent une réplique décisive aux tendances *humanistes* qui ont pénétré les conceptions, la vie et l'action des chrétiens d'aujourd'hui : l'Église y rappelle que le christianisme et le monde sont ennemis, que le chrétien fidèle à son baptême n'appartient plus à ce monde de pécheurs, qu'il est voué entièrement à une vie entièrement nouvelle qui est celle de l'Église et n'est plus celle du monde, que la vie du monde en lui est morte avec le Christ en croix et que sa vie est désormais celle du Christ ressuscité. Il s'agit de faire reprendre conscience à tous les baptisés qu'ils sont réellement morts et ressuscités, que la vie humaine et naturelle reçue de leurs parents à leur naissance est morte et ensevelie et qu'au baptême, c'est une autre vie, une vie nouvelle, celle du Christ ressuscité, qui est née en eux.

§ 109 Comme cet enseignement de l'Église, tenant au bout de vingt siècles sans déformation l'éternelle et immuable vérité transmise par saint Paul et résistant à toutes les tentations du siècle et à tous les courants à la mode, diffère de tant de discours, d'articles, de livres, et même, hélas ! de sermons

prêchant aux chrétiens, au lieu de l'éternelle doctrine de l'immolation et de la croix, l'adaptation au monde, l'engagement dans la vie de ce monde, l'efficacité en ce monde, la recherche de la grandeur humaine, du développement humain, l'épanouissement de la personne humaine ! À entendre certains, on croirait que l'Église est une société *humanitaire* poursuivant un but d'amélioration de la condition humaine ou de perfectionnement humain, une oeuvre d'action morale et sociale chargée d'élever l'homme et d'assurer son bonheur terrestre.

§ 110 Cet humanisme a trop souvent été qualifié d'« humanisme chrétien » comme si l'on pouvait baptiser l'humanisme en lui juxtaposant le christianisme, en le coiffant du christianisme comme d'un chapeau. Le prodigieux essor de développement humain de notre époque, les promesses de progrès humain indéfini qui ont été la foi du siècle dernier, l'appel lancé aujourd'hui par les communistes vers « des lendemains qui chantent » sont de puissantes tentations qui orientent les chrétiens contemporains vers l'humanisme et tendent à leur faire oublier ce que saint Paul leur a enseigné pour tous les siècles, à savoir qu'ils n'ont « à connaître rien d'autre que Jésus-Christ crucifié. » L'Église, elle, ne l'oubliera jamais ; elle est le roc immuable sur lequel viennent se briser tous les flots mouvants du monde et la succession des siècles et jamais elle ne reconnaîtra un soi-disant christianisme dont on a évacué la croix de Jésus-Christ qui en est l'unique fondement ou dans lequel la croix a été réduite à une ascèse de perfectionnement humain et n'est plus l'immolation de l'homme tout entier pour mourir et ressusciter en Jésus-Christ.

§ 111 Une prédication uniquement morale et sociale ne permet pas de résister à la tentation « humaniste » qui, depuis la Renaissance, conduit la marche de l'histoire : il faut la juger à la lumière de ce que la plupart des chrétiens, hélas ! ne connaissent plus, c'est-à-dire à la lumière des mystères de la foi. Dieu aurait pu, s'Il l'avait voulu, nous créer en ne nous donnant rien d'autre que la nature humaine, en ne faisant de nous rien d'autre que des hommes, c'est-à-dire dans ce que l'on appelle un ordre de nature pure (car rien ne peut obliger Dieu à nous donner la vie surnaturelle, rien en nous ne l'exige) : dans ce cas, nous n'aurions eu rien d'autre à faire qu'à poursuivre notre épanouissement humain et tout ce qui aurait été naturel et humain aurait été bon comme toute oeuvre de Dieu, l'humanisme aurait été alors la véritable destinée humaine. Mais c'est là une vue théorique qui ne correspond à aucune réalité historique.

§ 112 Dieu a créé l'humanité en faisant de nous infiniment plus que des hommes, ses créatures, en faisant de nous ses enfants, c'est-à-dire qu'Il nous a donné, non seulement la nature humaine, mais sa propre nature et sa propre vie de Dieu comme un père la donne à ses enfants : tel est l'ordre surnaturel qui nous élève infiniment au-dessus de la nature humaine et de toute la création puisqu'il est communication de la vie même de Dieu, et ce pur don de Dieu, que notre nature ne comporte et ne réclame en rien, s'appelle la grâce. La nature humaine n'existe que pour cette communauté totale de vie avec Dieu, le but de notre destinée n'est donc pas l'épanouissement humain, mais la plénitude de la vie de Dieu en nous.

§ 113 Le péché n'est pas, comme le serait une simple faute morale, un accident, un manque dans notre développement naturel et humain, il est le refus de la vie surnaturelle, le refus du don de Dieu, pour

nous complaire et trouver toute notre satisfaction en nous-mêmes et ne dépendre que de nous : humanisme ou naturalisme, c'est désormais le péché lui-même, c'est la complaisance de la nature humaine en elle-même, complaisance par laquelle elle se détourne du but pour lequel elle a été créée et qui est la vie de Dieu. La nature humaine, que nous héritons d'Adam par nos parents, porte en elle ce péché et ce désordre : elle est détournée par la complaisance en elle-même de la vie de Dieu pour laquelle elle a été créée. Désormais, tout ce qui est simplement naturel et humain est pécheur : *Si les hommes n'ont pas d'autre but QUE leur épanouissement humain, ils sont sous la loi du péché*, ils appartiennent à Satan qui a pu dire, sans que Jésus le contredise, que tous les royaumes de ce monde sont à lui. Tel est le monde éternellement ennemi de Dieu.

§ 114 Pour sortir de cette condition pécheresse dans laquelle nous sommes nés, il n'y a pas d'autre salut que la croix de Jésus-Christ : mort de la nature pécheresse, immolation totale de la nature recherchée pour elle-même ; c'est seulement quand le vieil homme est ainsi mort que l'homme nouveau renaît en Jésus-Christ, vie nouvelle dans laquelle l'homme tout entier ressuscité se retrouve tout entier, mais n'existant plus du tout pour lui-même, ne vivant plus que de la vie de Dieu et pour la vie de Dieu, tout entier transfiguré dans la vie glorieuse du Christ ressuscité : tel est le christianisme, telle est l'Église. Entre l'Église et le monde, le salut en Jésus-Christ et le péché, il faut choisir : il n'y a pas de conciliation possible. Et certes dans le Christ, qui est l'Homme parfait, nous retrouvons tout le contenu humain, tout le contenu naturellement bon de l'humanisme, mais il faut d'abord tout perdre pour tout retrouver en Jésus-Christ et ne chercher que le royaume de Dieu pour tout trouver en lui par surcroît.

§ 115 Alors, pourquoi parler d'humanisme chrétien comme si le christianisme venait coiffer un humanisme valable en lui-même —ce qui est faux— alors qu'il n'y a qu'à parler de christianisme et que le christianisme contient tout puisque nous trouvons tout —y compris tout l'humain mort et ressuscité— en Jésus-Christ, à condition de ne vouloir et de n'aimer que Lui seul !

§ 116 Le christianisme, religion de la croix, nous détourne-t-il donc de la joie ?

§ 117 C'est par la croix même, et par elle seule, que nous est donnée la vraie joie, celle que Jésus a voulu que nous ayons en surabondance, car, que peut nous faire notre pauvre bonheur humain —que d'ailleurs nous aurons par surcroît, mais nous n'en avons plus nul souci— quand nous est donnée la joie infinie de Dieu, celle qui faisait que saint Paul surabondait de joie dans ses tribulations, celle qui faisait danser, ivre de bonheur, le petit pauvre d'Assise, dépouillé de tout et marqué dans sa chair des stigmates de la croix !

## L'ASCENSION ET NOTRE VIE EN CE MONDE

§ 118 La fête de l'Ascension passe trop souvent inaperçue d'un grand nombre de catholiques qui n'en saisissent plus la portée vivante dans leur action quotidienne. C'est pourtant le mystère de l'Ascension qui fixe les conditions essentielles de notre vie de chrétiens sur la terre et de la vie de l'Église militante à laquelle nous appartenons. Le Christ est déjà au ciel dans sa gloire où son triomphe est consommé et où le péché et la mort n'ont plus de prise sur Lui, tandis que, nous et l'Église que nous formons, nous sommes sur la terre et dans le combat : telles sont ces conditions essentielles de notre vie qui ont été établies par l'Ascension et dureront jusqu'à la fin des temps.

§ 119 La conséquence de ce mystère qui est le plus communément vue par les chrétiens, c'est que le Christ qui triomphe au ciel est, selon le mot de saint Paul, « toujours en vie pour intercéder pour nous », tout puissant pour obtenir du Père toutes les grâces dont nous avons besoin, d'où la nécessité de Le prier et du fond de notre misère de tourner nos regards vers Lui par la prière. Cette attitude est essentielle au chrétien et il ne saurait être question d'en réduire la valeur et la portée. Mais il faut tout de même prendre conscience qu'elle ne suffit pas pour établir dans notre vie toutes les conséquences du mystère de l'Ascension. Si nous nous contentons de cette attitude, nous risquons de considérer le Christ dans sa gloire comme un être lointain, séparé, sans communauté de vie avec nous.

§ 120 Or nous ne sommes vraiment chrétiens que dans la mesure d'une communauté de vie effective avec le Christ ; il ne s'agit pas seulement de Lui rendre un culte ou de Le prier ou de Lui être docile et de Lui obéir, il s'agit d'abord, et surtout de vivre Sa vie. Saint Paul disait : « Ma vie, c'est le Christ », et : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ». C'est la conséquence du baptême, qui nous a greffés sur le Christ comme les branches sont attachées au tronc et en reçoivent la vie, qui nous a incorporés au Christ comme les membres appartiennent au corps, dans une totale communauté de vie. C'est ce lien vital, c'est cette incorporation qui doivent être constamment renforcés, accrus, nourris par l'Eucharistie où le Christ est notre nourriture. La vie de la grâce, dont la foi et la charité sont les manifestations essentielles, qui consiste à connaître Dieu en croyant à Sa parole et à L'aimer dans sa Bonté infinie, est la vie du Christ en nous : elle nous établit, par la connaissance et l'amour, dans l'intimité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dans une vie de Société avec eux. C'est là notre vraie vie, l'essentiel de notre destinée : c'est pour cette vie là que nous avons été créés et elle seule doit durer éternellement tandis que la mort mettra fin à toutes nos activités extérieures.

§ 121 Nous vivons donc, dans notre vie spirituelle et intérieure, qui est l'essentiel de notre vie si nous vivons vraiment de la grâce, d'une vie qui est la vie même du Christ, vie qui vient de Lui et en laquelle nous sommes greffés sur Lui. Or le Christ, qui est ainsi notre vraie vie, est au ciel : la première conséquence de l'Ascension longuement développée par saint Paul, c'est que notre vraie vie est au ciel là où est le Christ, c'est que par la foi, la charité, la vie intérieure de connaissance et d'amour de Dieu, nous vivons déjà dans le ciel d'une manière qui, si elle est invisible et cachée aux yeux du monde, n'en est pas moins réelle. Nous paraissions, par toute notre vie sensible et extérieure, appartenir à ce monde : en réalité, baptisés et dans la mesure où nous sommes fidèles à notre baptême, nous avons renoncé au monde et notre vie véritable n'est plus la vie de ce monde, elle est la vie du Ciel, où est le Christ dans sa gloire. Là est l'opposition du chrétien et du monde qui dressera toujours contre nous ceux qui veulent mettre la fin de l'homme sur cette terre. Qu'il s'agisse de la volonté de puissance matérielle du productivisme capitaliste, de la volonté de pure expansion individuelle du libéralisme individualiste, ou de la volonté de puissance d'expansion vitale de la race ou de la nation du racisme et des fascismes, ou de la volonté de puissance matérielle collective du communisme, tous ceux qui mettent l'essentiel de la vie humaine dans une activité de transformation de ce monde et de pure réalisation de l'homme sur la terre sont en contradiction avec le christianisme. Détachement de ce monde et vie avec le Christ, au ciel, dans la société du Père et du Saint-Esprit, telle est la conséquence fondamentale de la première donnée du mystère de l'Ascension, du fait que le Christ est au ciel.

§ 122 Mais la seconde donnée, c'est que nous sommes sur terre, et s'il y a communauté de vie entre nous et le Christ, de même que nous vivons vraiment au ciel par Lui, Il vit vraiment en ce monde par nous. Le lien vital entre le Christ et les chrétiens entraîne ces deux conséquences et elles sont inséparables l'une de l'autre. Par nous qui sommes sur terre, le Christ continue sa vie sur la terre. L'Église, que nous formons tous, c'est selon le mot de Bossuet « Jésus-Christ répandu et communiqué », Jésus-Christ qui en nous et par nous continue à vivre et à agir en ce monde. En vivant en ce monde la vie de la foi et de la charité ; en pensant, parlant et agissant selon la foi et la charité, nous donnons le Christ au monde qui ne peut plus Le trouver et Le recevoir que par nous et à travers nous. S'il faut être détaché du monde pour vivre la vie du Christ, il faut être présent au monde pour y vivre la vie du Christ et Le lui donner. Le mystère de l'Ascension qui définit les conditions exactes de notre vie exige donc de nous la présence au monde autant que le détachement du monde — ou, plus précisément, la présence au monde d'une vie détachée du monde et appartenant au Christ. Il ne faut donc jamais que ceux qui nous reprochent notre détachement puissent nous reprocher notre absence — et d'ailleurs ils nous reprocheront plus souvent notre présence car ils voudraient nous exclure en raison même de notre détachement et de notre appartenance au Christ.

§ 123 *Le christianisme tel qu'il résulte de l'Ascension est donc la présence au monde d'une vie qui n'est pas pour le monde, mais pour le Christ : nous oeuvrons en ce monde pour prendre en ce monde*

tout ce qui doit appartenir au Christ et le Lui donner, nous luttons en ce monde pour conquérir ce monde au ciel. Le Christ est par nous en ce monde pour que par nous il attire tout à Lui dans le ciel. Tout le sens de l'histoire est dans sa parole : « Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ».

## PENTECÔTE

§ 124 Peut-être ne saisit-on pas toujours assez bien le lien et la différence qui existent à la fois entre les deux grandes fêtes inséparables de Pâques et de la Pentecôte. Pâques, c'est le triomphe du Christ et c'est aussi la suprême joie, puisque nous n'existons et ne vivons que pour le règne du Christ qui est le but unique de toute la création et de toute l'histoire du monde — mais nous n'avons pas encore part au triomphe du Christ, nous en sommes simplement spectateurs. La Pentecôte, c'est notre entrée dans le triomphe du Christ, parce que son Esprit vient en nous pour nous faire vivre de Sa vie, nous rendre semblables à Lui, nous incorporer à Lui. La Pentecôte, c'est la fondation de l'Église — l'Église dont nous sommes membres — parce que c'est la diffusion de la vie du Christ triomphant par l'Esprit-Saint en toute l'Humanité, et du même coup la diffusion de la joie de son triomphe, de la joie pascale.

§ 125 « La joie a été répandue dont le monde entier tressaille d'un bout de l'univers à l'autre », chante l'admirable préface de la Pentecôte. Vraiment, la Pentecôte, c'est Pâques répandu et communiqué, comme Bossuet disait que l'Église, c'est « Jésus-Christ répandu et communiqué ». En la Pentecôte s'ouvre la source vivante de grâces qui ne sera jamais tarie parce que c'est l'humanité entière à travers toute son histoire qu'elle doit siècle par siècle faire vivre de la vie du Christ par son Esprit. C'est donc de la Pentecôte que nous vivons encore aujourd'hui, c'est de ce fleuve intarissable que nous puisons chaque grâce dont nous vivons. Saint Paul enseignait que nous ne pouvons même pas dire « Seigneur Jésus » si ce n'est par le Saint-Esprit qui nous le fait dire, c'est-à-dire si ce n'est emporté par le vent impétueux de la vie divine du Christ qui souffle depuis la Pentecôte pour entraîner toute l'histoire humaine. La Pentecôte est donc quelque chose de parfaitement actuel qui ne cesse de réaliser l'humanité sauvée, transfigurée, divinisée dans le Christ par l'Esprit Saint, et quelque chose qui sera toujours actuel.

§ 126 Ce qui sépare la Pentecôte de Pâques, c'est que pour qu'elle ait lieu il fallait l'Ascension. Pâques nous a rendus spectateurs du spectacle visible, mais extérieur à nous, du triomphe du Christ.

§ 127 Il fallait que disparaisse cette présence visible et extérieure pour que le Christ vive au dedans de nous et soit en nous la source de vie qui nous fait vivre de sa vie et, non plus assister, mais participer à son triomphe. Désormais la vie du Christ est cachée en nous, connaissable au seul regard de la foi, imperceptible aux sens et à la raison, invisible aux yeux du monde. C'est cette vie qui croit à chaque grâce qui est comme une nouvelle venue du Saint-Esprit en l'Humanité et qui s'obtient par la prière. C'est en priant que nous appellerons la réalisation en nous de la Pentecôte. Le Christ, en sa grande prière

sacerdotale qui a précédé sa Passion (ch. 17 de l'Évangile selon saint Jean), a expressément demandé la Pentecôte, la diffusion de Sa vie par le Saint-Esprit en ceux qui sont à Lui. Les apôtres après l'Ascension —et Marie parmi eux dont la prière est toujours entendue et obtient toutes les grâces— n'ont pas cessé de prier au Cénacle. L'Église pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension rassemble toute sa prière dans les grandes litanies des Rogations. Et les neuf jours de l'Ascension à la Pentecôte doivent être neuf jours de prière hurlant au ciel l'appel au Saint-Esprit qui renouvelle et transforme la face de la terre en la transfigurant en Jésus-Christ triomphant par son action invisible au plus intime de nos coeurs fidèles.

§ 128 Pourquoi cette communication de la vie divine du Christ est-elle le don du Saint-Esprit ? Parce que le Saint-Esprit est le lien d'amour du Père et du Fils, le Don mutuel qui scelle dans l'unité la vie divine, le torrent intérieur qui tenant le Père et le Fils embrassés en un éternel baiser en fait un éternel brasier de joie. Esprit du Père et du Fils en Dieu, il est, dans l'adoption d'amour des fils de Dieu que nous sommes, l'Esprit des fils qui incline vers nous l'amour du Père qui nous adopte, et nous entraîne nous-mêmes vers le Père par « l'amour filial de charité qu'il répand en nos coeurs », selon le mot de saint Paul.<sup>4</sup> Il est le Lien, le Don, le Sceau, le Souffle, la flamme de l'Amour qui s'établit entre le Père et nous et fait de nous des fils adoptifs assimilés à Dieu le Fils, semblables à Lui, vivant de Sa vie, incorporés à Lui.

§ 129 Il nous fait donc vivre par sa venue dans le secret de nos coeurs de la vie du Fils fait homme, de la vie du Christ qui nous est communiquée par Lui. Par Pâques le Christ triomphant est placé devant nous. Par la Pentecôte, le Saint-Esprit réalise son triomphe en nous, au sein même de notre vie humaine qui devient en Lui une vie divine tout en restant humaine...

§ 130 C'est de ce triomphe intérieur du Christ en l'humanité qui lui est acquis par le Saint-Esprit, que la transformation instantanée et complète des apôtres fut l'éclatante manifestation — manifestation qui est certes l'un des plus grands signes accordés à notre foi. Ces hommes peureux et indécis, qui ont fui au moment de la Passion, deviennent en un instant ces audacieux à la résolution inébranlable qui affronteront toutes les puissances de ce monde. Ces hommes sans foi et sans intelligence des enseignements du Christ —sans cesse fermés au vrai sens de ses paroles— deviennent en un instant ces prédicateurs assurés et infaillibles qui enseignent la doctrine exacte du Christ et le sens profond de ses paroles avec l'autorité même du Maître. Ces hommes sans culture ni puissance ni moyens humains, deviennent en un instant ceux qui vont malgré les persécutions transformer la face de la terre.

§ 131 Ce qui fut possible alors avec eux reste possible avec nous aujourd'hui. L'histoire humaine doit être une perpétuelle Pentecôte, une perpétuelle communication de la Vie du Christ par le Saint-Esprit renouvelant et transfigurant tout. Le tout est de prier comme il faut, de se donner entièrement, de croire, espérer, aimer.

---

<sup>4</sup> Caritas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum inhabitantem in nobis.

## LA TRINITÉ

§ 132 Pour beaucoup de nos contemporains, la fête de la Trinité évoque-t-elle autre chose que la chanson de Marlborough ? Pour quelques autres, qui gardent des souvenirs de catéchisme, la Trinité, c'est quelque chose à quoi il n'y a rien à comprendre, donc on accepte, une fois pour toutes, de croire que c'est vrai parce qu'on a la foi du charbonnier, et puis après il n'y a plus à s'en occuper. Mais pour la plupart des chrétiens le mystère de la Trinité est quelque chose de lointain, d'étranger, sans rapport avec leur vie, quelque chose à quoi on ne pense jamais et qui n'a aucune conséquence sur la manière de vivre et d'agir. S'ils formulaient ce qu'ils pensent inconsciemment ils diraient : « Que Dieu soit en trois personnes, c'est entendu, on le croit parce qu'il faut le croire, mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Si on ne le savait pas, si Dieu ne nous l'avait jamais dit, cela nous serait bien égal et cela ne changerait rien dans notre vie. Au fond, le Christ a fait quelque chose de bien inutile en nous révélant le mystère de la Trinité.

§ 133 Pour eux, le christianisme est une morale, et ce qui compte, c'est la morale, parce que c'est cela qui règle nos actes ; pour eux, être chrétien, cela consiste à bien agir, à réaliser de bonnes oeuvres. Ils vivent sous le régime de la Loi comme si le Christ n'était jamais venu lui substituer le régime de l'Amour et tout l'enseignement de l'Évangile et de saint Paul n'existe pas pour eux. Cette attitude n'est-elle pas, hélas ! encouragée par certains membres du clergé qui ne prêchent que la morale et les commandements et ne parlent jamais du dogme, en particulier ne font jamais un sermon sur la Trinité : si on ne leur en parle jamais en chaire, les fidèles n'en concluront-ils pas que c'est sans importance pour eux ?

§ 134 Eh ! bien, si l'Église consacre au mystère de la Trinité le premier dimanche après la Pentecôte, en fait comme la péroraison de l'octave de Pentecôte, c'est qu'elle est ce qui est premier et la base de tout dans la vie de l'Église et dans le christianisme. La Pentecôte est la naissance de l'Église qui n'existe que sous l'animation du Saint-Esprit, la liturgie consacre le temps après la Pentecôte à la vie de l'Église, au développement du christianisme, et elle commence par la fête de la Trinité. Les chrétiens vont-ils, en ce jour, suivre l'invitation de l'Église et réfléchir à ce que le mystère de la Trinité est pour eux, l'enseignement de la chaire va-t-il, dans toutes les églises, le leur rappeler et les y faire penser ? Puissent-ils enfin comprendre qu'être chrétiens, c'est être rattachés à la Trinité au point que chaque action en porte la marque : rien n'a plus de conséquence pratique, concrète, immédiate pour la vie de tous les instants des chrétiens que le mystère de la Trinité.

§ 135 Il s'agit de bien savoir que le christianisme n'est pas une morale, une règle de vie, un

ensemble de commandements, *mais une communauté de vie et d'amour avec Dieu*, qu'être chrétiens ne consiste pas à bien agir et à faire de bonnes oeuvres, mais à être *les intimes, les familiers de Dieu* : Dieu n'est pas pour le chrétien un Maître lointain et étranger, Il est l'Être aimé avec qui il vit. Certes, nous ne pouvons, par nous-mêmes et nos efforts, accéder à cette intimité ; toutes les fausses mystiques tiennent dans la prétention de l'homme de monter vers Dieu par son effort. C'est Dieu qui descend : le Christ né dans l'intimité de Dieu est Dieu venu dans l'humanité. C'est Dieu qui vient à nous, qui vient nous chercher. Ce ne sont pas nos efforts, c'est le don d'amour de Dieu, c'est la grâce qui fait de nous des chrétiens, c'est-à-dire les intimes de Dieu.

§ 136 Mais pour vivre ainsi dans des rapports personnels d'intimité avec Dieu, il faut Le connaître dans son intimité, donc connaître la communauté des Trois Personnes Divines, connaître la Trinité : Dieu nous a introduits dans son intimité en nous révélant la Trinité.

§ 137 Le christianisme, c'est la vie de communauté des Trois Personnes Divines qui se prolonge en nous. Le Christ est de la Trinité, Il est la seconde Personne : membres du Christ, nouveaux Christs en qui la vie du Christ se continue, il nous faut vivre de la Trinité, penser, parler, agir en son nom à tout instant. Nous sommes baptisés au nom de la Trinité et le signe de la croix nous le rappelle sans cesse en nous marquant extérieurement de la Trinité dont nous devons vivre intérieurement. Certes, c'est dans la vie éternelle seulement que nous verrons les Trois Personnes de la Trinité dans la Pleine Lumière qu'Elles sont et ne ferons plus rien d'autre que Les connaître, Les aimer, vivre de Leur vie, mais ici-bas nous commençons cette vie dans la foi qui, sans voir ni comprendre, croit le mystère de la Trinité et, par là, en nous faisant connaître les Trois Personnes Divines, nous permet en Les aimant de devenir par cette vie de foi et d'amour, leurs intimes, leurs familiers.

§ 138 Notre vraie vie, qui doit être la source de toutes nos pensées et de tous nos actes, c'est cette vie intérieure de connaissance et d'amour des Trois Personnes Divines qui vivent en nous, habitent au-dedans de nous comme en un Temple où nous les adorons « en esprit et en vérité ». La vie de chaque instant du chrétien doit être *une vie en compagnie du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, une vie de conversation et de relations intimes et familières avec Eux : nous ne sommes chrétiens que parce que nous Les connaissons et Les aimons et, introduits par Eux dans leur Société, vivons avec Eux. Et tout le reste, si nous demeurons avec Eux dans une communauté d'amour qui doit durer éternellement, nous sera donné par surcroît : une seule chose est nécessaire, Les connaître et Les aimer.

## SAINTE CATHERINE DE SIENNE

§ 139 Trois saintes portent le nom de Catherine : Catherine d'Alexandrie, Catherine de Sienne et Catherine de Gênes. Toutes trois, les deux premières surtout, sont des types de femmes fortes. La plus connue de l'ensemble du public est certes sainte Catherine d'Alexandrie que l'Église a donnée pour patronne aux jeunes filles en sa fête du 25 novembre, ce qui a donné naissance à la tradition des « catherinettes ». Ce titre de « patronne des jeunes filles » la fait sans doute imaginer par certains comme une petite sentimentale ayant vécu dans sa famille loin de la vie et de ses tentations : sainte Catherine était en réalité étudiante de philosophie à l'Université d'Alexandrie, le lieu le plus savant et le plus corrompu à la fois du monde païen en décadence. Cette jeune chrétienne se trouvait là parmi les philosophes païens à l'argumentation puissante et au milieu d'hommes débauchés, et elle tenait tête aux uns et aux autres jusqu'au couronnement de sa sainteté par le martyre. Nous avons donc là un type de jeune fille forte engagée victorieusement dans le combat. C'est d'ailleurs dans le même sens que s'est porté le choix de l'Église pour la patronne des jeunes filles françaises en la personne de sainte Jeanne d'Arc. Sainte Jeanne d'Arc, en ce temps de bouleversement que fut la transition entre le moyen âge et la Renaissance, a eu à refaire l'unité de la France déchirée par la guerre de Cent ans, mais à la même époque, l'Église entière a été déchirée par le Grand Schisme et sainte Catherine de Sienne a mené le combat pour l'unité de l'Église. Aussi, comme la fête de sainte Jeanne d'Arc est une grande fête française, la fête du 30 avril doit être une grande fête de l'Église : sainte Catherine de Sienne est vraiment la sainte de l'Église qui a donné sa vie pour l'Église.

§ 140 Dans ce combat pour l'Église, sainte Catherine de Sienne apparaît comme un type vraiment exceptionnel de « femme forte ». Voici une jeune femme, morte à trente-trois ans, qui n'a donc eu que peu d'années pour réaliser son oeuvre ; ce n'était pas une intellectuelle, elle n'était ni noble ni riche, elle ne fut pas même religieuse, ce qui, en un temps de chrétienté, aurait pu lui attirer quelque considération ; en un mot, on ne voit rien, rigoureusement rien qui, à un titre quelconque, pouvait être pour elle une source d'influence et un moyen d'action ; or, cette jeune femme est arrivée dans sa brève existence à commander aux cardinaux et aux princes de son temps et à se faire obéir. Il y a même là quelque chose d'humainement invraisemblable, d'inexplicable sans l'action du Saint-Esprit en elle et par elle, et qui donne à sa vie une haute valeur apologétique : cette vie trop peu connue devrait être davantage étudiée et enseignée, elle constitue d'ailleurs l'une des biographies les plus passionnantes de l'histoire. Quand on voit

sainte Catherine de Sienne commander à des princes de rentrer leurs armées et de renoncer à une guerre, et être obéie, on reste stupéfait d'une telle puissance dépourvue de tout fondement humain et exercée par une si faible créature. Mais sainte Catherine de Sienne ne commande pas en son nom, elle commande « au nom du Seigneur Jésus » et c'est à Jésus qu'elle fait obéir : sa sainteté est si éclatante, sa pénitence si héroïque et si rigoureuse que la présence et l'action de Jésus en elle et par elle crèvent les yeux des plus aveugles. Par sa force d'âme, par l'action qu'elle exerce et les résultats qu'elle obtient, sa vie est vraiment d'un homme et d'un « grand homme : il serait impossible de trouver en aucun héros plus de virilité qu'en elle. Mais cette prodigieuse virilité ne l'empêche pas de rester intégralement et, si j'ose dire, délicieusement féminine.

§ 141 Mais il ne servirait à rien de s'étonner et d'admirer si l'on ne cherchait les sources qui expliquent une telle vie. La clé de tout, c'est qu'elle est « d'Église » autant qu'il est possible de l'être ; il n'y a plus en elle d'autre vie que la vie de l'Église dont elle épouse tous les soucis, toutes les angoisses, tous les besoins, de là ce zèle de l'unité, du progrès, de la perfection de l'Église qui la dévore et qui fait toute sa vie. Tout péché, toute imperfection, tout manque d'unité et de charité en un membre de l'Église lui sont intolérables et constituent une blessure au plus profond de son cœur — et elle crucifiera sa chair avec Jésus jusqu'à avoir guéri ce membre malade du corps du Christ. Sans cesse, c'est toute l'Église avec tous ses membres et la préoccupation de chacun d'eux qui est présente à son regard et pour laquelle elle prie et souffre, vit et s'immole. Cela même requiert une explication mais l'explication est simple pour quiconque vit de sa foi : la foi vivante de sainte Catherine de Sienne ne cesse de voir en l'Église la vie même de Jésus-Christ et c'est parce qu'elle aime Jésus-Christ jusqu'à la folie que l'amour dévorant de son Bien-Aimé crée en elle ce zèle dévorant de la vie de l'Église qui n'est autre que Sa vie à lui. Pour sainte Catherine de Sienne comme pour saint Paul « vivre c'est le Christ » ou encore « ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle », aussi ne veut-elle connaître « rien d'autre que Jésus-Christ crucifié ». L'unité, la croissance de la vie du Christ en l'Église, c'est là toute sa vie et toute sa préoccupation. Mais cette vie du Christ coule avec son sang de son flanc ouvert : aussi sainte Catherine de Sienne ne détourne-t-elle jamais son regard de la Croix et n'abandonne-t-elle jamais la contemplation du précieux sang rédempteur. Il faut lire les oeuvres de sainte Catherine de Sienne, oeuvres qui ne sont pas de science humaine mais viennent entièrement de l'inspiration du Saint-Esprit : rien n'est plus propre à porter notre regard vers la contemplation des grands mystères de notre foi mais surtout vers le mystère central de notre Rédemption par le sang de Jésus-Christ seule source de vie et de salut et de la réalisation et de l'achèvement de la Rédemption dans la constitution et la croissance de l'Église. Et ceci nous amène à un examen de conscience, à nous demander si vraiment la vie du Christ en nous et dans l'Église est le but et l'essentiel de notre vie, si vraiment nous ne vivons que pour cela, si vraiment nous sommes comme sainte Catherine de Sienne obsédés, absorbés entièrement par ce seul souci que la vie du Christ Bien-Aimé soit toujours intacte et se répande et croisse en son Église. Nous sommes pris par tant de petites

préoccupations personnelles et particulières que trop souvent nous oublions que notre création, notre vie, toute l'histoire humaine n'ont pas d'autre but que cet établissement de la vie du Christ en tous ceux qui sont ses membres dans l'Église pour que par Lui et en Lui tous soient donnés au Père dans le Saint-Esprit. Puisse sainte Catherine de Sienna rappeler aux hommes d'aujourd'hui ce souci essentiel, fondamental et premier.

## LEÇONS DE JEANNE D'ARC

§ 142 Il est bien de célébrer Jeanne d'Arc, que nous fêtons en ce mois de mai, par des cérémonies et des discours, mais si nous voulons que son titre de patronne de la France ne soit pas purement nominal et ait une efficacité réelle dans les destinées de la patrie, il faudrait se demander comment elle a mérité ce titre et quelle leçon sa vie comporte pour nos vies. Tout le monde dira qu'en des heures particulièrement douloureuses et angoissantes de notre histoire —semblables par quelques côtés à celles que nous vivons— elle a sauvé la France : si nous voulons ne pas nous contenter de célébrer platoniquement une gloire passée mais envisager ce qu'elle nous enseigne pour nos devoirs dans le présent, il faut nous demander comment et pourquoi elle l'a sauvée. Tout le monde sait qu'elle a gagné des batailles, mais il s'agit de savoir pourquoi elle les a gagnées et comment elle en est arrivée à gagner des batailles, car enfin elle n'a pas commencé par être chef de guerre et pour la plupart d'entre nous qui n'avons rien commencé du tout le plus intéressant est de savoir comment elle a commencé.

§ 143 Le secret de toute sa vie et de tout ce qu'elle a fait, elle-même l'a donné dans une devise qui nous dit tout son plan et toute sa méthode, qui nous explique toutes ses actions, qui fait de sa vie une ligne sans brisure qui se continue tout naturellement de l'état de bergère à celui de chef de guerre et de celui de chef de guerre à celui de prisonnière et d'accusée, comme si en tous ces états elle ne faisait qu'une seule et même chose. Cette devise, qui d'un bout à l'autre domine et dirige sa vie à tout instant et en toute circonstance, s'énonce : DIEU PREMIER SERVI. Et elle exprime par là cette vérité première essentielle, fondamentale, que l'homme étant créature, c'est-à-dire ne s'étant pas fait lui-même mais ayant été fait par Dieu, ne se donne pas à lui-même sa destinée mais reçoit de Dieu qui l'a fait et qui sait comment et pourquoi il l'a fait, le sens de sa destinée, l'itinéraire, l'indication du chemin qui lui permet de réussir sa vie. Parce que l'homme est créature ce n'est pas en vivant à sa guise et en ne voulant pas d'autre maître que lui-même selon le moderne libéralisme, que l'homme peut réussir sa vie, ce n'est qu'en se soumettant à la loi, aux commandements, aux conseils de Dieu qui l'a fait. C'est de Dieu qui l'a créé que l'homme a à apprendre ce qu'il a à faire sur la terre. Toute la civilisation moderne, construction de l'orgueil humain qui a voulu se suffire à lui-même avec sa science et sa liberté et prétendu se passer de la loi de Dieu, s'est effondrée sous nos yeux et a abouti à la misère d'aujourd'hui. Condition de tout ordre et de toute civilisation, la devise de Jeanne d'Arc nous donne d'un coup, avec autant de simplicité et de franchise que de clarté, le principe essentiel de redressement de nos vies comme de tout l'ordre social et de la

civilisation tout entière.

§ 144 Dieu premier servi, cela veut dire soumettre toute sa vie et toute son action à la volonté de Dieu, faire tout ce que Dieu veut de nous et ne faire que ce qu'Il veut. Jeanne d'Arc toute sa vie n'a fait qu'une chose : elle a fait la volonté de Dieu sur elle, elle a fait à chaque instant ce que Dieu voulait d'elle, c'est son unique plan, son unique méthode de vie, elle l'a fait comme bergère, elle l'a fait comme chef de guerre, elle l'a fait comme prisonnière et accusée. De là cette admirable continuité de toute sa vie où elle passe d'un état à l'autre sans que l'on sente de heurt, de rupture, ni même de transition, elle est prête à faire n'importe quoi du moment que c'est cela que Dieu lui demande. Et c'est pourquoi sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, de vie apparemment si différente puisqu'elle ne fut ni bergère ni chef de guerre ni prisonnière et ne connut d'autre horizon que son cloître, pouvait prétendre l'imiter quand elle disait : « Je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre. » L'une comme l'autre n'ont jamais rien fait d'autre que la volonté de Dieu.

§ 145 Nous savons maintenant pourquoi Jeanne chef de guerre a gagné les batailles qu'elle a entreprises : c'est parce que Dieu l'a voulu, car elle n'a été chef de guerre que parce que Dieu le lui a demandé par ses voix et elle n'a entrepris de batailles que parce que Dieu lui a demandé de les entreprendre. On comprend maintenant dans quelle illusion on serait si l'on s'imaginait que c'est d'elle-même, de son propre mouvement, de sa propre volonté que Jeanne a entrepris d'être chef de guerre et de livrer bataille : jamais d'elle-même la bergère n'aurait songé à quitter sa maison familiale, son village, ses devoirs de jeune paysanne, à entreprendre ce qu'il ne lui était pas demandé de faire — et quand Dieu l'aura commandé ce n'est pas de gaieté de coeur mais la mort dans l'âme et avec un véritable arrachement de tout son être qu'elle se séparera de sa famille et de son pays pour suivre un destin d'homme pour lequel elle ne se sent faite en rien. Si elle devient chef de guerre, c'est qu'elle obéit à ce que Dieu lui demande, si surprenante que paraisse l'initiative divine, c'est qu'elle est toujours disposée à obéir à Dieu.

§ 146 Mais pourquoi ce choix stupéfiant de Dieu ? Pourquoi Jeanne a-t-elle été choisie ? Nous avons dit qu'il fallait regarder comment elle avait commencé. Elle a simplement obéi quand Dieu l'a choisie : mais que faisait-elle avant que Dieu l'ait choisie ou plutôt avant de savoir que Dieu la choisirait ? Oh ! c'est bien simple, elle faisait déjà pleinement et entièrement ce que Dieu voulait d'elle en accomplissant parfaitement tous ses devoirs de jeune paysanne au foyer familial — et cela suffisait, et elle ne faisait rien d'autre. Quand ses juges l'interrogeront sur l'emploi de sa jeunesse, elle ne dira pas qu'elle s'est préparée à faire la guerre, qu'elle a appris le métier des armes, qu'elle a pris des initiatives à côté de ses devoirs et de sa vocation, à côté de ce qui apparaissait alors comme la volonté de Dieu sur elle, elle dira simplement : « J'ai appris à coudre et à filer » — et c'est en cela, qui est sa vocation normale de femme, et non dans ses victoires, qu'elle met sa fierté : « Pour filer et coudre je ne crains femme de Rouen. » Elle a fait parfaitement ce qu'une jeune fille de la campagne avait à faire chez elle parce que là était la volonté de Dieu. Et si Dieu l'a choisie, c'est parce que c'était elle qui, là où elle était, faisait

parfaitement ce qu'elle avait à faire. Application du principe de l'Évangile : « Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes » — celui qui sert parfaitement Dieu en faisant bien ce qu'il doit faire dans les petites choses de la vie quotidienne (« la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour », disait le poète), celui-là sera encore capable de Le servir quand lui seront demandées de grandes choses. Ainsi Marie notre modèle à tous, n'a pas davantage pris l'initiative d'être Mère du Sauveur, elle a obéi à l'initiative divine qui l'a choisie parce qu'elle était véritablement parfaite dans l'accomplissement des plus humbles tâches de la vie de chaque jour.

§ 147 Et quand il faudra donner sa vie, Jeanne la donnera, prête à la captivité et à la mort comme au triomphe, parce que ce n'est jamais elle-même et ses propres succès qu'elle a cherché, sa vie est donnée dès le début, Dieu en est le Maître et peut la reprendre quand et comme Il le veut, aussi n'a-t-elle jamais craint de l'exposer.

§ 148 Et maintenant les leçons pour nos vies, pour ce que nous avons à faire s'imposent rigoureusement : si nous voulons contribuer, si peu que ce soit, au salut et à la résurrection de notre patrie, cela ne peut-être en vivant à notre guise, en suivant nos caprices, nos passions, notre volonté propre, nos idées personnelles, en prenant toutes sortes d'initiatives qui ne nous sont pas demandées, qui sont étrangères à nos devoirs et à notre vocation, en nous livrant à des humeurs batailleuses quand il ne nous est pas demandé de livrer bataille, mais cela ne peut être que par une obéissance totale, en nous donnant entièrement à ce que Dieu veut de chacun de nous, sans aucune recherche de soi, donc en accomplissant parfaitement tous nos devoirs de chaque jour, en faisant parfaitement ce que nous avons à faire, si humble et simple que ce soit, là où nous sommes, dans notre maison et auprès des nôtres, dans notre métier et auprès de tous ceux que nous approchons, dans la vie sociale et civique en nous soumettant à toutes les autorités légitimes dont nous pouvons dépendre. Si un grand nombre de Français savaient entendre ainsi la devise et la leçon de Jeanne d'Arc et conformer effectivement leur vie à ce programme, la grandeur de la France ne serait pas longue à renaître, tissée de l'humble et parfaite donation de tous à leur tâche quotidienne, du parfait accomplissement de tous les devoirs familiaux, professionnels et civiques, des oeuvres de chaque foyer, de chaque entreprise, de chaque métier, de chaque service public. Et si un jour —mystère imprévisible qu'il est vain au regard humain de chercher à deviner— Dieu voulait encore faire en nous et par nous de plus grandes choses, Il trouverait des âmes prêtes à faire sa volonté, quelle qu'elle soit et si surprenante qu'elle soit, des âmes prêtes à répondre par un don total d'elles-mêmes à des appels extraordinaires parce qu'elles se sont déjà données totalement dans leur réponse à l'appel ordinaire et commun de leurs devoirs et tâches de chaque jour. Mais par quelque voie et quelque moyen que ce soit — secret insondable à l'homme— il est certain que Dieu sauvera la patrie dans la mesure même où Il y trouvera des justes qui ne connaissent d'autre loi que Sa sainte volonté et Lui appartiennent entièrement : elle ne peut périr, la nation où Dieu a des saints et où Sa volonté est accomplie.

## NOUVELLES LEÇONS DE JEANNE D'ARC

§ 149 Nous avons déjà recherché les leçons individuelles à tirer de la vie de Jeanne d'Arc pour les vies de chacun de nous. Mais sa vie comporte aussi de grandes leçons politiques que notre époque courrait grand danger à négliger et qui, elles aussi, sont vitales pour l'avenir de la patrie.

§ 150 Tout le programme de Jeanne d'Arc, avons-nous dit, tout le sens de son action tient dans la devise : DIEU PREMIER SERVI. Cette devise ne vaut pas seulement pour les vies individuelles : elle vaut pour tout ce qui est oeuvre de Dieu, donc pour tout ordre humain, pour les sociétés, les nations, les civilisations qui, comme les individus, ne peuvent trouver le chemin de leur réussite qu'en suivant l'itinéraire donné par l'obéissance à la loi de Dieu, qu'en se soumettant à la volonté de Dieu qui est le Maître des multitudes et de leur destin comme de chacun de nous. La politique de Jeanne, comme la conduite de sa vie personnelle, est toute d'obéissance à Dieu.

§ 151 Ce que tout le monde sait et voit, c'est que Jeanne d'Arc a fait la guerre et a été victorieuse. Mais là encore il faudrait se demander pourquoi, réfléchir sur ce qui l'a conduite à faire la guerre où elle a eu la victoire. Nous avons dit que ce n'est pas de sa propre initiative qu'elle est devenue chef de guerre, que d'elle-même elle n'aurait jamais songé à autre chose qu'à demeurer une humble paysanne en son village. Ce serait donc une grande erreur de s'imaginer une Jeanne d'Arc batailleuse avec un tempérament de guerrière : Jeanne fut une enfant pieuse et douce qui ne jouait certainement pas au soldat et ne bataillait pas avec les gamins de Domrémy. Plus tard elle racontera même que ce ne fut jamais sans l'émotion naturelle à sa sensibilité si féminine qu'elle a vu le sang couler. À dire vrai la guerre avec tout son cortège de tueries et de destructions lui fait horreur. Jeanne d'Arc est une pacifique. Aussi est-ce vingt fois plutôt qu'une qu'elle propose la paix aux Anglais avant de livrer bataille, et elle ne se décide au combat que Dieu a commandé pour délivrer la patrie qu'après leur refus obstiné de renoncer pacifiquement à une injuste conquête.

§ 152 Mais alors c'est uniquement au nom du droit et de la justice — c'est-à-dire uniquement selon la volonté de Dieu qui veut le droit et la justice et pour que Dieu soit ainsi « premier servi » — qu'elle fait la guerre. « Vous n'avez aucun droit au royaume de France », voilà tout son motif de guerre contre l'envahisseur anglais. Elle fait la guerre pour rétablir le droit et la justice qu'elle n'a pu rétablir pacifiquement et quand il n'y a plus aucun moyen et aucun espoir de les rétablir pacifiquement à cause de l'obstination des Anglais à ne pas se rendre à ses raisons — car elle se bat après avoir plaidé et pour que

soit exécutée la sentence de la justice divine. C'est dire qu'elle fait la guerre avec la haine de la guerre et l'amour profond de la paix car la véritable cause de la guerre est l'injustice qu'elle combat et elle ne cherche aucun autre résultat que la paix dans le droit et la justice, cette paix qui est le fruit de la justice selon la devise actuelle de Pie XII : *Pax opus justitiae*. Il n'y a pas de paix véritable possible dans l'injustice — car la paix véritable et durable ne saurait être imposée et réalisée par la seule violence qui appelle revanche, elle suppose l'accord des volontés : aussi la juste guerre ne vise-t-elle qu'à rétablir la vraie paix détruite par l'injustice, l'ordre pacifique dans le respect de tous les justes droits, c'est une guerre en vue de la paix.

§ 153 Ainsi, dans la guerre comme dans la paix qui est le seul but de la guerre, la politique de Jeanne d'Arc est une politique soumise au droit et aux lois morales, c'est-à-dire une politique soumise à ce que Dieu veut. Les lois supérieures qui doivent dominer toute politique et qui définissent les conditions d'une paix dans la justice ont récemment été solennellement rappelées au monde par les messages de S.S. Pie XII : ces messages définissent exactement les principes qui furent ceux de la politique de Jeanne d'Arc.

§ 154 La grande leçon politique de Jeanne d'Arc, comme l'enseignement de Pie XII, c'est qu'on ne restaurera l'ordre et rétablira une paix durable que si Dieu, créateur des peuples comme des individus, est « premier servi », c'est-à-dire si la loi de Dieu est obéie, si les principes de la morale, du droit et de la justice plient à leurs exigences les cupidités sans frein des impérialismes rivaux et les appétits de domination.

§ 155 Jeanne d'Arc travaille certes pour la patrie qu'elle sauve, mais selon les exigences de l'ordre et de la justice qui réclament que la France existe et ait sa juste et libre place dans le concert des États de la chrétienté. Mais elle ne veut pas plus soumettre l'Angleterre à la France qu'elle ne peut tolérer une France soumise à l'Angleterre : ce qu'elle veut, c'est un ordre pacifique et juste dans l'Europe qui est alors « la chrétienté ». Jeanne d'Arc —et ses paroles en font foi— ne cesse de songer à toute la chrétienté, à la paix de la chrétienté que l'affreuse guerre de Cent ans a déchirée. La leçon politique de Jeanne d'Arc réclame encore de nous que nous songions à la construction de l'ordre de demain, mais en sachant bien que cet ordre n'existera que s'il est une restauration de la chrétienté, que s'il nous rend un monde pacifié dans la justice, parce que soumis au droit chrétien, à la loi chrétienne de justice.

## SAINT JEAN-BAPTISTE

§ 156 Jamais, dans les siècles chrétiens on n'aurait achevé une église sans qu'y ait sa place quelque statue de saint Jean-Baptiste, tant la piété comprenait alors la place essentielle qu'occupe le Précurseur dans la réalisation de l'Incarnation et par là de notre salut. Avec Marie et Joseph, Jean-Baptiste est un personnage indispensable du mystère central du salut. Aussi sa nativité célébrée le 24 juin était-elle appelée jadis la « Noël d'été » — et ce nom de « Noël » dit assez avec quelle solennité on la célébrait : la « Noël d'été » annonçait six mois avant une autre Nativité vers laquelle confluent tous les siècles de l'histoire — et cette annonce suffisait pour que déjà la joie tressaille et chante, car si l'Incarnation est annoncée c'est qu'elle va avoir lieu.

§ 157 En présence de cet exemple des siècles chrétiens, il semble qu'aujourd'hui saint Jean-Baptiste est bien négligé par la piété des fidèles. Combien d'églises —qui honorent de statues tant de saints secondaires— omettent de figurer celui qui marche devant le Sauveur et ouvre sa voie ! combien de fervents chrétiens laissent passer inaperçue la grande fête du 24 juin !

§ 158 Il importe donc de reporter nos regards vers le rôle unique de saint Jean-Baptiste et de prendre à nouveau conscience de son action auprès de nous et en nous. Saint Jean-Baptiste est celui qui n'a rien fait de lui-même, mais qui a ouvert tous les chemins où passera le Seigneur. Son action, réduite à elle-même, est nulle, mais du même coup elle est partout présente car elle précède et prépare et annonce toute action du Seigneur. C'est Jésus seul qui passera, mais là où il passera c'est saint Jean-Baptiste qui a déblayé le terrain. Comment comprendre ce mystère que nous enseigne l'Évangile ? Il faut simplement se souvenir que le seul obstacle au passage, à la venue du Seigneur, obstacle qui encombre le terrain des broussailles de tous les vices, c'est cette complaisance que depuis la faute d'Adam la nature a mise en elle-même et qui la détourne de Dieu et de ses dons pour la replier sur soi et l'enfermer dans ses propres limites. Pour écarter cet obstacle, il faut que la nature renonce à elle-même par la pénitence et reconnaisse son néant devant Dieu, son besoin de Dieu en s'humiliant, il faut que la nature pleine d'elle-même et fermée à Dieu s'efface et s'oublie elle-même pour s'ouvrir à Dieu et enfin appeler Dieu par son vide. Quand il en est ainsi, le chemin du Sauveur est déblayé, la venue du Sauveur est annoncée. Or saint Jean-Baptiste est celui qui prêche la pénitence et l'humilité, la pénitence inefficace par elle-même, mais qui arrache tous les obstacles et permet la venue de la grâce, celui qui par l'humilité, courbe toute la nature devant le Sauveur qui doit venir. En saint Jean-Baptiste, en sa pénitence et son humilité, c'est toute la

nature qui se vide de son orgueil et s'efface pour laisser la place à la grâce du Christ qui viendra.

§ 159 La nature se met ainsi en état de reconnaître le Christ, de le saluer, de l'accueillir. Saint Jean-Baptiste est celui qui a reconnu le Christ, qui n'a cessé de le saluer : dès le sein de sa mère il le reconnaît et tressaille de joie à la visite de Marie. À l'aurore de sa vie publique il le salue comme « l'agneau de Dieu qui vient sauver le monde » et le désigne ainsi au monde comme le Sauveur. La nature qui ne tient plus à elle-même reconnaît la grâce qui la vient diviniser, la salue et l'accueille.

§ 160 En même temps que le Précurseur, saint Jean-Baptiste est aussi le Témoin : « Celui qui rend témoignage à la lumière », comme le nomme le prologue de l'Évangile selon saint Jean, ce Prologue qui ne peut nous enseigner le mystère de l'Incarnation sans parler avec insistance de saint Jean-Baptiste. Saint Jean-Baptiste n'est pas la lumière, celui qui éclaire : le Christ est l'unique lumière. Mais saint Jean-Baptiste est celui qui reconnaît la lumière, qui ouvre les yeux à la lumière. Ainsi précède-t-il en tout le Christ. Et il le précèdera jusque dans sa mort après l'avoir précédé dans sa naissance : la tête tranchée de Jean-Baptiste par haine de la vérité et de la justice annonce la croix du Sauveur, la perversité de Salomé annonce celle de Caïphe et la lâcheté d'Hérode celle de Pilate.

§ 161 Enfin saint Jean-Baptiste est constamment celui qui s'efface jusqu'à disparaître totalement quand il a reconnu le Christ, montré le Christ, conduit au Christ, ouvert son chemin. Il n'est pas venu pour lui-même, mais pour le Christ qu'il précède et prépare et toute sa joie est de disparaître quand le Christ est venu. « Il faut qu'il croisse et que je diminue », dit-il. C'est le comble de l'effacement et de l'humilité. Il rassemble des disciples, mais ce n'est pas pour lui, c'est pour les conduire au Christ et se retirer quand il leur a désigné le Christ.

§ 162 Par tous ces caractères saint Jean-Baptiste est le patron, la réalisation vivante, le type et le modèle de l'apostolat, et toute notre Action catholique ne peut avoir d'autre ambition que de se placer à sa suite. L'apôtre est incapable de rien faire par lui-même, il ne peut ni convertir ni sanctifier. Seule la grâce du Christ convertit et sanctifie. L'apôtre ne peut par son action que préparer le chemin, qu'ouvrir le chemin à la grâce comme saint Jean-Baptiste. Il montre le Christ aux âmes, il les conduit au Christ, il est le témoin. Il n'éclaire pas les âmes : le Christ seul les éclaire. Mais il montre la lumière, il tourne les yeux vers la lumière, comme saint Jean-Baptiste. Et comme lui il doit savoir se retirer, s'effacer, disparaître quand le Christ s'empare des âmes : il n'agissait que pour conduire au Christ et sa joie est comble de disparaître quand le Christ s'empare des âmes, L'apôtre ne forme pas des disciples pour lui, mais pour les donner au Christ et se retirer quand le Christ les a pris. Et sans ce total effacement de la nature, si l'apôtre travaille en quoi que ce soit pour lui, s'il compte en quoi que ce soit sur lui et sur son action, s'il se complaît en quoi que ce soit en lui-même, son apostolat est vain.

§ 163 Saint Jean-Baptiste domine encore l'apologétique, la science des raisons de croire, qui ne saurait engendrer la foi : la foi est don de la lumière de Dieu qui éclaire. Mais les raisons de croire, les arguments de l'apologétique écartent les obstacles à la foi, préparent le chemin de la foi, conduisent à la

foi,

§ 164 On voit quelle actualité a pour nous saint Jean-Baptiste : il est actuel comme le Christ qu'il précède et prépare. En toute action de la grâce du Christ en nous, il y a un rôle et une mission du précurseur pour la préparer et l'annoncer. Saint Ambroise nous le dit nettement : « Saint Jean-Baptiste continue de marcher en avant du Seigneur. Et peut-être plus que nous ne le pensons son action mystérieuse a sa part dans notre présente vie dans ce présent jour. Lorsque nous commençons à croire au Christ, il y a comme une vertu de Jean qui nous attire après elle, il incline dans le sens de la foi les sentiers de notre âme. » C'est toujours lui qui nous porte à la pénitence, au renoncement, à l'effacement, à l'humilité. Prions-le donc pour qu'il agisse en nous pour plier toute notre nature en une souplesse vivante qui se livrera au Christ, et qu'il soit ainsi le Précurseur de notre transformation dans le Christ.

## 30 JUIN : SAINT PAUL

§ 165 Toutes les nations chrétiennes devraient célébrer avec une grande solennité la fête de saint Paul, le 30 juin, puisque c'est au point de départ le travail apostolique de saint Paul qui leur a donné le christianisme, qui a propagé le christianisme à travers toutes les nations. Il est notre apôtre, notre père dans la foi. Chaque diocèse célèbre avec ferveur son premier évêque, l'apôtre qui l'a converti, qui a été son père dans la foi : saint Denys à Paris, saint Pothin à Lyon, etc. Or saint Paul est le père dans la foi de tout l'ensemble des nations, l'apôtre de toutes les « gentes ».

§ 166 Avoir conscience de ce que nous devons à saint Paul, cela n'entraîne pas seulement un devoir de reconnaissance filiale pour notre père dans la foi, cela entraîne aussi de le prier et de suivre les leçons que son exemple nous donne — et cela plus que jamais aujourd'hui où le monde est aussi troublé et corrompu qu'au temps de saint Paul et où se montre aussi urgente la nécessité d'un apostolat universel. Saint Paul avait en face de lui un monde païen à convertir tout entier, aussi a-t-il eu le zèle et l'impatience de l'oeuvre apostolique, s'y livrant tout entier, n'acceptant aucun répit, en gardant le souci constant. « Caritas Christi urget nos », écrivait-il : la charité du Christ, le zèle de donner la vie du Christ le pressait de tourner les hommes vers le Christ, de les convertir, le pressait avec une urgence qui ne pouvait lui laisser aucun répit. Aujourd'hui nous avons en face de nous, non plus un monde païen mais un monde déchristianisé aussi corrompu que le monde païen et qui est, lui aussi, à convertir tout entier. Comme au temps de saint Paul, c'est l'universalité des classes et des races qui appelle notre apostolat. Aussi nous faut-il le même zèle, la même impatience, le même souci constant de la tâche apostolique, ne nous permettre aucun répit tant qu'il y a des hommes qui ne vivent pas du Christ et que nous avons le devoir de donner au Christ.

§ 167 C'est donc un apostolat comparable à celui de saint Paul que nous avons à mener aujourd'hui. Croyons-nous que nous pourrions le mener et le réussir sans la protection céleste de saint Paul ? Croyons-nous que saint Paul aujourd'hui dans sa gloire n'est pas porté par la même charité pressante à veiller sur notre apostolat, à le guider, à le protéger si nous savons recourir à lui ? Croyons-nous qu'il ne peut pas, du sein de la gloire, en se servant de nous comme instruments dociles, faire ce qu'il a fait jadis sur la terre ? Mais à condition que nous acceptions d'être ses instruments, de le laisser agir par nous, sachant bien que nous ne ferons rien sans lui. Si nous l'oublions, si nous ne pensons même pas à le prier, comme si nous n'avions pas besoin de lui, nous ne pourrions lui servir à rien. Ce qu'il faut d'abord, c'est

avoir recours à lui, c'est le prier.

§ 168 Nous serons les instruments de saint Paul qui demeure notre apôtre du haut du ciel, en nous adressant à lui par la prière. Nous serons aussi ses instruments dociles en suivant les leçons que son apostolat nous donne. Il y a aujourd'hui des hommes zélés qui discutent pour savoir quelles sont les meilleures méthodes d'apostolat. Et ils inventent toutes sortes de procédés humains, de techniques humaines, d'habiletés humaines qui doivent, paraît-il, infailliblement réussir. Et l'on s'étonne de ne pas voir le succès. Mais l'histoire nous présente un apostolat qui a réussi, qui a effectivement propagé le christianisme dans toutes les nations ; c'est celui de saint Paul. Quelle a donc été la « méthode d'apostolat » de saint Paul ? Aucune sauf cette seule chose : être un saint. Comme plus tard saint Vincent Ferrier ou le curé d'Ars, comme tous les grands convertisseurs d'âmes. La sainteté et la sainteté seule, est la source d'un apostolat infailliblement fécond parce qu'elle seule a le Christ en plénitude et peut le donner. La seule « méthode » pour donner la vie du Christ, c'est d'en vivre soi-même surabondamment. Nous n'avons d'ailleurs qu'à écouter saint Paul nous expliquer lui-même sa « méthode » : « Je ne suis pas venu avec des paroles éloquentes ou avec les ressources de la sagesse pour vous apporter ce que le Christ a révélé. Mais je n'ai pas jugé avoir à connaître autre chose parmi vous que Jésus-Christ crucifié. » C'est clair : ce n'est aucun talent humain, aucune habileté humaine qui assure le succès de l'apostolat, mais uniquement la croix du Christ seule source du salut et de toutes les grâces. Nous serons apôtres, non dans la mesure de nos talents ou de l'habileté de nos méthodes, mais dans la mesure où nous porterons la croix du Christ. C'est qu'aucun talent humain, si grand soit-il, aucune méthode humaine si habile soit-elle, ne permet d'atteindre l'intérieur des âmes à transformer : seule la grâce du Christ dans sa douceur et sa force divines — « suaviter et fortiter » — agit au plus intime des âmes et les transforme du dedans. Comme le dit sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « Tous les discours des plus grands saints seraient incapables de faire jaillir un acte d'amour sans la grâce qui touche le cœur. C'est Jésus seul qui sait faire vibrer sa lyre. » Et la grâce du Christ sort de la croix, de l'immolation de l'homme qui renonce à lui-même pour se donner, se livrer tout entier au Christ. Plus nous nous effaçons, plus nous détruisons notre orgueil pour appartenir totalement au Christ, plus notre apostolat sera fécond. C'est dans la mesure où nous laisserons le Christ substituer sa vie à la nôtre par l'immolation totale de nous-mêmes que nous pourrons donner le Christ aux âmes.

§ 169 Or, c'est là exactement ce qu'a réalisé saint Paul au point de pouvoir dire : « Ma vie, c'est le Christ (« mihi vivere Christus est ») et : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Telle est la grande leçon de saint Paul : trouver notre bien parfait, suprême, absolu dans la vie du Christ qui nous est donnée, c'est-à-dire dans vivre Christus est ») et : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est donc mettre là tout le but de notre vie et ne plus le mettre en notre vie propre et personnelle. « Vivre sa vie » revendique l'homme moderne. Saint Paul répond : « Vivre la vie de Jésus-Christ » en la laissant se substituer à notre vie à nous. Tout notre bien, c'est que ce soit Jésus-Christ qui vive en nous. Ne plus

penser à soi, renier tout égoïsme, mais se donner entièrement à Lui par l'amour en ne voulant, en ne cherchant que Lui, telle est la loi du chrétien. Alors nous aurons l'obsession de la vie du Christ, de la croissance de la vie du Christ que notre seul souci sera de voir grandir en nous et dans les autres parce qu'elle est le bien véritable auquel nous sommes attachés. Alors, comme saint Paul, nous ne vivrons plus pour nous, mais pour le Christ et pour tous les hommes qui sont destinés à la vie du Christ, nous faisant comme lui « tout à tous ». Alors comme saint Paul nous aurons le souci constant du règne du Christ sur la terre comme au Ciel, ou, selon son expression, « la sollicitude de toutes les églises », comme lui « nous réjouissant avec ceux qui sont dans la joie et pleurant avec ceux qui pleurent. » Notre vie sortira des limites de notre moi pour prendre l'extension de la grande vie universelle du Christ qui est la vie même de Dieu se communiquant dans le Christ —et à travers nous, ses membres, dans la mesure où nous Lui appartenons pleinement— à toute l'humanité. Le but, l'unique but, que saint Paul rappelle sans cesse, c'est que tout soit au Christ et le Christ à Dieu afin que tout soit à Dieu en Lui et vive en Lui de la joie infinie de Dieu. <sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Comment vivre tout cela sans lire et étudier et méditer les épîtres de saint Paul où nous trouvons les leçons de sa vie et son enseignement ? Beaucoup trop de chrétiens ne sont pas assez familiers avec les épîtres de saint Paul ou même n'en connaissent que les quelques extraits lus aux messes du dimanche alors qu'il faut les connaître dans leur intégralité. Pour ceux qui ont besoin d'un commentaire, nous ne saurions trop recommander celui de Dom Delatte, abbé de Solesmes, paru aux éditions Mame. D'autres sont peut-être plus érudits et documentés au point de vue critique textuelle et science historique. Mais au point de vue leçons de vie chrétienne à prendre chez saint Paul aucun commentaire contemporain n'est plus riche que celui de Dom Delatte où l'on retrouve toute la substance des grands commentaires des Pères de l'Église.

## MOIS DU PRÉCIEUX SANG

§ 170 Il est maintenant d'usage dans l'Église de consacrer des mois entiers à un grand thème de la piété chrétienne — et tous les fidèles connaissent bien le mois de Marie (mai), le mois du Sacré-Coeur (juin), le mois du Rosaire (octobre), le mois des morts (novembre). Il semble qu'on ne connaît presque pas chez le plus grand nombre des fidèles et qu'on néglige bien la grande intention qui préside au mois de juillet : mois du Précieux sang. Sauf chez ceux qui ont étudié sainte Catherine de Sienne, la grande mystique du Précieux Sang, il est certain que la dévotion au Précieux Sang est bien moins répandue que la dévotion au Sacré-Coeur. Elles sont pourtant inséparables : c'est le Sacré-Coeur qui a donné le Précieux Sang, c'est l'Amour du Sacré-Coeur pour le Père et pour tous les hommes qui a voulu l'immolation de la Croix, qui a voulu que le Précieux Sang soit répandu et offert pour réparer le péché, pour la gloire du Père et le salut de tous. Le mois du Sacré-Coeur demande ainsi à se continuer en le mois du Précieux Sang. Mais un grand nombre n'aiment pas méditer le mystère du Précieux Sang parce qu'il rappelle d'une manière trop frappante les terribles exigences de l'Amour divin, la terrible nécessité de la Croix et de l'immolation. C'est l'amour du Sacré-Coeur pour les hommes qui a voulu que les hommes soient sauvés, que les péchés soient pardonnés, mais l'amour du Sacré-Coeur pour le Père en est le principe, c'est l'amour du Sacré-Coeur pour le Père qui veut que la vie du Père soit communiquée aux hommes, que la gloire du Père soit manifestée en eux, le Sacré-Coeur est donc tout entier livré au zèle dévorant de la gloire du Père, c'est dire qu'Il ne veut pas seulement le pardon du péché, mais la réparation du péché, la pleine satisfaction de la justice divine par le sacrifice rédempteur — et c'est pourquoi dans cet Amour infini du Père le Sacré-Coeur a voulu plus que tout l'immolation de la Croix, cette livraison totale au Père dans l'obéissance et la mort, cette livraison totale de tout son sang répandu où se manifeste un amour du Père qui l'honore plus et lui plaît plus que le péché ne l'offense et ne lui déplaît et qui ainsi répare totalement ce péché. C'est pour cet acte suprême d'amour de Jésus mourant en croix que tout est créé, c'est là l'intention suprême de la création : tout va à la croix et tout vient de la croix. Aussi l'Évangile nous montre-t-il sans cesse Jésus désirant la croix d'un immense désir : c'est pour elle qu'Il était venu — et on le voit constamment écarter avec horreur tout ce qui le détournerait de sa croix. Le Sacré-Coeur n'a jamais eu d'autre souci, d'autre expression de l'amour qu'il renferme en lui, que de répandre le Précieux Sang jusqu'à la dernière goutte en hommage d'amour infini au Père et pour la réparation du péché.

§ 171 Il faut puiser, dans ce spectacle du Précieux Sang, une horreur effroyable du péché : il n'y a

pas de véritable Amour, d'authentique Charité, sans une haine forte du péché. Pour qui veut bien regarder le Précieux Sang, il ne peut plus être question des compromissions doucereuses, des hypocrites indulgences du libéralisme : les péchés ne cessent d'appeler une pluie de sang que Jésus répand sans cesse sur le monde. La pluie de roses de ses grâces est impossible sans la pluie de sang qui lave les péchés — et c'est pourquoi Thérèse de l'Enfant Jésus a voulu être aussi Thérèse de la Sainte Face, Thérèse sans cesse debout avec Marie au pied de la croix pour contempler la face agonisante de Jésus immolé et recueillir goutte à goutte son sang rédempteur. C'est par son sang répandu et seulement par son sang répandu que se communique sa vie : le sang n'est-il pas d'ailleurs le grand agent de transmission de la vie, le mouvement même de la vie ? Nous ne communierons à sa vie qu'en nous plongeant dans son sang, c'est-à-dire qu'en nous immolant avec lui, qu'en ayant part à sa croix. Il n'y a pas de christianisme sans la croix, telle est la grande leçon du Précieux Sang que le monde ne peut souffrir.

§ 172 Il faut nous souvenir que nous sommes pécheurs, pénétrés et pourris jusqu'à la moelle des os par le péché et par nous-mêmes absolument incapables d'en sortir, d'en être délivrés. Il n'y a de salut, il n'y a de vie pour nous que par le Précieux Sang. Nous ne vivons spirituellement que dans la mesure où il nous baigne. Tout sort de lui et rien n'est fécond que par lui. Toute notre vie est greffée sur Dieu par le Précieux Sang du Rédempteur. Dès que nous comptons sur nous-mêmes et non sur le sang du Christ nous sommes morts. Mais dès que nous comptons sur le sang du Christ, que nous baignons en Lui, nous sommes vivifiés par Lui, il a une efficacité infinie pour rendre gloire au Père, pour nous sauver et nous sanctifier, pour sauver et sanctifier tous les hommes après avoir effacé tous les péchés. Il n'y a pas de péché si grave soit-il, que le Précieux Sang ne puisse en sa valeur infinie totalement réparer et donc totalement effacer. Que nos péchés soient grands ou petits, nous avons tous également besoin du Précieux Sang, totalement misérables que nous sommes sans lui — et pouvons tous être sanctifiés par Lui qui du plus grand criminel peut faire un grand saint. Le bon larron a bien éprouvé cette vertu du Précieux Sang répandu à ses côtés. Marie elle-même ne fut préservée du péché qu'en prévision de la valeur infinie du Précieux Sang qui devait prendre vie et mouvement en elle. Du plus innocent au plus coupable, il y a une fraternité totale de toute l'humanité en la vie du Précieux Sang, en ce milieu vital du Précieux Sang hors duquel il n'est aucune vie.

§ 173 Sans doute comprendra-t-on alors la valeur infinie de la messe et sa place indispensable à la base de toute journée chrétienne et comme moyen de toute prière chrétienne, puisque la messe n'est rien d'autre que le Précieux Sang à nouveau consacré, donné, livré, répandu. Nous avons dans le vin consacré le signe de sa séparation du corps, le signe de l'immolation et du sang répandu, signe sacramentel qui a toute l'efficacité de la croix et en renouvelle la vertu. C'est par la messe que tous les jours de l'histoire humaine, que tous les jours de l'Église un à un baignent dans le Précieux Sang, c'est par la messe que le Précieux Sang —avec la vie divine qu'il porte en lui— vient jusqu'à nous pour arroser le champ de l'Église, le féconder, nous vivifier. En la messe, le Précieux Sang répandu est présent à tous les

siècles, la messe éternise l'immolation de la Croix, le Précieux Sang répandu y est actuel pour nous.

## SAINTE MARIE-MADELEINE

§ 174 Quand l'Église célèbre, le 22 juillet, la fête de sainte Marie-Madeleine, les chrétiens pensent-ils qu'elle semble avoir été, après Marie, la femme que Jésus a le plus aimée, et par conséquent celle qui a été le plus comblée de grâces et de sainteté puisque grâce et sainteté ne sont qu'un effet de l'amour de Jésus pour nous ? Et qui d'ailleurs montre mieux la pure gratuité, la pure générosité du don divin que cette pécheresse que l'amour transformant de Jésus a menée d'un coup à la plus haute sainteté ? Tout en nous vient de ce que Dieu nous aime d'un amour de pur don, que rien en nous ne mérite et qui nous crée et nous sauve et nous sanctifie. Dès la nuit de Noël où cet amour de Dieu s'est manifesté, les anges chantaient : Paix aux hommes qui sont aimés de Dieu ! C'est cet amour de Dieu qui, en nous aimant, se fait aimer de nous et par là nous donne la sainteté, cette sainteté que la préface des saints chante comme un don de Dieu. Aucune créature mieux que sainte Marie-Madeleine ne montre l'erreur des pélagiens qui croyaient que l'homme se sauve par son propre effort, que ce n'est pas l'amour de Dieu qui le sauve. Et aucune aussi ne montre mieux l'erreur opposée de Luther car cet amour de Dieu qui la sauve gratuitement, par un pur don qui la tire de son état de péché, est en même temps un amour de Dieu qui la sanctifie réellement, qui ne la laisse pas dans le péché mais la transforme du dedans en faisant naître en elle le plus ardent amour pour Dieu et en faisant d'elle une grande sainte.

§ 175 L'Église la célèbre sous ce titre : sainte Marie-Madeleine pénitente. Et ce titre dit bien tout : qu'elle a été pécheresse et qu'elle en est sortie par le don de l'amour. Mais du même coup nous voyons quelle importance cette grande sainte revêt pour nous et combien nous devons méditer son exemple et la prier. Marie seule fut l'Immaculée, nous sommes tous, comme Marie-Madeleine, des pécheurs et donc des pénitents. Tout le carême n'a pas d'autre sens que de nous montrer que nous sommes irrémédiablement pécheurs et que nous ne pouvons par nous-mêmes sortir de notre péché. Nous avons tous à être tirés du péché par l'amour gratuit du Sauveur qui peut faire de nous des saints. Il n'y a pas de péché, si grand soit-il, qui ne puisse être réparé par la valeur infinie de l'amour de Jésus en croix et de son sang répandu : c'est la grande vérité centrale de notre foi que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a tant rappelée à notre temps pécheur. À ce point de vue la fête de sainte Marie-Madeleine tombe bien en ce mois du précieux sang pendant lequel nous devons tant puiser en la valeur infinie du Sang Rédempteur et de la messe qui nous associe chaque jour à l'éternel sacrifice du Précieux Sang : c'est le sang de Jésus répandu pour elle par amour qui de la grande pécheresse a pu faire une grande sainte. Elle-même l'a bien compris qui fut avec

Marie au pied de la croix à recueillir toutes les gouttes de cet amour rédempteur qui l'avait créée sainte : elle nous y représente, nous tous pauvres pécheurs sauvés avec elle par la prière de Marie médiatrice universelle. Demeurons-y en esprit avec elle. Et apprenons-y que si la valeur infinie de l'amour de Jésus en croix et de son sang répandu par amour peut nous sauver de tout péché, elle peut aussi faire de nous des saints, et c'est pourquoi nous ne devons pas nous contenter d'un christianisme médiocre, de l'ignoble tiédeur vomie par Dieu, mais vouloir et ambitionner la sainteté, la sainteté qui ne consiste en rien d'autre qu'à aimer Dieu sans limite. Et Dieu n'admet aucune limite à l'amour, c'est pourquoi il nous commande : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». La Sainteté accessible et commandée à tous parce qu'elle est un don de l'amour de Jésus en croix et de son sang répandu, autre vérité capitale rappelée aujourd'hui avec tant de force par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus si bien illustrée par sainte Marie-Madeleine : si la grande pécheresse devint la plus grande sainte après Marie, qui ne peut devenir saint ?

§ 176 Cette sainteté consiste uniquement à ne rien refuser à ce que l'amour de Jésus nous demande. Toute la sainteté de sainte Marie-Madeleine pénitente n'est rien d'autre que la perfection de son amour, l'Évangile la définit en disant qu'il lui fut beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Mot célèbre dont une fausse et stupide interprétation a déformé le sens. Les gens du monde s'imaginent que c'est parce qu'elle a beaucoup aimé dans ses amours coupables et pécheurs d'avant son repentir et sa pénitence qu'elle a été pardonnée. Il n'est pas question de cela dans l'Évangile, l'amour qui lui vaut tant de pardon et tant de sainteté, c'est son amour de Jésus, c'est la perfection de son amour de Jésus qui lui fait tant pleurer et tant haïr ses péchés et être si parfaitement « pénitente ». Peu importe que l'on ait beaucoup péché si l'on hait le péché jusqu'à le pleurer plus qu'on ne l'a aimé parce qu'on aime Jésus blessé et crucifié par ce péché. C'est l'amour du repentir et de la pénitence qui sauve et sanctifie. Le plus grand pécheur peut devenir le plus grand saint si c'est avec le plus grand amour de Jésus qu'il hait et pleure son péché. L'amour de Jésus efface tous les péchés.

§ 177 C'est cette perfection d'amour de Jésus qui la livre toute à regarder et aimer Jésus, ne voulant pas d'autre occupation, et fait d'elle la grande contemplative modèle, après Marie, de la vie contemplative. Elle est la sainte de la primauté de l'amour de Dieu, du culte et de la gloire de Dieu, qui lui fait au grand scandale de Judas répandre sur Jésus un parfum d'un tel prix plutôt que de le vendre au profit des oeuvres de bienfaisance. Grande leçon de sainte Marie-Madeleine pour notre époque qui croit à la primauté des oeuvres et de l'action. Elle est la sainte qui a choisi la meilleure part, regarder et aimer Jésus, la sainte de la primauté de la vie contemplative. Sainte la plus utile pour notre époque obsédée et grisée d'action, sainte qui nous rappelle que nous n'existons que pour connaître et aimer Dieu. La primauté de l'action ne peut avoir d'autre fruit que le marxisme, philosophie de l'action pure pour laquelle rien d'autre n'existe que transformer le monde et agir, pour laquelle il n'y a plus ni vérité à connaître ni bien à aimer, rien qui reste à la contemplation. Primauté chrétienne de la contemplation ou primauté marxiste de l'action, telle est l'option suprême et inévitable qui se pose aux hommes d'aujourd'hui. Seule sainte Marie-

Madeleine peut enseigner à l'humanité pénitente d'aujourd'hui la voie du salut en lui rappelant la primauté de la contemplation, en lui apprenant à se laisser prendre et entraîner par le regard d'amour de Jésus et à être fascinée par l'Éternelle Beauté, par le Feu jubilant de l'Éternel Amour.

## SAINTE MARTHE

§ 178 Le 29 juillet, en l'octave de la fête de sainte Marie-Madeleine, l'Église fête sa soeur sainte Marthe.

§ 179 La dévotion de l'Église à sainte Marthe pose un problème à notre réflexion puisque nous la voyons surtout apparaître dans l'Évangile en cette scène où Jésus lui reproche d'être trop préoccupée de ses activités et lui apprend que sa soeur Marie a choisi la meilleure part en demeurant dans la contemplation, le regard fixé sur le Seigneur. Leçon capitale pour notre époque qui, par son activisme, son agitation fiévreuse, son fétichisme du succès, du résultat, de l'efficacité, mérite beaucoup plus que Marthe le reproche de Jésus et a besoin plus qu'aucune autre qu'on lui rappelle la primauté et l'excellence de la contemplation.

§ 180 C'est cette primauté et cette excellence de la contemplation que nous avons développées à propos de sainte Marie-Madeleine. Et pourtant l'Église propose sainte Marthe à notre dévotion. C'est ce qu'il s'agit de comprendre maintenant.

§ 181 Quelques faits nous mettront sur la voie de la solution. D'abord Jésus ne reproche nullement à Marthe de s'occuper des soins du ménage et de se livrer à des activités utiles. Il lui reproche seulement d'en être préoccupée, de n'avoir de souci et d'attention que pour cela, de traiter ces choses qui sont des moyens en vue d'un but comme si elles étaient un but, de leur donner la primauté, de traiter la contemplation de Marie, parce qu'elle est inutile, comme une perte de temps, une oisiveté, un luxe vain.

§ 182 Mais lorsque Marthe aura compris la leçon, tout en demeurant l'active Marthe, elle deviendra sainte Marthe, et l'Église dans la perfection de l'ensemble de tous les organes de la vie du Christ unit en elle sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe qui toutes deux y ont leur place. Et maintenant regardons Marie, mère de Jésus, qui porte en elle toutes les perfections de l'Église réunies : nous la voyons passer avec la plus parfaite aisance de la pure contemplation de Marie-Madeleine, du pur regard vers Jésus, aux activités de Marthe, quand elle fait la cuisine et la lessive de la Sainte Famille, et elle, qui est la plus grande contemplative de toute la création, a été très souvent occupée de ces activités utiles.

§ 183 La conclusion commence maintenant à apparaître. Il y a une vérité essentielle qui est au fondement de toute la doctrine chrétienne et que nous devons tenir fermement et ne jamais lâcher et garder comme la clé de tous les problèmes, c'est que le but de toute la vie humaine, ce qui est premier et essentiel et le meilleur, ce que nous devons vouloir et aimer par-dessus tout et d'une manière absolue,

c'est la contemplation, c'est le regard fixé sur Jésus comme l'avait sainte Marie-Madeleine, c'est de connaître et aimer Dieu et d'avoir par là notre âme entièrement tournée vers Lui par le dedans.

§ 184 Nous ne valons vraiment que par là, que par la manière dont notre âme est tournée vers Dieu, a son regard fixé sur Lui par l'amour, et tout pour nous doit être un moyen au service de cet amour et pour sa croissance : c'est là l'alphabet du christianisme. Aucune occupation de la terre n'est un but : le seul but est de regarder et aimer Dieu. Tenons donc d'une manière inébranlable que nous ne vivons notre christianisme qu'en étant des contemplatifs, que tous les saints sont des contemplatifs et qu'ils sont saints dans la mesure où ils sont des contemplatifs, c'est-à-dire dans la mesure où leur amour attache leur regard à Jésus. La conclusion est alors inéluctable : puisque Marthe a été sainte Marthe, Marthe a été une contemplative. Et il est clair que la Sainte Vierge, faisant la cuisine et la lessive, demeurait dans la plus haute contemplation.

§ 185 Dès lors qu'une activité quelconque est accomplie comme il se doit uniquement par amour de Dieu, l'âme en s'y livrant et s'y appliquant par amour demeure le regard tourné vers le Bien Aimé, donc dans une authentique contemplation. L'essentiel est que tout soit dirigé uniquement par ce regard d'amour vers Dieu.

§ 186 Ce qui donc varie d'une personne à l'autre, d'une vocation à l'autre dans l'Église, ce n'est pas la primauté de la contemplation qui s'impose à tous comme l'essence même du christianisme qui est amour et par conséquent regard vers le Bien-Aimé, ce sont les formes variées de la vie contemplative dont Marthe et Marie sont les deux types. Saint Vincent de Paul était un contemplatif comme saint Jean de la Croix (nous savons d'ailleurs que saint Vincent de Paul passait chaque jour plusieurs heures en silence devant le Saint-Sacrement), mais il l'était d'une manière différente.

§ 187 Nous ne parlons ici que de l'activité contemplative de livraison de soi à Dieu dans l'amour, à travers les occupations utiles qui furent celles de Marthe. Lorsqu'il s'agit des activités d'enseignement et d'apostolat qui ont pour objet de donner aux autres la vérité et la vie du Christ dont nous vivons en nous, nous savons que la tradition chrétienne considère cette vie apostolique comme la plus haute vocation, mais justement parce qu'on ne peut par l'apostolat communiquer la Vérité et la Vie du Christ que dans la mesure même où l'on en vit pleinement au dedans et où cet apostolat est le débordement de la plénitude intérieure de la contemplation. Il existe une tradition d'après laquelle Marthe et Marie y furent finalement appelées toutes deux.

§ 188 Nous comprenons maintenant le reproche que Jésus a fait à Marthe. Son erreur n'était pas dans ses occupations, mais dans le fait qu'elle se livrait à ces occupations et à leur résultat utile pour elles-mêmes, qu'elle en était préoccupée, soucieuse, agitée, et les prenait pour un but. Alors son âme n'y cherchait pas Dieu, n'y était pas livrée à Dieu dans l'amour.

§ 189 Marthe est devenue sainte Marthe en restant l'active Marthe le jour où elle n'a plus pris ses occupations actives pour elles-mêmes, mais uniquement pour la volonté de Dieu et en regardant Dieu, ce

qui alors lui faisait comprendre l'excellence de la vie purement contemplative de Marie. Parce qu'elle est devenue sainte Marthe, nous savons qu'il en a été ainsi et nous le voyons déjà dans l'Évangile quand elle accepte docilement et humblement la leçon que lui donne Jésus. La parole de Jésus d'un coup l'a éclairée sur son erreur et transformée en dedans. C'est là l'efficacité de toute parole de Jésus reçue dans l'humilité.

§ 190      Puisse notre époque comme sainte Marthe recevoir humblement et docilement la parole de Jésus : elle aussi en sera alors transformée de fond en comble. C'est ce qu'il nous faut demander à sainte Marthe avec l'Église.

## SAINT DOMINIQUE

§ 191 On raconte que saint Dominique, quand il arrivait à proximité d'une ville, s'asseyait au bord de la route et pleurait abondamment. C'est qu'éclairé par le don de science — le don du Saint-Esprit qui nous dévoile la véritable réalité des créatures dans leur fond le plus caché et qui a pour fruit la béatitude de ceux qui pleurent — il découvrait à l'approche d'une ville quel abîme, quelle immensité et quelle profondeur de péché représentaient ces multitudes humaines amassées. Il pleurait abondamment parce qu'il voyait les péchés des hommes. Et tel est le principe de tous les grands redressements : de voir les péchés et de pleurer sur les péchés. Le monde d'aujourd'hui a plus que jamais un infini besoin de larmes puisqu'il n'y a jamais eu tant de péchés — mais il ne sait plus verser les vraies larmes qui sont celles qu'on verse sur les péchés. Notre monde malheureux a beau implorer miséricorde : il ne peut obtenir miséricorde tant qu'il ne saura pas pleurer sur les péchés. Les hommes d'aujourd'hui ne veulent plus voir les péchés, ils n'y font pas attention, ils considèrent que cela n'a pas d'importance. Ce qu'ils jugent important et digne de leurs larmes, ce sont les catastrophes de la vie de ce monde, les fléaux naturels, les épidémies, les révolutions, les guerres. Ils font attention à toute la masse de destructions, de deuils, de souffrances, qu'amènent les guerres. Mais ils ne voient pas que tous les maux sont les châtements ou les conséquences des péchés. Ils ne voient pas que les guerres sortent des péchés, du mépris de Dieu et de sa loi, comme les fruits de l'arbre. Quand comprendront-ils que la seule catastrophe, le seul malheur, c'est ce qui offense Dieu, c'est ce qui s'oppose au Bien infini et véritable qui est Dieu, c'est le péché ? Un seul péché mortel est la plus grande catastrophe, le plus grand malheur qui peut arriver : cela est évident, d'une évidence aveuglante pour quiconque a la foi — et pourtant combien cela est méconnu par la plupart des croyants parce qu'ils ne vivent pas de leur foi avec tout le réalisme nécessaire ! Les saints, eux, vivent vraiment de leur foi dans toute la réalité de leur chair — et c'est pourquoi leurs larmes coulent sur les péchés. Les saints savent de science vécue que « Dieu est Amour », que sa Bonté infinie veut se donner surabondamment, qu'Il est par là la source vivante de l'amour qu'il veut répandre à travers l'univers pour entraîner tous les hommes à ne faire en lui qu'une seule famille dans l'amour : mais le grand malheur, c'est que « l'Amour n'est pas aimé », c'est que cet amour qui sort de Dieu est méprisé et refusé. Voilà ce qui presse de sanglots le cœur des saints et fait couler des torrents de leurs yeux : le mépris de l'amour, en quoi consiste le péché.

§ 192 Pourquoi donc insistons-nous là-dessus à propos de saint Dominique ? simplement parce

que saint Dominique est le type de l'Apôtre, du prêcheur —lui fondateur de l'ordre des prêcheurs—, du grand convertisseur, du grand conquérant de foules. Et nous voyons là d'où sort le zèle dévorant au coeur de l'apôtre, la soif insatiable des âmes à sauver et à sanctifier : il sort tout brûlant des larmes versées sur les péchés. Celui-là seul aime Dieu, aime l'Amour, qui pleure parce que Dieu et l'Amour sont méprisés, parce qu'il n'y a pas d'amour. Celui-là seul aime les hommes qui pleure de les voir pécheurs. Quiconque n'est pas déchiré par la douleur au spectacle du péché ne sera jamais un véritable apôtre. Saint Dominique lancera une armée de prêcheurs à la conquête des villes avec un zèle infatigable parce qu'il pleure à la porte des villes.

§ 193 Et quelle mission première va-t-il donner à cette armée de prêcheurs ? Est-ce d'abord de marcher et de parler ? Non : c'est d'abord de prier. L'armée de ses fils sera d'abord une armée de moines contemplatifs qui prient : leur première occupation —s'ils sont fidèles à la règle donnée par leur fondateur— sera d'abord de chanter l'office divin et de passer des heures et des heures dans la prière. C'est qu'il leur faut savoir que pour vaincre le péché il n'y a pas d'autre arme que la pénitence et la prière : tout ce qui n'en sort pas est vaincu d'avance — et vain jeu d'enfants agités. Mais alors la prédication, qui est la mission propre des prêcheurs ? Eh ! bien, elle ne sera une vraie prédication, un apostolat dans l'Église de Jésus-Christ, une transmission de la parole de Dieu, qui vivifie les âmes, que si, selon le mot du dominicain saint Thomas d'Aquin, « elle déborde du trop-plein de la contemplation ». C'est-à-dire que l'action apostolique, la prédication, ne doivent rien retirer à la contemplation, ne jamais avoir lieu à son détriment, mais s'y ajouter comme le fruit à l'arbre. La prédication chrétienne, c'est encore de la prière, de la contemplation ; c'est la prière qui se répand au dehors par la parole, comme le feu qui rayonne chaleur et lumière parce qu'il brûle. Et c'est pour avoir compris et vécu et enseigné cela que saint Dominique restera pour tous les siècles le modèle et le grand maître des prêcheurs.

## LE CURÉ D'ARS

§ 194 Nous avons besoin de méditer ce que l'Église veut nous apporter comme leçon et comme exemple en nous faisant fêter le saint curé d'Ars le 9 août. Voici un saint tout proche de nous dont la vie ne contient rien de légendaire, que nos grands-parents ou arrière-grands-parents ont pu voir : sa vie doit apporter à notre temps, puisque l'Église nous invite à le vénérer, des enseignements pratiques et adaptés. C'est un curé, et on le désigne plus habituellement sous le nom du « saint curé d'Ars » que sous le nom de saint Vianney : c'est-à-dire que ce fut un homme qui a eu la charge d'un ministère apostolique, un homme dont la vie fut donnée à l'apostolat.

§ 195 Ce saint apôtre du siècle dernier est donc un modèle pour tous les apôtres d'aujourd'hui, pour tous ceux qui, aujourd'hui dans l'Église ont la préoccupation apostolique de la conquête des âmes, d'abord pour les prêtres dont il est plus directement le patron et à qui il montre la perfection du sacerdoce, mais aussi pour tous les militants laïcs d'Action catholique dont la vie est donnée au même but de conquête des âmes au Christ. Apôtre, le curé d'Ars le fut pleinement et par toute sa vie, et il le fut avec des résultats inouïs. Les apôtres d'aujourd'hui sont très préoccupés, devant le nombre croissant des âmes qui échappent au Christ, d'efficacité et de fécondité de l'apostolat, ils se tourmentent souvent de voir leurs efforts apostoliques inopérants et se demandent comment obtenir plus de résultats. Or s'il est un homme qui tout près de nous a eu un apostolat d'une efficacité et d'une fécondité prodigieuses pour la conquête des âmes, c'est bien le curé d'Ars. S'il est un homme dont l'activité apostolique n'a pas été un échec, c'est bien le curé d'Ars. Nommé curé d'une paroisse à peu près complètement déchristianisée et tombée dans l'indifférence religieuse, il a d'abord réussi à en faire une paroisse de chrétienté d'une ferveur exceptionnelle, à obtenir de l'ensemble de ses paroissiens une vie intégralement chrétienne.

§ 196 Puis voici que, sans quitter sa paroisse, son action apostolique a atteint le monde entier : des milliers et des milliers d'hommes et de femmes sont venus pendant des années sans discontinuer de toutes les parties du monde dans ce petit village inconnu pour voir et entendre le curé d'Ars et sans cesse, à son contact, ce sont par milliers les conversions, les transformations complètes des âmes, les retours à Dieu de pécheurs endurcis, de criminels, d'ennemis notoires de la religion. Quel apôtre d'aujourd'hui pourrait ambitionner mieux que d'avoir l'efficacité apostolique du curé d'Ars ? Le curé d'Ars a été le plus prodigieux convertisseur d'âmes du siècle dernier : être un grand convertisseur d'âmes, n'est-ce pas ce que désirent tous ceux qui se donnent à un apostolat ?

§ 197 Alors, il faut absolument nous poser la question : quelle a donc été la méthode du curé d'Ars et qu'a-t-il donc fait pour obtenir une telle réussite et de tels résultats ? Et les faits viennent nous répondre d'une manière éclatante que sa seule méthode a été la sainteté et qu'il n'a rien fait d'autre que d'ÊTRE UN SAINT. Sa sainteté aurait pu s'ajouter à un grand talent humain, à des efforts humains, à des initiatives humaines, mais dans le cas du curé d'Ars si l'on cherche à trouver quelque qualité ou activité naturelle et humaine, on ne trouve absolument rien : rien d'autre en lui que la sainteté. Comme talent, comme qualités naturelles, il en avait si peu que ses supérieurs de séminaire pensaient qu'il ne serait jamais capable d'être prêtre et hésitaient à l'admettre au sacerdoce.

§ 198 Comme efforts ou initiatives, il n'a rien entrepris, rien fondé, rien organisé, essayé aucune méthode. Comme moyens de séduction, il était l'homme le moins attirant du monde, voulant comme saint Paul « ne connaître rien d'autre que Jésus-Christ crucifié ». Quelle leçon pour les apôtres d'aujourd'hui qui cherchent tous les moyens de séduction et veulent être « à la page » ou au goût du jour pour plaire, qui cherchent et essaient des multitudes de méthodes, qui croient à l'efficacité de leur talent d'écrivains, d'orateurs, d'entraîneurs, d'organiseurs, qui multiplient les oeuvres, les organisations, les groupements et s'attendent à la fécondité de tant d'efforts généreusement dépensés... puis s'étonnent que tout cela soit inopérant et ne change pas les âmes ! Et voici ce petit curé sans talent d'un petit village déshérité, qui n'a absolument rien fait et qui convertit des milliers et des milliers d'hommes et de femmes venus du monde entier : à la clef de cela, la sainteté, uniquement la sainteté.

§ 199 Oh ! comme Dieu sait nous apprendre que la condition, l'unique condition pour réussir un apostolat fécond, c'est d'être un saint ! Il va choisir quelqu'un (et n'est-ce pas la même chose avec sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et sainte Bernadette ?) qui humainement n'est absolument rien pour que cette personne ne puisse mettre aucune complaisance en elle-même et ne puisse compter en rien sur ses capacités naturelles, et par cette personne Il fait les plus grandes choses pour qu'il soit éclatant pour tous que c'est Lui seul, Dieu, qui les a faites et que tout vient de Sa grâce et de Ses dons.

§ 200 Il n'y a qu'une conclusion, une seule : être des saints. « Je n'en suis pas capable », répondez-vous. Le curé d'Ars en était-il capable ? Nous venons de dire que l'on ne trouve en lui aucune qualité ou disposition naturelle d'aucune sorte. La sainteté n'est pas l'oeuvre d'efforts héroïques et d'une grande force naturelle de volonté : elle est l'oeuvre de la grâce de Dieu. Savoir qu'on est absolument incapable par soi-même du moindre progrès, ne compter en rien sur soi, être entièrement vide, dépouillé, détourné de soi-même, être le pur vide que Dieu n'a qu'à remplir, puis se livrer, s'abandonner entièrement à la grâce, se laisser transformer entièrement par la grâce : c'est le secret de la sainteté, chez le curé d'Ars comme chez sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et sainte Bernadette.

## 15 AOÛT

§ 201 Le 15 août est certes la plus populaires des fêtes mariales en France. Il n'est pas de village français où elle ne soit célébrée par une procession pour laquelle chacun met son honneur à fleurir les repositoires. Et il y a à cela des raisons historiques bien certaines : en même temps qu'il commémore l'Assomption de la Mère de Dieu, le jour du 15 août commémore la consécration de la France à Marie par le roi Louis XIII, consécration qui affirme et rappelle solennellement le rôle de Marie dans l'histoire de France, la royauté de Marie sur la France. Il convenait que cette royauté soit ainsi célébrée en la fête du grand triomphe de Marie sortant victorieuse de la mort pour régner dès maintenant avec son Fils ressuscité au séjour de la gloire. Et certes, aujourd'hui plus que jamais on proclame de toutes parts et le peuple prend conscience que c le royaume de France est le royaume de Marie » — *regnum Galliae regnum Mariae*, selon la vieille formule toujours vivante et vraie. Peut-être plus que jamais on prie Marie et on compte sur elle pour sauver la France.

§ 202 Tout cela est excellent. Mais cela contient aussi un péril : c'est de se contenter des apparences, des gestes extérieurs du culte et de croire qu'on a tout fait quand on a acclamé Marie avec des chants et jeté des fleurs en son honneur — c'est de s'imaginer je ne sais quelle intervention miraculeuse éclatante qui viendra sans que nous ayons rien fait pour la préparer. Le titre de reine n'est pas un simple titre honorifique, il indique une fonction de *gouvernement*. Certes il signifie aussi une puissance bienfaisante mais qui est source de bienfaits en raison de sa régence, par son gouvernement. Il ne suffit pas d'acclamations et de proclamations —si sincères soient-elles— pour que Marie soit reine de France, il faut qu'elle gouverne *réellement* la vie française, les pensées, les sentiments, les moeurs, les institutions du peuple français, il faut donc —et c'est là que de notre part ne suffisent pas l'inertie et l'attente— que nous soyons réellement fidèles et dociles à son gouvernement, que nous nous laissions vraiment gouverner par elle.

§ 203 Il faut donc se demander d'où vient à Marie sa fonction de gouvernement — cette fonction de gouvernement universel, affirmée par la papauté et qui s'étend à toute la condition actuelle de l'humanité. Or, ce qui depuis Ève est commun à toute l'humanité, ce qui caractérise tout ce que l'on a appelé « la condition humaine », c'est le péché, c'est que l'humanité porte de père en fils depuis Adam cette tare héréditaire de se complaire en elle-même, d'être tournée par l'orgueil, l'égoïsme, l'amour-propre vers sa satisfaction prise en elle-même. Et comme Ève fut la première à ouvrir cette voie du péché où

Adam fera entrer tous les hommes à sa suite, Marie —la nouvelle Ève— sera la première à sortir de cette voie du péché d'où le Christ —le nouvel Adam— fera sortir tous les hommes qui consentiront à le suivre. Marie est la première créature humaine qui ne fut jamais en rien tournée vers elle-même, occupée et préoccupée d'elle-même, qui ne mit jamais aucune complaisance en elle-même, qui ne se regarda jamais elle-même, mais qui fut toujours toute tournée vers Dieu, occupée à regarder Dieu, Sa bonté, et Ses dons, toute livrée à Dieu, à Sa bonté, à Ses dons —Marie fut toute consentement à Dieu— et c'est son consentement, son « oui », son *Fiat* au don suprême de Dieu qui introduisit le Verbe de Dieu dans la nature humaine et conçut le Christ par l'action en elle du Saint-Esprit. Mais il n'y a de salut possible pour l'humanité —de recouvrance de la vie divine de la grâce et du même coup de purification et restauration de l'humaine nature— que si l'humanité se détourne de la complaisance orgueilleuse et égoïste en elle-même pour se tourner vers Dieu et se livrer à Dieu. Cette « conversion » —au sens étymologique du mot qui signifie détournement, révolution, changement de sens— ne peut se réaliser que dans le Christ qui par son sacrifice réparateur du péché arrache les hommes au péché et les rend à Dieu en les faisant vivre de sa vie à Lui qui est à la fois humaine et divine. Mais qui —du côté humain— donne le Christ, engendre le Christ ? C'est Marie, mère humaine unique de Celui qui est Dieu et homme. Qui —en sa chair à elle dont le Christ fut engendré— détourne l'humanité d'elle-même et la retourne vers Dieu ? C'est Marie. Nous n'avons de vie authentique —droite et selon notre vraie destinée— qu'en Jésus-Christ et c'est Marie qui engendre la vie du Christ, c'est donc en elle et par elle que notre vraie vie est engendrée. Nous voyons donc combien il est nécessaire que Marie nous gouverne : c'est son gouvernement qui arrache au péché, à l'orgueil, à l'égoïsme, qui tourne vers Dieu et livre à Dieu, qui donne la vie du Christ et engendre dans le Christ.

§ 204 Mais aussi on n'est fidèle à son gouvernement, on ne l'a pour reine que dans la mesure où vraiment on se livre à elle pour échapper au péché et vivre pour Dieu de la vie du Christ. Quiconque demeure dans l'orgueil et l'égoïsme, et vit pour soi ne peut-être le fidèle sujet de Marie. Pour que Marie soit reine de France, il faut donc une véritable *conversion* qui est bien autre chose qu'une simple proclamation, il faut une transformation intérieure de nos vies, un changement radical de nos mentalités, de nos coeurs et de nos moeurs, et il est évident aujourd'hui plus que jamais que sans ce changement radical le salut de la France est impossible. Il se peut que quelque miracle vienne. Mais si éclatant soit-il, il ne sera qu'un incident dans le salut de la France. Marie ne sauvera vraiment la France que si nous nous laissons « convertir » par elle (et si d'abord nous prenons conscience de la nécessité de cette conversion), que si elle nous arrache au « chacun pour soi » pour nous livrer à la Sainte volonté du Père en nous engendrant dans la vie du Fils en qui nous sommes tous frères.

§ 205 Le 15 août manifeste spécialement cette véritable royauté de Marie parce qu'au séjour de la gloire, Marie dans la vie éternelle, n'a plus d'autre occupation que de regarder Dieu —cette « meilleure part qui ne sera point ôtée » que célèbre l'Évangile de la fête— et nous gouvernant du sein de la vie

éternelle elle ne peut nous gouverner qu'en nous faisant vivre de la vie éternelle commencée, à « connaître et aimer Dieu », ce que le catéchisme nomme comme notre seule destinée sur la terre comme au ciel.

## 15 SEPTEMBRE

§ 206 La dévotion mariale du plus grand nombre des chrétiens s'attache surtout en ce mois à la fête du 8 septembre, fête éminemment populaire dans toutes les campagnes chrétiennes — et certes, il est bon que cette importance soit accordée à une fête qui, en célébrant la naissance de celle qui sera la mère du Sauveur, chante toute la promesse de notre salut : la nativité de Marie annonce celle de Jésus, le 8 septembre annonce Noël. Il est d'ailleurs naturel que les fêtes de naissances soient les plus populaires, en raison de toutes les promesses que contient une naissance.

§ 207 Mais il ne faudrait pas que cette dévotion du 8 septembre fasse oublier son octave, le 15 septembre, où l'Église célèbre avec autant de solennité la réalisation efficace des promesses du 8 septembre, c'est-à-dire notre Rédemption dans la douleur avec la grande fête de Notre-Dame des sept douleurs, c'est-à-dire, en raison de la portée symbolique donnée au nombre sept, Notre-Dame de toutes les douleurs, Notre-Dame qui a connu et vécu toutes les douleurs au pied de la croix dans sa participation à notre Rédemption. Et n'est-il pas bien significatif que cette fête, placée à l'octave des promesses du 8 septembre, vienne aussi juste un mois après le 15 août, après la célébration du triomphe définitif de Marie qui n'a été que le fruit de la Rédemption, le fruit des douleurs commémorées le 15 septembre ? La fête du 15 septembre occupe donc bien une place centrale —et qui nous invite à méditer sa signification— dans tout le mystère marial, comme les mystères douloureux au centre du Rosaire, et cela veut dire une place centrale dans le mystère de notre salut dont Marie est la porte et la Médiatrice.

§ 208 À cela —qui vaut pour tous les pays et pour tous les temps— il faut encore ajouter que l'apparition de la Vierge en pleurs à la Siette donne une importance toute particulière à la fête de Notre-Dame des douleurs pour notre France et pour notre époque, et cela signifie que là où le péché a particulièrement abondé il faut davantage de pleurs, davantage de douleurs de la Vierge associée à la Rédemption pour que dans le triomphe de la miséricorde la grâce surabonde. Nos espoirs peuvent et doivent être tendus vers une surabondance de grâce, mais en l'attendant de la seule miséricorde qui suppose l'aveu des fautes et, par conséquent, dans la mesure même de l'abondance de nos larmes sur nos péchés. Le salut est au bout du long chemin des « mea culpa » arrosé par les pleurs de Marie qui coulent sur nos péchés.

§ 209 Ce qu'on voit immédiatement au spectacle —si souvent représenté par les artistes— des douleurs de Marie debout au pied de la croix, puis tenant Jésus mort sur ses genoux, c'est que comme

jamais mère ne fut plus unie à son fils, Marie a vécu et ressenti en son coeur toutes les douleurs de Jésus-Christ, et, par là, traversé intérieurement tous les martyres sans avoir elle-même à verser son sang. Le coeur de Marie était par là comme une messe vivante, comme un sacrifice non sanglant, qui pourtant n'était autre que le sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Ce qu'on voit encore, c'est que jamais mère ne fut plus tout entière tendue à vouloir la vie de son fils et que par conséquent jamais mère n'a plus souffert de sa mort. Mère de celui qui est la Vie même, de quel oeil a-t-elle pu voir ce mystère de cette vie enfouie dans la mort ! Mais il faut aller plus loin encore dans le mystère du coeur de Marie indissolublement uni au Coeur de Jésus et associé à toute la Rédemption au point qu'elle a mérité vraiment le titre de Corédemptrice proclamant que souffrant avec le Christ elle nous a rachetés avec lui en participant à toute l'étendue de la Rédemption.

§ 210 Si Marie a souffert toutes les douleurs de la Rédemption, toutes les douleurs de l'atrocité du péché qui offense le Père et crucifie le Fils —son Fils—, elle ne les a pas seulement acceptées en résignée, elle ne fut pas simplement résignée à la croix, elle a véritablement voulu la croix, voulu les souffrances et la mort de son Fils et par là ses douleurs à elle. Comment pouvait-il en être autrement quand on la sait associée à tous les désirs de son Fils et quand on voit dans l'Évangile de quel désir et avec quelle hâte Jésus désirait la croix ? Jésus était venu pour cela et elle l'avait enfanté pour cela. Quand il lui fut offert d'être mère du Sauveur, elle savait parfaitement par les prophètes et l'annonce de l'ange qu'il serait Sauveur par la douleur et la mort et elle a accepté d'être mère de l'Homme de douleur, de l'enfanter pour la croix. Dès qu'elle l'offre au Temple, Siméon lui dit nettement de quel glaive son coeur sera transpercé parce qu'elle l'offre pour la croix. Bien plus, à Cana, Jésus doit lui rappeler que son heure « n'est pas encore venue » et c'est elle qui lui demandant son premier miracle presse la venue de « son heure » — et elle sait bien que « son heure », c'est l'heure de ses souffrances et de sa mort.

§ 211 Peut-être se contentera-t-on d'expliquer cela en disant qu'elle veut notre salut — et de fait à Cana c'est bien par miséricorde, c'est bien pour secourir, donc pour nous, qu'elle presse Jésus. Et pourtant comment dans son amour sans pareil d'un Fils qui est la Vie même, peut-elle vouloir sa mort ? Ce qu'il faut bien voir pour pénétrer davantage dans le mystère, c'est que c'est son amour même de Jésus et de sa vie qui veut la croix et sa mort. Mais c'est bien aussi son amour pour nous qui veut cela et notre salut qu'elle veut. Parce qu'elle aime tellement Jésus qu'elle veut la dilatation, l'extension de Sa vie en nous, elle veut pardessus tout Son règne, qu'Il vive et règne en nous, et donc sa mort qui est nécessaire pour cela. Et du même coup elle veut notre vie à nous dans le Christ, notre salut qui n'est qu'en Lui seul.

§ 212 Et c'est par là qu'elle est notre mère, qu'elle nous enfante à notre véritable vie, à notre véritable destinée qui est notre vie dans le Christ ou la vie du Christ en nous. Mère du Christ, elle veut enfanter, elle enfante dans la douleur la vie du Christ en nous et devient ainsi notre Mère, la mère de notre vie de membres du Christ, d'enfants du Père, frères et cohéritiers de Jésus-Christ. Aussi est-ce de la croix que Jésus nous a donné Marie pour Mère en nous donnant à elle comme ses enfants. Serions-nous donc

de vrais enfants de Marie sans contempler le mystère de ses douleurs ?

## SAINT MICHEL

§ 213 La France —sans doute à titre de fille aînée de l'Église et de champion historique de la chrétienté— a joui à travers toute son histoire de la protection très spéciale de saint Michel qui s'est d'ailleurs manifestée plusieurs fois d'une manière éclatante comme dans l'appel de Jeanne d'Arc. La France des temps de chrétienté avait une grande dévotion à saint Michel — dévotion manifestée jusque dans sa structure sociale et ses coutumes dont quelques-unes demeurent aujourd'hui comme le renouvellement des baux qui a encore lieu dans toutes nos campagnes en la fête de saint Michel.

§ 214 Le 29 septembre était jadis, à travers toute la France, une des grandes fêtes de l'année chrétienne. Cette dévotion est certes loin d'être aujourd'hui aussi vivace que dans les temps chrétiens — et il faut faire effort pour la restaurer : pourtant elle existe encore et réapparaît aux périodes de trouble et d'angoisse comme celle que nous traversons.

§ 215 Mais, si saint Michel occupe une place si importante, quelle idée s'en fait-on ? La dévotion populaire se le figure sans doute comme un chef d'armée au service du règne de Dieu pour la victoire contre le démon — et peut-être est-ce sur ce terrain qu'on envisage son intervention pour la France quand celle-ci, fidèle à sa vocation de fille aînée de l'Église et de terre de chrétienté, se met au service du règne de Dieu sur la terre. Encore faut-il bien comprendre que saint Michel est un esprit pur, c'est-à-dire une pure lumière intellectuelle et une pure force de volonté, et non un guerrier armé de la tête aux pieds, et que le combat où il joue un tel rôle est *un combat spirituel*, le combat de la grâce et du péché, le combat dont parle saint Paul, que nous avons à mener contre les puissantes forces spirituelles de l'enfer et où nous avons l'univers entier pour spectateur.

§ 216 C'est le combat où le Christ fut vainqueur sur la croix et par la croix et où nous ne pouvons être vainqueurs que par sa croix — tandis que les contemporains de Jésus attendaient de Lui la gloire terrestre de victoires temporelles. Certes, ce combat spirituel est incarné en des conditions temporelles et peut être favorisé par des victoires temporelles : il ne faut pas oublier Tolbiac et Lépante, Constantin et Jeanne d'Arc.

§ 217 Mais ces victoires temporelles ne valent que dans la mesure où elles sont à la fois le fruit et l'instrument de victoires spirituelles. On ne peut séparer Constantin de trois siècles de martyrs. On ne peut séparer la fidélité de Jeanne d'Arc à ses voix, de sa fidélité antérieure à ses humbles devoirs de jeune paysanne cousant et filant au foyer paternel. La protection de saint Michel espérée par la France ne saurait

être séparée d'une victoire spirituelle du peuple français sur ses péchés et ses erreurs. Et d'ailleurs, les siècles du moyen âge —siècles théologiens— savaient bien que saint Michel est le chef d'un combat spirituel parce que le règne de Dieu est un règne spirituel qui se réalise par la conquête des intelligences et des volontés par la foi et l'amour.

§ 218 Il reste à bien prendre conscience du rôle capital que saint Michel joue en ce combat. La piété traditionnelle fait tenir ce rôle dans la parole si significative qui est attribuée à saint Michel en réponse au démon : *QUIS UT DEUS ?* Au démon qui a voulu être « semblable à Dieu », saint Michel répond que personne n'est « comme Dieu ». Tout le monde comprend aisément qu'il s'agit là de la réponse de l'humilité à l'orgueil et que c'est toujours l'humilité qui triomphe de l'orgueil du démon, jusqu'à la pure perfection de l'humilité de Marie qui lui brisera la tête, c'est-à-dire mettra fin à son règne par l'entrée du Christ en ce monde.

§ 219 La réponse de saint Michel déblaie le terrain où passera le *Fiat* de Marie. Encore n'est-il pas inutile —pour mieux voir apparaître tout le rôle de saint Michel— de pousser plus loin notre réflexion et de saisir plus profondément le sens des paroles que nous venons de rappeler. Si ce rôle va jusqu'à recevoir notre *Confiteor* et jusqu'à éclairer le jugement de nos âmes, il faut sans doute qu'il se situe bien profond au sein du combat du péché et de la grâce, de la réponse de la créature au Créateur.

§ 220 En quoi donc le démon a-t-il voulu être « semblable à Dieu » ? C'est ici que nous allons commencer à découvrir le mystère, car enfin le démon, lui aussi esprit pur, était bien trop intelligent pour ne pas se savoir créature tenant de Dieu la perfection de sa nature et de son intelligence et pour ne pas comprendre qu'ainsi une différence essentielle, un abîme existait et existerait toujours entre Dieu et lui. Mais par l'orgueil, le démon s'est complu dans la perfection de sa nature —créée par Dieu, il le savait— au point de vouloir trouver tout en elle comme Dieu a tout en lui-même dans sa perfection infinie et jouir en elle de l'indépendance absolue qui n'appartient qu'à Dieu.

§ 221 Le drame s'est manifesté quand Dieu —qui est le Bien infini cherchant toujours à se donner et la Pure Flamme d'Amour infini cherchant toujours à donner— a voulu par un don de pure générosité, de pure gratuité qui s'appelle la grâce, offrir à ses créatures les plus parfaites, à ses créatures spirituelles intelligentes et libres d'être élevées infiniment au-dessus de leur nature, de leur perfection naturelle, en vivant par adoption et grâce de la vie même de Dieu dans une intimité filiale et familiarité totale avec Lui.

§ 222 Là apparaissait pour le démon qu'il pouvait recevoir de Dieu —par un don— une perfection divine que sa nature d'esprit pur ne comportait pas, une perfection qu'il ne trouverait pas dans sa nature, en lui-même, qu'il ne pouvait avoir qu'en la recevant comme un don, dans une totale dépendance filiale à l'égard de Dieu prêt dans son Amour à l'adopter. C'est ce don de Dieu, ce don de la grâce qu'a refusé l'orgueil, complaisance du démon en la perfection qu'il trouvait en lui-même dans une pleine indépendance. Il a voulu être « semblable » à Dieu en voulant être comme Dieu qui, trouvant toute

perfection en Lui-même, jouit de la totale indépendance, où il ne peut rien recevoir puisqu'Il est en Lui-même toute perfection.

§ 223 Nous tenons maintenant la signification profonde de la réponse de saint Michel. Elle nous dit que personne n'est « comme Dieu » parce que Dieu seul qui est en Lui-même toute perfection trouve tout en Lui-même et ne peut que donner, ne peut recevoir aucun don — tandis que toute créature, si parfaite soit-elle, n'a pas en elle toute perfection et peut recevoir de Dieu, dont elle tient déjà la perfection de sa nature, toutes les perfections nouvelles que par grâce la bonté divine voudra bien lui donner. La condition même de créature comporte de connaître —si riche soit-elle— le vide infini qui est en elle et de rester ouverte, entièrement ouverte et livrée aux dons de Dieu et donnée elle-même en réponse à ces dons : *c'est cela l'humilité.*

§ 224 Et la merveille est qu'alors, pour prix de cette humilité, la créature peut effectivement devenir —mais par grâce et non par elle-même, par sa perfection naturelle— « semblable à Dieu » en recevant de Dieu qui l'adopte de vivre de sa vie divine dans l'intimité totale des enfants de Dieu. Par adoption divine, la créature peut devenir « semblable à Dieu » dans la dépendance de Dieu, source de tout don — mais nul ne peut être « comme Dieu » dans son indépendance, dans la possession par Lui-même de toute perfection en Lui. C'est là ce que saint Michel vient nous enseigner et nous avons à apprendre de lui une plus haute idée du Dieu unique en son indépendance totale de tout don, en son caractère de Pure Source qui ne reçoit rien — mais son rôle est surtout alors de nous tourner vers cette Source unique de tous les dons pour recevoir, d'orienter vers Lui toutes nos aspirations.

## SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

§ 225 Renan prophétisait aux temps du scientisme qu'il y aurait encore des saints canonisés par Rome mais qu'il n'y aurait plus de saints canonisés par le peuple. Il est aujourd'hui devenu banal de citer cette bévue et d'y répliquer que si Renan vivait encore, il pourrait aller voir de ses yeux le démenti vivant que lui donnent les foules de Lisieux. Mais on se contente ordinairement de cette réplique frappante et décisive sans réfléchir jusqu'à quelle profondeur va le démenti. Certes, c'est un démenti catégorique à Renan qu'un demi-siècle après lui, il y ait ainsi une Sainteté acclamée par les foules. Mais le démenti devient bien plus instructif si l'on veut réfléchir de quel type de sainteté il s'agit — et c'est ici que la revanche de la Providence et, si j'ose dire, l'ironie de Dieu se moquant de l'orgueil des hommes devient admirable.

§ 226 Pour mieux le comprendre imaginons un instant que Renan —ou tout autre pontife laïc de son temps— ait eu connaissance que des foules allaient précéder Rome dans la voie d'une canonisation avant les délais normaux, proclamer une sainteté par le concours de leurs acclamations. L'esprit ondoyant et multiforme de Renan aurait sans doute encore assez facilement admis un tel fait, mais il aurait aussitôt imaginé un nouveau saint Vincent de Paul, un saint fécond en oeuvres, en charité active, ou peut-être quelque grand prédicateur populaire dont la parole aurait déchaîné l'enthousiasme. Mais jamais Renan — ni aucun de ses émules— n'aurait pu même imaginer ou entrevoir qu'il puisse s'agir d'une petite provinciale morte tuberculeuse à quelque vingtaine d'années enfouie au fond d'un carmel de petite ville ignorée de tous en dehors de sa famille et de son carmel et n'ayant RIEN FAIT. Voilà à quoi il fallait faire attention, car c'est vraiment ici que le démenti devient cinglant et que la merveille des desseins de Dieu éclate en toute sa splendeur. Quelqu'un qui selon les activités humaines n'est *rien*, qui n'a *rien* fait, que ses compagnes du Carmel elles-mêmes considéraient comme insignifiante, voilà la sainte qu'allait proclamer l'enthousiasme des foules. Ici l'absurdité est totale pour quiconque ne veut pas connaître Dieu et la gratuité de ses dons et la liberté mystérieuse de l'Esprit qui souffle où il veut : si nous avons affaire à quelqu'un qui humainement sous tous les aspects n'est *rien*, nous avons donc affaire à quelqu'un en qui *tout* est de Dieu, en qui rien n'existe que l'oeuvre et l'action de Dieu — de sorte que c'est Dieu lui-même et Lui seul qu'acclament en elle les foules de Lisieux. Elle est la « petite » Thérèse qui s'est faite si petite, si disparue, si réduite à rien que quand il n'y a plus rien eu d'elle-même, il n'y a plus eu que Dieu en elle. O la splendide leçon pour un siècle d'orgueil et de vanité qui a mis toute sa confiance en l'homme et dans

les valeurs humaines ! O l'admirable démenti à tant de siècles d'humanisme !

§ 227 Démenti à Renan et à ses émules — mais démenti aussi à trop de catholiques qui mettent toute leur confiance dans les oeuvres, dans leur action, dans leur agitation, dans leur zèle d'apostolat actif et de charité active. Quelle leçon dans ce fait que la plus grande sainteté —et la grande sainteté populaire— du siècle ne se soit pas trouvée en un Ozanam, mais en cette petite carmélite ! Il y a aujourd'hui tant de catholiques pénétrés de pragmatisme, imprégnés d'américanisme, ne s'intéressant qu'aux oeuvres et à l'action. Qu'ils regardent donc la grande sainte du XIXe siècle : quelqu'un qui n'a RIEN FAIT. O que ce « rien fait » est admirable ! Et quelle gloire et louange cela rend à Dieu et à la toute puissance de l'Esprit Saint ! Par elle seule sont venues plus de conversions que par toutes les oeuvres réunies. Comment ? Simplement parce qu'elle s'est toute absorbée, perdue dans l'unique amour de Dieu et qu'elle a plus aimé que tous les hommes d'oeuvres réunis. Et rien ne vaut que la charité —la vraie vertu théologale de charité— et par la charité : c'est l'éternelle leçon de saint Paul. Dans ses immenses désirs d'amour, dans son inouï zèle apostolique, la petite Thérèse a eu un moment l'ambition de mener toutes les oeuvres à la fois — et elle a compris que sans rien faire elle pouvait effectivement mener toutes les oeuvres à la fois en aimant pour elles toutes, en s'absorbant totalement dans l'amour : c'est la grande vocation de la carmélite dont la vie toute donnée à l'amour féconde toutes les oeuvres.

§ 228 L'Église l'a bien compris, elle qui menée par l'Esprit de Dieu a nommé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus « patronne des missions » et « patronne de l'Action catholique ». O la merveille qu'elle n'ait choisi pour cela ni un missionnaire, ni un apôtre actif ! Comme cela fait mieux éclater que les missions et l'Action catholique ne sont rien que par la seule action du Saint-Esprit que seule appelle l'intensité de l'amour théologal de charité, que tout ce qui peut se faire ne vaut que ce que vaut la charité qui seule compte ! Saint Vincent de Paul, que je citais tout à l'heure, le savait bien, lui qui au milieu de toutes ses oeuvres et de tant d'activités diverses dont l'ensemble et l'accumulation stupéfient passait cinq ou six heures par jour en oraison devant le Tabernacle.

§ 229 Peut-être à défaut d'un homme d'oeuvres certains auraient facilement imaginé la canonisation d'un grand intellectuel catholique, quelque nouveau saint Albert le grand ou saint Thomas d'Aquin. Mais le XIXe siècle, ce siècle de science et de culture intellectuelle n'aura pas d'autre docteur que la petite sainte de Lisieux. C'est elle qui apporte au siècle tout l'enseignement dont Dieu estime qu'il ait besoin : elle est le grand docteur, la grande éducatrice de ce siècle. Et tout son enseignement tient en une phrase : « Tout ce que j'ai fait, les petites âmes peuvent le faire ». Effectivement, nous l'avons dit, elle n'a rien fait — rien que d'être une grande sainte. Elle qui a voulu être petite en tout —petite jusqu'à n'être rien,— elle a répété qu'elle voulait être une *grande* sainte. C'est à la mesure même de sa petitesse, laissant toute la place à Dieu et à l'action de Dieu, qu'elle pouvait être une grande sainte. Et c'est cela que son enseignement proclame accessible à *toutes* les âmes. Voilà la grande leçon pour notre siècle, leçon sur laquelle Pie XI insistera tant : l'appel de toutes les âmes à la Sainteté, la sainteté accessible à toutes les

âmes. Parce que la sainteté consiste uniquement dans la perfection de la charité, parce que pour y tendre, il n'y a *rien à faire* que se livrer, se donner entièrement à l'amour de Dieu, s'anéantir et s'oublier soi-même jusqu'à disparaître, s'absorber totalement dans la charité, devenir petit jusqu'à n'être plus rien pour que Dieu seul soit tout en nous.

## SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

§ 230 La sagesse du vieil Oedipe professait que de nul homme on ne peut dire avant sa mort s'il fut heureux ou malheureux. Peut-être serait-on tenté d'ajouter que de nul homme on ne peut dire qu'il fut parfaitement heureux, que la joie parfaite n'est pas de ce monde. Et pourtant la fête du 4 octobre nous présente en saint François d'Assise un homme qui témoigne avoir connu « la joie parfaite ». Témoignage qui venant de tout autre qu'un grand saint ferait sourire et paraîtrait ridicule. Et pourtant saint François d'Assise peut affirmer, lui, avoir connu « la joie parfaite » sans provoquer le sourire, sans paraître ridicule, sans même que personne puisse songer à mettre en doute son affirmation. Comment peut-il se faire que l'on admette si aisément, sans même que le scepticisme soit possible, que saint François d'Assise ait affectivement connu « la joie parfaite » ? C'est qu'à le voir vivre cette « joie parfaite » éclate véritablement comme un chant de tous les instants, un chant de joie si spontané, si total, si pur, si lumineux, qu'elle devient perceptible à tous. C'est l'absence totale de tout souci, la livraison de chaque instant à la joie trouvée en tout ce qui arrive. Nul homme comme saint François d'Assise ne sait jouir de toute la création, de toutes les choses de ce monde : c'est au point qu'il semble que tout lui appartienne. Il appelle toute créature son frère ou sa soeur et trouve en toute créature qu'il rencontre une nouvelle occasion de joie. Qu'il s'agisse des fleurs, des oiseaux, des astres, mais aussi bien d'un loup ou du feu, c'est la fraternité dans la joie avec toute la création, c'est le chant continu qui émane de l'âme jubilante, et par là saint François d'Assise a pu être salué comme le prince des poètes.

§ 231 Cela vaut donc la peine de chercher le secret de cette joie parfaite. Que font d'ordinaire les hommes qui cherchent la joie ? On les voit mettre leur confiance dans les biens de ce monde, chercher à s'entourer de toutes les richesses de la terre, quérir partout les plaisirs, ils sont dévorés de cupidités, de désirs, de passions, d'ambitions. Et c'est là dans cette recherche même de la joie, qu'au lieu de trouver la joie, ils trouvent les soucis, les tristesses, l'inquiétude, l'insatisfaction. Attachés aux richesses de ce monde, ils sont inquiets de perdre celles qu'ils ont, soucieux d'avoir celles qu'ils n'ont pas, jaloux de ceux qui ont plus qu'eux, toujours préoccupés. Attachés aux plaisirs, ils sont toujours au regret des plaisirs passés, tristes des plaisirs qu'ils n'ont pas, tendus vers les plaisirs qu'ils désirent. Et nulle richesse et nul plaisir ne réussissent à les satisfaire, car ils veulent toujours davantage. Chaque échec est source de tristesse, d'amertume, voire de désespoir, chaque menace, de peur ou d'angoisse. Tous les chemins sur lesquels ils vont en quête de joie ne sont en définitive pour eux que les chemins du souci. Et pourtant, ils

regardent la pauvreté, le dénuement, l'effacement, le renoncement, l'oubli de soi, l'obscurité comme un malheur ou une tristesse dont ils ne voudraient à aucun prix.

§ 232 Comment alors ne pas s'étonner que saint François d'Assise ait connu « la joie parfaite » ? Lui, contrairement à tous ceux qui cherchent la joie à travers richesses et plaisirs, a choisi délibérément la pauvreté totale, absolue, le renoncement à toute possession quelle qu'elle soit, le dénuement de tout, le dépouillement complet de toute attache à quoi que ce soit de créé, l'obscurité, la vie cachée. Eh ! bien, justement, c'est là qu'il faut porter notre méditation ! C'est dans la mesure même où il est parvenu à l'absolu de la pauvreté et du dépouillement que saint François d'Assise a trouvé la « joie parfaite », et lui-même témoigne que cette joie parfaite n'existe que dans le dénuement total poussé à l'absolu. Dès lors que subsiste quelque possession et avec elle, quelque attache, si petite soit-elle, à une chose quelconque de ce monde, il y a là une source de soucis, d'inquiétudes, de tristesses. Quand tous les liens sont coupés, quand la pauvreté est telle qu'il ne lui reste plus rien, rien, rien, alors, c'est la totale libération, la totale indépendance où il ne subsiste plus que le seul amour du Seigneur et la joie est parfaite de chanter sa gloire et sa louange à toute occasion. Lui seul existe alors pour l'âme et l'âme jubile incessamment de son existence, de sa beauté et de sa gloire et le chant de cette jubilation ne cesse de s'exhaler de l'âme qui n'a plus d'autre occupation.

§ 233 Et le saint qui a tout abandonné, pour qui littéralement tout est mort, retrouve tout en une vie nouvelle où tout est vivant pour lui de la présence de Dieu, où Dieu apparaît en toutes choses — et c'est cette jubilation en présence de toute la création, cette fraternité avec toute créature en laquelle il voit le Créateur, cette jouissance et possession de tout ce qui existe dont nous avons parlé : parce que plus rien n'est à lui, tout, en un sens nouveau, est à lui, car il retrouve tout en Dieu et Dieu est en tout — on ne jouit des créatures que dans la mesure où l'on en est totalement détaché, où l'on y a totalement renoncé pour s'attacher à Dieu seul : quand Dieu seul existe pour l'âme, tout existe de nouveau avec Lui et en Lui.

§ 234 La grande leçon de saint François d'Assise, c'est de suivre intégralement l'appel de l'Évangile au renoncement et au portement de croix, c'est que la joie ne se trouve que sur le chemin du renoncement et du détachement.

§ 235 On se demande quelquefois si le Christianisme est une religion de pénitence ou une religion de joie, comme s'il y avait là deux conceptions contradictoires. La vérité est que la pénitence est le chemin et que la joie est au bout, que la vraie joie se conquiert par l'unique moyen de la pauvreté et du dépouillement, que la vraie vie se conquiert par une série de morts. Et c'est parce que saint François d'Assise s'est plus qu'aucun autre attaché à la croix dont il a reçu en sa chair les stigmates, que plus qu'aucun autre aussi il clame devant un monde triste et riche, du sein de la pauvreté totale, le chant exultant de « la joie parfaite ».

## FÊTE DU CHRIST-ROI

§ 236 Donnons-nous toute la solennité et toute la jubilation qui conviennent à cette fête du Christ-Roi que la sagacité maternelle de l'Église nous fait célébrer le dernier dimanche d'octobre ? Un grand effort nous semble encore à faire pour que, selon les intentions de l'Église, cette fête soit vécue et comprise par la grande masse des fidèles, attendue par eux avec impatience et célébrée par eux avec ferveur dans la joie de leur cœur. Et à la base de cet effort se trouve la nécessité de les instruire davantage de cette doctrine de la royauté du Christ qu'ils connaissent et comprennent souvent si peu — et n'est-ce pas d'abord pour qu'elle soit connue et comprise de tous, pour qu'elle soit prêchée à la grande masse du peuple et clamée sur les toits et hurlée à tous les vents que l'Église a institué la fête, placé la fête au sein de cette année liturgique qui nous fait sans cesse repasser tous les mystères de notre foi et qui est la grande instruction, la grande école de tout le peuple fidèle ? Qu'on relise seulement attentivement, qu'on médite et qu'on commente l'admirable messe de la fête du Christ-Roi que l'Église a ajoutée à notre missel : quelle puissance d'instruction, quelle richesse et quelle profondeur de doctrine, quelle ardeur d'amour et quelle ferveur d'adoration et de gratitude ! Et comme on y sent l'éternelle jeunesse, l'éternelle fécondité de l'Église toujours vivante de la vie de Dieu infusée en elle par le Saint-Esprit quand on la voit sous son inspiration composer ainsi à chaque siècle des messes nouvelles toujours aussi pleines de lumière et d'amour et nous donner aujourd'hui un chef-d'oeuvre spirituel comme la préface du Christ-Roi ! Ah ! oui, exultons de joie à la pensée que le Saint-Esprit a réservé pour notre temps la proclamation de la fête du Christ-Roi et la messe qui lui est consacrée !

§ 237 C'est aujourd'hui que l'Église veut, que le Saint-Esprit veut par elle que tout le peuple fidèle soit plus particulièrement instruit de la doctrine de la royauté du Christ — et cela veut dire qu'il comprenne l'importance de cette doctrine pour sa vie, pour notre vie d'hommes de tous les jours, cela veut dire que cette doctrine doit faire partie du pain quotidien de notre foi. Il est bien de savoir que le Christ est Roi, mais il n'est pas roi d'un royaume qui nous serait étranger. L'Évangile nous avertit déjà que son royaume est « au dedans de nous ». C'est tout notre être, ce sont nos vies, nos pensées et nos activités, notre cœur et notre esprit qui constituent son royaume où Il règne quand tout est soumis à la foi, à l'espérance, à la charité. Si suivant une erreur mortelle et combien trop répandue nous faisons deux parts en nous, une part pour Dieu qui est celle de la vie de piété — la prière du matin et du soir, la messe du dimanche, le maigre du vendredi, — et une part faite de toutes nos pensées et activités humaines dont nous

soyons les seuls maîtres, le Christ n'est pas Roi, il n'est que propriétaire d'un petit domaine de la piété et de la dévotion, mais il ne règne pas sur toute notre vie. Si le Christ est Roi, tout en l'homme, absolument toutes les secondes de nos vies, notre vie familiale, notre vie professionnelle, notre vie civique, nos travaux, nos arts, notre pensée, tout ce qui est humain comme tout l'univers Lui appartient, c'est-à-dire que tout doit être gouverné par Lui, c'est-à-dire que tout doit être éclairé, animé, inspiré par la foi, l'espérance, la charité, car Il gouverne par la foi, l'espérance, la charité. Et cela est évident puisque tout cela a été créé par Lui, puisque tout a été arraché par sa Rédemption à la maîtrise du péché, puisque tout est destiné à être absorbé par Lui, absorbé en sa vie pour être par Lui et en Lui donné, offert au Père, livré à la vie du Père, glorifié en Lui, ce qui sera la vie éternelle et la Cité de Dieu pour l'éternité. Rien n'a de sens sinon pour cela, pour appartenir à cette cité de Dieu, donc pour être conquis et gagné par la royauté du Christ.

§ 238 Il y avait une opportunité particulière à ce que cela soit clamé sur les toits en notre temps, parce que notre temps a été profondément contaminé et perverti par la mortelle erreur qui veut faire à Dieu sa part —sa petite part de propriétaire dans le petit domaine de la dévotion— et confier tout le reste au royaume de l'homme seul indépendant de Dieu, c'est ce royaume de l'homme seul dont les malheurs d'aujourd'hui clament la misère et l'effondrement. L'erreur fut mortelle pour les individus livrés au tumulte effréné de leurs cupidités partout où le Christ ne régnait pas en eux. Elle fut mortelle pour la civilisation, pour ce monde libéral qui voulut, au nom de la liberté religieuse, enfermer le christianisme dans les églises, dans le petit domaine des édifices du culte et des cérémonies religieuses, et livrer au royaume de l'homme seul toute la grande vie commune de l'humanité, la famille, l'économie et la politique, les mœurs et les institutions, les arts, les lettres et les sciences, les travaux et les loisirs.

§ 239 Aujourd'hui la fête du Christ-Roi revêt une importance exceptionnelle pour nous dire que l'on ne sauvera pas et ne reconstruira pas la civilisation détruite si l'on ne rend pas tout cela au règne du Christ, si le Christ-Roi n'est pas remis à sa place de maître, de centre, de source de tout ce qui est humain, s'il ne redevient pas l'Alpha et l'Omega de toute la vie, de toute la pensée et de toutes les activités humaines.

## TOUSSAINT

§ 240 La fête si populaire de la Toussaint nous invite à penser à la place que l'Église donne aux saints dans notre vie. Or, la Préface de la Toussaint nous montre que l'Église tourne nos regards vers les saints à trois titres : 1° En raison de leur communauté de vie avec nous ; 2° En raison de leur appui comme intercesseurs ; 3° Comme modèles.

§ 241 Les saints ne vivent plus en ce monde : ils sont invisibles. Ils ne sont pourtant pas pour nous des êtres absents, lointains, étrangers. C'est que la vie de Dieu, dont ils vivent dans la gloire et en pleine lumière, est la même vie de Dieu dont nous vivons intérieurement par la grâce et cachée dans l'obscurité de la foi. Notre vie extérieure et visible, si nous sommes chrétiens, n'est que le revêtement d'une vie intérieure et invisible qui est la vie de Dieu cachée au fond de nos âmes, et cette vie de Dieu, dont nous vivons par la grâce, la foi, l'espérance, la charité, est notre vraie vie, l'essentiel, le fond, le centre, l'axe de notre vie, ce qui en nous doit durer éternellement et nous intéresse vraiment. Certes, nous ne connaissons la vie de Dieu en nous que par la foi et n'en vivons que par la foi, c'est-à-dire dans l'obscurité du mystère : elle n'en existe pas moins réellement en nous. Ainsi, les saints et nous vivons de la même vie qui est la vie même de Dieu que Dieu donne par amour à ceux qu'il aime et par laquelle nous-mêmes devenons capables de connaître et aimer Dieu, devenons les intimes et les familiers de Dieu. Il y a donc pleine communauté de vie entre les saints et nous. Nous ne sommes pas seuls en face de Dieu : nous sommes membres d'une immense famille divine où nous vivons les uns avec les autres dans la vie de Dieu qui nous est donnée, où, intimes et familiers de Dieu, nous sommes intimes et familiers les uns des autres, où donc les chrétiens de la terre sont les intimes et les familiers des saints du ciel comme les enfants d'un même Père. Vivons donc par la foi avec les saints que nous ne voyons pas comme avec des compagnons de vie dans la vie d'amour de Dieu, conversant familièrement avec eux, leur parlant de nos soucis et comptant sur eux comme sur des amis.

§ 242 Si les saints sont ainsi nos compagnons de vie et nos amis de tous les instants, s'ils travaillent avec nous pour les progrès du règne de Dieu, nous pouvons compter sur eux, leur appui nous est assuré. Dieu, en leur donnant toute sa vie, leur donne de nous aider, de travailler pour notre bien. Et eux, qui voient Dieu, peuvent aisément présenter à Dieu tous nos besoins. Il faut donc prier les saints, avoir recours à eux : c'est la conclusion évidente de l'intimité avec eux.

§ 243 Mais ils sont aussi de grands frères qui ont réussi ce à quoi nous tendons : ils nous

apportent donc encore l'appui d'être des modèles à imiter, de nous montrer le chemin à suivre.

§ 244 Avec les saints, nous avons la certitude qu'ils sont arrivés là où nous devons arriver : nous qui souvent cherchons le chemin, pouvons donc suivre le chemin qu'ils ont suivi. Quel malheur de voir si souvent les chrétiens prendre d'autres modèles que les saints ! Peut-être ces modèles ont-ils eu d'éminentes vertus, ont-ils montré de l'héroïsme : il peut aussi y avoir en eux, à côté de choses admirables, de grandes lacunes, de graves déviations. Avec les saints nous avons des modèles que nous pouvons suivre sans risque d'erreur ou de déviation. Il faut que les chrétiens, familiers des saints, soient attentifs à imiter les saints. Lisons et méditons les vies des saints pour y trouver la clef des problèmes de notre propre vie. Certes, souvent tel saint s'est trouvé en des circonstances très différentes de celles où Dieu nous place et il ne s'agit pas de recopier matériellement ce qu'il a fait : l'imitation des saints n'est pas une reproduction servile de tous leurs gestes. Ce qui est à imiter, en eux, ce qui est à reproduire et à réaliser dans nos vies, ce n'est pas tel détail extérieur propre à la vocation de tel d'entre eux, c'est leur sainteté, c'est la donation totale de tout eux-mêmes à l'amour de Dieu. Les saints ont été entièrement dépouillés d'eux-mêmes et livrés à l'action de Dieu en eux, entièrement donnés à la grâce de Dieu qui les a sanctifiés : voilà le chemin qu'ils nous montrent, voilà la grande leçon de leur sainteté.

§ 245 C'est encore dans la Préface de la Toussaint que nous allons trouver clairement examinée cette grande leçon de la sainteté quand nous louons Dieu qui, « en couronnant les mérites des saints, couronne ses propres dons ».

§ 246 Voilà l'essentiel : les saints n'ont pas eu leurs mérites par eux-mêmes, leurs mérites ont été des dons de Dieu, qu'ils ont reçus de Lui. Donc, ce n'est pas en comptant sur eux-mêmes, sur leurs talents ou leurs capacités, sur leurs efforts ou leurs oeuvres que les saints ont mérité et se sont sanctifiés : ils ont mérité et se sont sanctifiés en recevant les dons de Dieu, en se vidant d'eux-mêmes pour se laisser remplir par Dieu, en s'ouvrant tout entiers à l'action de Dieu en eux, en se laissant faire par Lui, en s'abandonnant entièrement à la grâce. Les saints ne se sont pas faits saints eux-mêmes, c'est la grâce de Dieu qui les a faits saints et le secret de leur sainteté a été de se laisser mener entièrement par la grâce, cette grâce qui est la vie de Dieu donnée à ses enfants et qui vit en nous comme en eux pour que l'amour de Dieu soit pleinement manifesté et que la gloire de Dieu qui donne par amour éclate dans les saints qu'Il a faits.

## 11 NOVEMBRE, SAINT MARTIN

§ 247 Pendant les vingt années qui ont séparé 1918 de 1939 le souvenir de l'armistice du 11 novembre 1918 a quelque peu fait oublier ou négliger la fête de saint Martin. A-t-on seulement remarqué la coïncidence d'un jour qui fut glorieux pour la France avec le jour où l'Église fête le grand saint qui fut à l'origine de la nationalité française ? En tout cas que de fois nous avons déploré de voir omettre le 11 novembre la messe de saint Martin pour célébrer à la place une messe de « Requiem » en noir aux intentions des morts de la guerre ! Comme si l'on ne pouvait pas célébrer aux intentions des morts de la guerre une messe de saint Martin dans les ornements blancs qui chantent la gloire du grand évêque !

§ 248 Ne suffirait-il pas, pour se rendre compte du rôle de saint Martin dans notre histoire nationale, d'une simple statistique indiquant le nombre des paroisses de France qui sont consacrées à saint Martin, le nombre de villages de France qui portent le nom de saint Martin, le nombre de familles qui portent le nom de Martin aussi répandu en France que Durand ou Dupont ? Ne suffirait-il pas du témoignage des siècles passés dont l'histoire nous conte la prodigieuse dévotion à saint Martin ? Et comment se fait-il —sinon parce que l'on a tout fait pour extirper de l'esprit et du coeur des Français le sens de leurs origines chrétiennes— que les Français d'aujourd'hui ne connaissent plus guère saint Martin que par l'histoire du manteau coupé en deux ? Encore cette histoire devenue si populaire témoigne-t-elle combien la charité fraternelle, la vertu caractéristique du christianisme, doit en France à l'enseignement et à l'exemple de saint Martin. Mais il serait temps de connaître autre chose de la vie prodigieuse de saint Martin, de reprendre conscience de son rôle et de son influence. Nous y serons aidés par le livre que lui a consacré le merveilleux hagiographe qu'est Henri Ghéon (Ed. Flammarion).

§ 249 Saint Martin fut en réalité le plus grand, le plus prestigieux, le plus actif des évêques QUI ONT FAIT LA FRANCE. Nous disons bien : « ...qui ont fait la France ». Car justement le souvenir de saint Martin vient nous rappeler cette vérité essentielle et fondamentale de notre histoire nationale, cette vérité constitutive du sens profond de notre civilisation et de nos traditions, que la France est une nation qui a été l'oeuvre de ses évêques. Chaque nation résulte d'une grande tradition spirituelle qui en a formé la mentalité, les moeurs, les coutumes, les institutions, la culture. Par exemple M. Benoist-Méchin dans son intelligente et lucide *Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice*, nous a bien montré que l'Allemagne unifiée sous la direction prussienne est une nation qui a été l'oeuvre d'une armée, l'armée prussienne, et qui pour cela après la défaite de 1918 a pu être refaite par cette armée. La France, elle, est

l'oeuvre de son épiscopat. Elle va naître à l'existence quand se sont effondrées sous la poussée extérieure des invasions barbares et la poussée interne des vices du paganisme toutes les institutions de l'Empire romain et toutes les traditions de la civilisation gréco-latine. Que reste-t-il alors du monde antique ? Que subsiste-t-il de la civilisation raffinée de l'antiquité en ce temps d'anarchie et de barbarie ? Les diocèses et les monastères. Ce sont évêques et abbés qui gardent toutes les richesses de culture, toutes les vraies valeurs humaines du monde antique assimilées par le christianisme et intégrées par lui à une réalité supérieure qui est celle de la civilisation chrétienne. Ce sont eux qui vont les transmettre aux peuples qui formeront la France, qui vont les instruire, les éduquer, leur donner leurs écoles et leurs universités, former leur mentalité et leurs moeurs, créer leur culture et leurs traditions, susciter et inspirer leurs institutions. C'est à l'école et sous l'influence des évêques que se forme la nation française avec tout ce qui la définira et la caractérisera pour des siècles. Et dans cette origine et cette source de notre histoire, le rôle prépondérant est joué, la première place est tenue par saint Martin.

§ 250 Aujourd'hui où la nation française a traversé des heures si graves qu'il s'agit de la recréer véritablement, de la reprendre par la base et les fondations, comment ne pas tourner nos regards vers saint Martin, vers celui qui a fait nos origines pour nous refaire à son exemple et à sa suite ? Nul mieux que lui ne peut nous faire comprendre que la France qui trouve sa source dans la civilisation chrétienne ne peut exister en dehors du christianisme et qu'on ne la refera pas sans la refaire chrétienne et si ce n'est un christianisme toujours jeune et vivant qui la refait comme elle fut faite jadis.

## SAINT JEAN DE LA CROIX

§ 251 Ce n'est qu'il y a quelques années, sous Pie XI, que saint Jean de la Croix, que nous fêtons ce 24 novembre, a été proclamé Docteur de l'Église, c'est-à-dire que l'Église donne comme sienne sa doctrine et recommande de la suivre. Comme toutes les oeuvres du grand réformateur du Carmel (la Montée du Carmel, la Nuit obscure, la Vive Flamme d'amour, le Cantique spirituel) concernent la pratique de la vie de prière, de la vie ascétique et mystique, on peut dire que l'Église nous le propose spécialement comme le docteur de la vie de prière, de la vie ascétique et mystique, de même que saint Augustin est spécialement le docteur de la prédication, saint Thomas d'Aquin le docteur des études et de la science philosophique et théologique et saint Alphonse de Liguori le docteur de la pratique morale et de la direction de conscience. Il est donc important de répondre à cette invitation de l'Église et de faire attention à la doctrine ascétique et mystique de saint Jean de la Croix.

§ 252 Mais ici, rien qu'à ces mots « ascétique et mystique », je sens s'éveiller la méfiance d'un grand nombre de lecteurs engagés dans la vie du monde et qui n'ont pas la vocation du cloître. Ils sont portés à penser que ce sont là des choses qui ne sont pas faites pour eux, des choses réservées à la vocation religieuse et peut-être même seulement aux ordres de pénitence et aux ordres contemplatifs. À entendre parler « d'ascétique » ils voient tout de suite un moine portant cilice, se donnant la discipline, se levant au milieu de la nuit, voué au maigre et au jeûne perpétuels, etc. À entendre parler de « mystique » ils pensent tout de suite à quelqu'un qui a des extases, des visions, qui entend des voix du ciel, etc. Aussi seraient-ils bien surpris s'ils prenaient la peine d'étudier saint Jean de la Croix.<sup>6</sup> Bien vite ils s'apercevraient que, sans les exclure pour ceux qui y sont amenés par leur vocation et les circonstances, la doctrine « ascétique » du saint ne parle nullement des grandes pénitences corporelles somme toute faciles à réaliser et où même l'orgueil peut se complaire, mais ne parle que de dépouillement total de toute attache à tout bien créé, quel qu'il soit, de renoncement total à soi-même, de destruction totale du jugement propre, de la volonté propre, de l'amour-propre, toutes choses dont nos efforts continus et persévérants ne peuvent que commencer la réalisation par une discipline héroïque de tous les instants et qui ne peuvent être complètement réalisées que par Dieu nous faisant passer par le creuset de la

---

<sup>6</sup> Un premier contact avec sa doctrine peut-être réalisé avant d'aborder ses oeuvres complètes grâce à l'excellent petit volume d'extraits si bien choisis, classés et annotés qui a été édité sous le titre : « Abrégé de la doctrine mystique de Saint Jean de la Croix » (auteur C.H.)

souffrance. Saint Jean de la Croix mérite bien son nom : DE LA CROIX la croix qui est l'essentiel du christianisme — sa doctrine est doctrine de l'Église parce qu'elle est doctrine de la croix, parce qu'elle voit le grand obstacle au progrès des âmes clans le fait de refuser la croix, de se dérober à la souffrance purificatrice et transformatrice.

§ 253 Quant à la doctrine « mystique » de saint Jean de la Croix, elle ne parle d'extases, de visions, de révélations que pour enseigner à ne porter aucune attention à ces grâces extra-ordinaires si par hasard elles sont données, pour recommander d'en être totalement détaché comme il faut être totalement détaché de tout ce qui n'est pas Dieu lui-même. La « mystique » de saint Jean de la Croix —tout comme son « ascétique »— ne suppose rien d'extra-ordinaire, rien qui soit réservé à des vocations particulières, rien qui ne soit accessible à toutes les conditions humaines, à tous les états de vie, à toutes « les petites âmes » comme dira sainte Thérèse de l'Enfant Jésus dont on sait à quel point elle a été formée à l'école de saint Jean de la Croix. Qu'enseigne donc cette doctrine « mystique » ?

§ 254 Purement et simplement à VIDER notre esprit de toute attention accordée aux images, aux sentiments, aux affections, aux idées et discours par lesquels nous cherchons à atteindre Dieu et qui peuvent être des chemins vers Lui mais qui ne sont pas Lui. Donc renoncement intérieur, dépouillement intérieur total de l'esprit qui doit faire en lui le silence de toute voix ou parole créée, le vide de toute représentation créée ou de tout attrait créé : ce n'est que quand l'esprit a fait ce vide en lui qu'il peut être rempli de Dieu, ce n'est que dans le silence et la nuit, dans le néant total de toute connaissance créée sensible ou rationnelle que l'âme peut vraiment adhérer à Dieu et à Lui seul. Donc encore doctrine de vide, d'anéantissement de tout le créé : doctrine de la Croix. Oh ! oui, saint Jean de la Croix est bien essentiellement « de la Croix » et l'oraison de la messe de sa fête le définit bien en louant spécialement en lui « l'amour de la totale abnégation et de la croix » !

§ 255 Et encore faut-il faire bien attention à ne pas s'imaginer l'adhésion de l'âme à Dieu seul dans la vie mystique comme lumineuse pour les sens ou la raison, comme apportant des consolations sensibles ou des clartés rationnelles. Le docteur du détachement total enseigne aussi à se détacher de toute consolation sensible comme de toute clarté rationnelle. Dieu est caché dans le mystère imperceptible aux sens, invisible à nos yeux, incompréhensible à la raison : pour l'atteindre Lui-même et Lui seul, il n'y a qu'un moyen, LA FOI, la foi dans toute sou obscurité, dans toute sa nuit, la foi pure et simple qui ne peut ni sentir, ni voir, ni comprendre, qui ne peut que CROIRE, qu'adhérer à cette vérité divine qui se révèle à nous sans avoir pour nous aucune évidence. Ce que saint Jean de la Croix répète sans arrêt, à tout propos avec une insistance qui ne se lasse jamais, ce qui forme comme le centre de toute sa doctrine, c'est que la foi et la foi seule constitue le moyen prochain et proportionné pour l'intelligence d'atteindre Dieu lui-même, tandis que toute autre voie que celle de la foi n'atteint que des clartés qui ne sont pas Lui. Toute sa doctrine est une doctrine de purification de la foi qui pour devenir pure et nue doit être purifiée de toutes les clartés d'images, de sentiments, d'idées qui ne sont pas elle et se mêlent ordinairement à elle. De même

d'ailleurs la charité doit être purifiée de toute affection sensible ou sentie, de toute forme créée d'attrait pour n'être plus dans sa totale nudité qu'adhésion à la pure bonté de Dieu. Il s'agit de dégager de tout mélange le pur motif des vertus théologales : la vérité divine seul motif de la foi, la bonté divine seul motif de la charité. L'idée essentielle, c'est que nous n'atteignons Dieu lui-même que par les vertus théologales parce qu'elles seules ont Dieu lui-même pour objet, Dieu dans son absolue vérité pour la foi. Dieu dans son infinie miséricorde pour l'espérance, Dieu dans sa bonté infinie pour la charité, encore ce ne sont pas nos efforts qui peuvent aboutir, c'est Dieu seul qui par le feu intérieur — feu intérieur purifiant et torturant — des dons du Saint-Esprit brûle peu à peu en nous tout ce qui n'est pas à Lui seul : telle est l'épreuve de ces « nuits des sens et de l'esprit » dont saint Jean de la Croix est le grand docteur.

## DU MEME AUTEUR

**LA VIE SURNATURELLE**, traité complet de doctrine et de spiritualité à l'usage des laïcs. Préfaces de S. E. Mgr BEAUSSART et du T.R.P. GARRIGOU-LAGRANGE. Ouvrage couronné par l'Académie française. Ed. La Colombe.

**LA NÉCESSAIRE CONVERSION**. Ed. La Colombe.

**L'ÉGLISE ET LE MONDE MODERNE**. Ed. La Colombe.

**CONNAÎTRE LE COMMUNISME**. Ed. La Colombe.

**CONNAITRE LE CHRISTIANISME**. Ed. Plon.

**VIVRE LE CHRISTIANISME**. Ed. Plon.

**CATHOLICISME ET SOCIALISME**. Ed. du Cèdre.

**DOCTRINE CHRÉTIENNE DE L'ÉTAT**. En vente F.N.A.C.

**ORIGINES ET FORMATION DE LA THÉORIE DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRIQUES ET MAGNÉTIQUES**, ouvrage couronné par L'Académie des Sciences. Ed. Herrmann.

**L'OEUVRE DE L'INTELLIGENCE EN PHYSIQUE**, ouvrage couronné par l'Académie des Sciences. Ed. Presses Universitaires.

## 4<sup>e</sup> de couverture :

### *LA COLOMBE*

#### EXTRAIT DU CATALOGUE

JEAN DAUJAT	
<b>LA VIE SURNATURELLE</b>	1.150 fr.
<b>LA NÉCESSAIRE CONVERSION</b>	535 fr.
<b>L'ÉGLISE ET LE MONDE MODERNE</b>	270 fr.
<b>CONNAITRE LE COMMUNISME</b>	150 fr.
RENÉ HAMEL P.S.S.	
<b>AUPRÈS DU PÈRE PIO</b>	395 fr.
CHARLES MORTIMER CARTY	
<b>PADRE PIO, le stigmatisé</b>	430 fr.
JEAN GAUTIER P.S.S.	
<b>LA SPIRITUALITÉ CATHOLIQUE</b>	875 fr.
R. P. CAYRÉ	
<b>DIEU VIT EN L'HOMME</b>	1.000 fr.
CHANOINE E. MASURE	
<b>L'HUMANISME CHRÉTIEN</b>	875 fr.
J. CALVET	
<b>LA TRAME DES JOURS</b>	495 fr.
J. M. PERRIN	
<b>L'HEURE DES LAÏCS</b>	600 fr.
<b>L'ÉGLISE DANS MA VIE</b>	285 fr.
PIERRE CROIDYS	
<b>SAINT MICHEL GARICOÏTS, canonisé en 1947</b>	430 fr.
ADRIEN PANGAUD	
<b>PROVISIONS DOMINICALES</b>	450 fr.
RAPHAËL-LOUIS OECHSLIN	
<b>LOUIS DE GRENADE ou la rencontre avec Dieu</b>	700 fr.
FRANÇOIS PETITEVILLE	
<b>LE PÈRE HAVRET, apôtre des allongés</b>	550 fr.

450 fr.